This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BAZIN'S

EducT
1606
826.457

Les Oberlé

SPIERS

EducT 1606.896.457

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF

IRVING BABBITT

CLASS OF 1889

Professor of French Literature

1912–1933

3 2044 102 860 103

Heath's Modern Language Series

LES OBERLÉ

PAR

RENÉ BAZIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDITED WITH INTRODUCTION AND VOCABULARY

BY

I. H. B. SPIERS
FRENCH MASTER, WILLIAM PENN CHARTER SCHOOL, PHILADELPHIA

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO
1915

Educ T 1606.896.457

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PROF. IRVING BABBITT
SEPT. 28, 1933

COPYRIGHT, 1915,
BY D. C. HEATH & CO.

I C 5

INTRODUCTION

RENÉ BAZIN

Among the modern French writers of fiction, René Bazin makes a particularly strong appeal to the Anglo-Saxon reader. In common with most Frenchmen he has the gift of style, an artistic sense of the beautiful in form; but he differs from many of them in the fastidious choice of his subjects and in the delicacy of their presentation. A 'realist' in the best sense of the word, that is to say, a faithful portrayer of men and things as they are, he is by nature inclined to see the good that is in them no less, nay, rather than the bad, while the refinement of his nature defends him against the temptation to picture the merely low and debased. He may be best described as a realistic optimist.

His first writings, indeed, *Ma Tante Giron* (1886), *Une Tache d'encre* (1888), suffered from an exaggeration of this optimism, and are rose-water tales with which to while away a summer hour, rather than enduring works. But he was not slow to strike a higher strain, and with *Les Noëllet* (1891) he opened the series of pictures of real life among *le peuple* that has brought him his well-deserved fame. Here, *e.g.* in *La Terre qui meurt* (1899), *Donatienne* (1902), *Le Blé qui lève* (1907), he shows us the humble but not ignoble lives of the tillers of the soil — in *Gingolph l'abandonné* (1914) the lives of the fisherfolk on the coast of Picardy — and he does so always with keen insight and truth, with tenderness and sympathy, and with never a touch of coarseness. Two of his novels, *De Toute son âme* (1897) and *Les Oberlé* (1901) deal with the wealthy manufacturing class, the latter a pathetic picture of the deep-rooted patriotism still burning

in Alsace after thirty years of conquest. It is Bazin's best work, and won him a seat among the Forty 'Immortals' of the *Académie Française* (1904).

Besides novels, Bazin has also written a number of books of travel and description: *Sicile* (1892), *Les Italiens d'aujourd'hui* (1894), *Terre d'Espagne* (1895), *Nord-Sud* (1913), etc., delightful works, doubly readable for the charm of the author's personality, no less than for that of his style. They have flowed easily from the pen of a high-minded artist who is also a kind gentleman to whom the fates have been not unkind.

For Bazin's life has been so happy as to have but little history. Born at Angers in 1853, he attended the government school, studied law, and for a time taught, in his native city. But he was not slow to find himself, and before he reached the age of thirty-five, he was not only the author of two novels, but also on the staff of the best Paris newspaper, the *Journal des débats*. Since then he has devoted himself to letters, and has won for himself a place in the front rank of those novelists whom the world can love for their character and principles no less than admire for their genius.

LES OBERLÉ

"The Oberlé Family" is a vivid picture of the lasting dissensions that follow upon the annexation of territory by a conquering nation, a picture painted on the background of Alsace.

Alsace, a beautiful and fertile region, lies on the western bank of the Rhine from the point where this river makes a sharp northward turn at Basle. As early as the thirteenth century, Alsace belonged to the house of Austria. During the Thirty Years' War, she was ceded to France, and her possession confirmed to that country by the Westphalian treaties of 1648 when France, Germany, Spain, and other

powers, finally settled the claims of the contestants. For over two centuries Alsace remained a contented and loyal province of France, to whom her geographical position afforded, on the east, the scientific frontier of a natural boundary, the river Rhine. During the reign of Napoleon she was one of the most patriotic regions of France, and supplied that Emperor with more than her share of men for his unceasing wars. Indeed, she inspired what might be termed a cycle of Alsatian romances, which Emile Erckmann and J. F. Chatrian, collaborating for thirty years (1859-1889) in a series of immensely popular tales, wove about her loyalty and patriotism.

After the lightning campaign in which France was overwhelmed (1870-1871), when Germany annexed the whole of Alsace, on the plea that these districts were originally German, and were only reverting to their rightful allegiance (see p. 81), feeling ran high among the natives. These were called upon to choose (*opter*) between acceptance of the German rule and emigration. Many followed the latter course; but many others, either unable or unwilling to leave the soil into which they had struck deep roots, made it a patriotic duty to remain in the land of their birth, to keep alive, as far as in them lay, the memories and traditions of the past, and to live, law-abiding but unreconciled, under the rule of the conqueror.

Such circumstances lead fatally, in the course of time, to profound dissension. On the one hand, the elder generation and the more sentimental among the younger, still smarting under defeat, cherish passionately their love for the old country, for the old order, and bitterly resent all thought of reconciliation to the new. On the other hand, the more energetic and bustling spirits, unwilling to resign themselves to a life of backward-looking regret, especially those who have not personally taken part in the actual struggle and bloodshed, are tempted to accept the inevitable, and to make

the most of the only opportunities left to them. In the same family these two irreconcilable elements will not infrequently be found, and when they are, tragedy ensues.

It is the triumph of René Bazin that he has made the portrayal of these fundamental oppositions, still profound after thirty years of conquest in a prominent family of Alsace, a thoroughly representative as well as vivid picture. His characters are not accidental: they are types. The old fighter, Philippe Oberlé, his daughter-in-law and her brother, on one side, stand for unrelenting, though passive, opposition to the present, for the uncompromising refusal to grant even one hair's breadth more than the iron law of the conqueror demands. On the other side, Joseph Oberlé, the strenuous man of business, craving for a wider field of action than passive opposition can ever afford him, unwilling to sacrifice his own life and the lives of his two children to the idle yearning after a past that can never be restored, has gradually edged toward the ruling powers, and now is frankly becoming reconciled. His daughter Lucienne, brought up in a German school, where she has learned to consider the Alsatian regret for the rule of France old-fashioned and behind the times, brilliant, ambitious to live the life to which her attractions and her wealth entitle her, throws in her lot with her father. Between the two opposing camps there can be nothing but ceaseless war. In vain does her brother Jean hope to reconcile them. His task is doomed to failure. He is soon compelled by his own nature to take sides, and the inevitable becomes the irreparable.

It is impossible to read the book without being impressed with the skill which the author has displayed in the delineation of these characters. The latest French critic, Victor Guiraud, writes: "Did Mr. Bazin paint his characters from nature, or does imagination enter largely into his painting? He alone can tell. But the fact remains that it would be impossible better to 'catch' and better to express the moral

attitudes, so to speak, the very intonations of each of the characters he presents to our view. The silently resigned protest of Mrs. Oberlé, the exuberant, unidealistic vitality of Lucienne, the pure, ardent simplicity of Odile Bastian, the imperious frankness, the haughty, arrogant stiffness of Wilhelm von Farnow, are, if not realities of actual observation, at any rate admirable delineations due to the subtlest insight. Even the conversations at Councillor Brausig's table, which, a few months ago, might have been suspected of slight exaggeration, have received, as it were, fresh endorsement from recent events." (*Revue des Deux Mondes*, Nov. 15, 1914.)

This work happens to be particularly suited to young readers because of its freedom from the peasant forms of speech which abound in so many of Bazin's stories of the people. Every word and construction, in this novel, is such as the student may make his own without hesitation.

The work has been reduced in length so as to meet the requirements of the classroom, but the abridgment furnishes a complete story, interesting and instructive. The necessary linguistic aid is afforded by the Vocabulary: the young student is apt to pay scant attention to explanations supplied by copious Notes. In a very few instances, where it has seemed unavoidable, the Vocabulary contains references to particular difficulties in the text, and also brief statements of historical or geographical facts. With such assistance, this fascinating story can, it is confidently believed, be read with enjoyment and profit.

The editor wishes, in conclusion, to express his indebtedness to his pupils, A. Balfour Brehman, W. Carman Davis, Rowland C. Evans, Jr., and Edgar B. Graves, for valuable assistance in reading the proofs of both Text and Vocabulary.

I. H. B. SPIERS.

Philadelphia, 1915.

LES OBERLÉ

I

La lune se levait au-dessus des brumes du Rhin. Un homme qui descendait, en ce moment, par un sentier des Vosges, grand chasseur, grand promeneur à qui rien n'échappait, venait de l'apercevoir dans l'échancrure des futaies. Il était aussitôt rentré dans l'ombre des sapinières. Mais ce simple coup d'œil jeté, au passage d'une clairière, sur la nuit qui devenait lumineuse, avait suffi pour lui rappeler la beauté de cette nature où il vivait. L'homme tressaillit de plaisir.

Ce voyageur enthousiaste et jeune encore d'esprit n'était cependant plus un homme jeune. M. Ulrich Biehler, — qu'on appelait partout, dans la contrée, M. Ulrich, — avait soixante ans, et ses cheveux et sa barbe d'un gris presque blanc en témoignaient; mais, ancien officier de dragons, il avait eu plus de jeunesse que d'autres, et il en avait gardé quelque chose. Il habitait au milieu de la montagne de Sainte-Odile, exactement à quatre cents mètres en l'air, une maison forestière sans architecture et sans dépendance territoriale d'aucune sorte. En 1870 il n'y avait point eu, parmi les dragons français, un cavalier plus infatigable, un éclaireur plus audacieux, un compagnon de misère plus tendre et plus oublieux de sa propre souffrance que M. Ulrich, propriétaire de Heidenbruch dans la montagne de Sainte-Odile.

Il était resté Français sous la domination allemande.

C'était sa joie et la cause, également, de nombreuses difficultés qu'il tâchait d'aplanir, ou de supporter en compensation de la faveur qu'on lui faisait de le laisser respirer l'air d'Alsace. Il savait demeurer digne, dans ce rôle de vaincu toléré et surveillé.

Or, ce soir, M. Ulrich rentrait de visiter une coupe de bois dans les montagnes, quand, après dîner, il avait dit à la femme de chambre, la vieille Lise, qui servait à table:

— Mon neveu Jean a dû arriver ce soir à Alsheim, et, sans doute, si j'attendais jusqu'à demain, je pourrais le voir ici, mais je préfère le voir là-bas, dès aujourd'hui. Et je pars. Laisse la clef sous la porte, et couche-toi.

Il avait aussitôt pris sa canne et descendu le sentier qui, à cinquante pas de Heidenbruch, entrait sous bois. Le voyageur pensa à son neveu, qu'il allait tout à l'heure serrer contre son cœur, et se demanda: «Qui vais-je trouver? Que va-t-il être, après trois ans d'absence, et trois ans d'Allemagne?»

Tout à coup, M. Ulrich entendit un bruit léger et tel qu'un autre homme ne l'eût sans doute pas remarqué, en avant, dans les sapins vers lesquels il se dirigeait. C'était le bruit d'une pierre roulant sur les pentes, accélérant sa vitesse, heurtant des obstacles et rebondissant. La forêt reprenait son silence, quand une seconde pierre, beaucoup moins grosse encore, à en juger par le son qu'elle éveilla, se mit, elle aussi, à rouler dans l'ombre.

M. Ulrich se jeta aussitôt derrière le tronc d'un arbre, comprenant qu'un être vivant montait à travers bois, et devinant qui allait apparaître. En effet, trouant le noir du rideau de sapins, il aperçut la tête, les deux pieds de devant, et bientôt le corps tout entier d'un cheval. Un souffle blanc, précipité, s'échappait des naseaux et

fumait dans la nuit. Il portait un cavalier bleu clair, penché sur l'encolure et tenant sa lance presque horizontalement comme si l'ennemi avait été proche. Bientôt le voyageur reconnut un cavalier du régiment de hussards rhénans en garnison à Strasbourg; puis plus près, il distingua, sur la flamme noire et blanche de la lance, un aigle jaune, indiquant un sous-officier; il vit, sous le bonnet plat, un visage imberbe, sanguin, en sueur, des yeux roux inquiets, farouches, fouettés par la crinière en mouvement et fréquemment tournés à droite, et il nomma tout bas Gottfried Hamm, maréchal des logis chef aux hussards rhénans. L'homme passa, frôlant l'arbre derrière lequel se cachait M. Ulrich. Au moment où il dépassait l'arbre, il tourna la tête, encore une fois, vers la droite. M. Ulrich regarda dans cette direction, qui était celle de la plus grande longueur de la hêtrée. A une trentaine de mètres plus loin, il découvrit, montant sur la même ligne, un second cavalier, puis un troisième, qui n'était déjà plus qu'une silhouette grise entre les colonnes, puis, à des mouvements d'ombre, plus loin encore, il devina d'autres soldats et d'autres chevaux qui escaladaient la montagne. Et soudain, il y eut un éclair dans les profondeurs du bois, comme si une luciole avait volé. C'était un ordre. Tous les hommes firent un à droite, et, se mettant en file, silencieux, sans un mot, continuèrent leur manœuvre mystérieuse.

Des ombres s'agitèrent encore un instant dans les profondeurs de la futaie; le murmure des feuilles foulées diminua; puis il cessa tout à fait, et la nuit parut, de nouveau, inhabitée.

— Redoutable, dit à demi-voix M. Ulrich, redoutable adversaire, qui s'exerce jour et nuit!

Il attendit, pour reprendre sa route, qu'il fût certain que les hussards ne reviendraient pas de son côté. Il n'aimait pas la rencontre des soldats allemands. Il en souffrait dans sa fierté ombrageuse de vaincu, dans sa fidélité à la France, dans son amour qui craignait toujours une guerre nouvelle.

— C'est comme ça qu'ils reviendront! Personne ne les aura entendus! Pour l'instant, oublions-les, et allons dire bonjour à Jean Oberlé!

M. Ulrich descendit un dernier raidillon et vit se dégager, haute et massive, dans son parc d'arbres dépouillés par l'hiver, la première maison d'Alsheim, celle des Oberlé.

M. Ulrich franchit la large grille en fer forgé qui ouvrait sur la route et, passant devant le petit chalet du concierge, laissant à droite les chantiers pleins de bois amoncelés, de planches levées en croix, de perches, de hangars, il prit à gauche l'avenue qui tournait entre les massifs et la pelouse, et arriva devant le perron d'une maison à deux étages, construite en pierre rouge et qui datait du milieu du siècle. Il était huit heures et demie. Il monta vivement au premier, et frappa à la porte d'une chambre.

Une voix jeune répondit:

— Entrez!

M. Ulrich n'eut pas le temps d'enlever sa casquette de chasse. Il fut saisi au cou, attiré et embrassé par son neveu Jean Oberlé, qui disait:

— Bonjour, oncle Ulrich! Ah! que je suis content! Quelle bonne idée!

— Allons, lâche-moi! Bonjour, mon Jean! Tu viens d'arriver?

— A trois heures cette après-midi. J'aurais été vous voir dès demain, vous savez?

— J'en étais sûr. Mais je n'ai pas pu y tenir: il a fallu descendre et te voir. Trois ans que je ne t'ai vu, Jean! Laisse que je te regarde!

— A votre aise! répondit le jeune homme en riant. Ai-je changé?

M. Ulrich considérait Jean avec une curiosité affectueuse et fière. Celui-ci avait encore grandi; il dépassait un peu son oncle. Son solide visage d'Alsacien avait pris des lignes plus volontaires et plus fermes. L'oncle devina, à la jeunesse du regard qui croisait le sien, que Jean Oberlé, l'homme de vingt-quatre ans qu'il revoyait, n'était pas très différent, moralement, de celui qu'il avait connu autrefois.

— Non, dit-il après un long moment, tu es le même; tu es seulement devenu homme. J'avais peur de plus grands changements.

— Et pourquoi?

— Parce que, mon petit, à l'âge que tu as surtout, il y a des voyages qui sont des épreuves... Mais, d'abord, d'où reviens-tu, au juste?

— De Berlin, où j'ai passé mon *Referendar Examen.*

L'oncle eut un rire saccadé qu'il réprima vite, et qui se perdit dans sa barbe grise.

— Appelons cela la licence en droit, si tu veux bien?

— Je veux très bien, mon oncle.

— Alors, donne-moi une explication plus complète, et surtout plus nouvelle, car, ta licence, voilà plus d'un an que tu l'as en poche. Qu'as-tu fait de ton temps?

— Très simple. L'avant-dernière année, je l'ai passée, comme vous le savez, à Berlin, achevant mes études de

droit. La dernière, j'ai fait un stage chez un avocat, jusqu'au mois d'août. A cette époque, je suis parti pour un voyage en Bohême, et dans le Caucase, avec la permission paternelle. J'y ai mis six mois; j'ai retraversé
5 Berlin pour reprendre mes bagages d'étudiant et faire quelques visites d'adieu, et j'arrive...

— En effet, ton père... Je ne t'ai pas demandé, dans ma hâte de te revoir... Il va bien?

— Il n'est pas ici.

10 — Comment, le soir de ton retour, il a été obligé de s'absenter?

Jean répondit avec un peu d'amertume:

— Il a été obligé d'assister à un grand dîner chez M. le conseiller von Boscher... Il a emmené ma sœur.
15 Il paraît que c'est une belle réception.

Il y eut un petit silence. Les deux hommes ne riaient plus. Ils sentaient entre eux, toute proche, s'imposant après trois minutes d'entretien, la question maîtresse, irritante et fatale, celle qu'on n'évite pas, celle qui unit
20 et qui divise, qui est au fond de toutes les relations sociales, des honneurs, des vexations, celle qui tient, depuis trente ans, l'Europe en armes.

— J'ai dîné seul, reprit Jean... c'est-à-dire avec mon grand-père...

25 — Toujours bien affaissé, bien infirme, le pauvre homme?

— Très vivant par l'esprit, je vous assure.

Il y eut un second silence, après quoi M. Ulrich demanda, en hésitant:

— Et ma sœur, à moi? Ta mère? Elle est avec eux?
30 Le jeune homme répondit affirmativement, d'un signe de tête.

Et la douleur fut si vive chez l'autre, que M. Ulrich

détourna les yeux pour ne pas laisser voir toute la souffrance qu'ils exprimaient. Vite, il reporta son regard sur son neveu, il le regarda bien en face, et il dit, la voix fêlée par l'émotion:

— Et toi?... Tu aurais pu dîner chez le conseiller von Boscher,... au point d'intimité où vous êtes avec ces Allemands... Tu n'as pas eu envie de suivre tes parents?

— Non.

Le mot fut dit nettement, simplement. Mais M. Ulrich ne trouva pas le renseignement qu'il cherchait. Oui, Jean Oberlé était devenu un homme. Il refusait de blâmer sa famille, de donner son avis en accusant les autres. L'oncle reprit, avec le même accent d'ironie:

— Cependant, mon neveu, j'ai eu tout l'hiver dernier les oreilles rebattues de tes succès berlinois; je savais que tu faisais danser là-bas nos blondes ennemies; je connaissais les noms...

— Oh! je vous en prie, dit Jean sérieusement, ne plaisantons pas sur ces questions-là. J'ai eu une autre éducation que la vôtre, c'est vrai, mon oncle, une éducation allemande. Mais cela ne m'empêche pas d'aimer tendrement ce pays-ci... au contraire.

M. Ulrich, par-dessus la table, tendit la main, et serra la main de Jean.

— Tant mieux! dit-il.

— Vous en doutiez?

— Je ne doutais pas, mon enfant, j'ignorais.

— La preuve que j'aime notre Alsace, c'est que mon intention est d'habiter Alsheim.

— Comment! dit M. Ulrich stupéfait, tu renonces à entrer dans l'administration allemande, comme ton père le veut? Il le sait?

— Il s'en doute, mais nous ne nous sommes pas encore expliqués là-dessus. Je n'ai pas eu le temps depuis mon retour.

— Et que veux-tu faire?

Le sourire jeune reparut sur les lèvres de Jean Oberlé.

— Couper du bois, comme lui, comme mon grand-père Philippe; m'établir parmi vous. Quand j'ai voyagé, en Allemagne et en Autriche, après mon examen, c'était beaucoup pour étudier les forêts, les scieries, les usines pareilles à la nôtre... Vous pleurez?

— Ça serait de joie, en tout cas, mon petit; oh! de vraie et grande joie!... Te voir fidèle à ce que j'aime le plus au monde... te garder près de nous... oui, c'est le rêve que je n'osais plus faire... Seulement, bien franchement, je ne m'explique pas... Je suis surpris... Pourquoi ne ressembles-tu pas à ton père, à Lucienne, qui sont si ouvertement... ralliés? Tu as fait tes études de droit à Munich, à Bonn, à Heidelberg, à Berlin; tu viens de séjourner quatre années en Allemagne, sans parler des années de collège. Comment n'es-tu pas devenu Allemand?

— Parce que je les connais. Je les ai jugés par comparaison.

— Eh bien?

— Ils nous sont inférieurs.

— Sapristi, tu me fais plaisir! On n'entend jamais répéter que le contraire. En France surtout, ils ne tarissent pas d'éloges sur leurs vainqueurs de 1870!

Le jeune homme, que l'émotion de M. Ulrich avait gagné, penché en avant, le visage illuminé par la lampe qui rendait plus ardents ses yeux verts:

— Ne vous méprenez pas, oncle Ulrich: je ne déteste

pas les Allemands, et en cela je diffère de vous. Je les admire même, car ils ont des côtés admirables. J'ai parmi eux des camarades pour lesquels j'ai beaucoup d'estime.... Seulement, plus je les ai connus, plus je me suis senti autre, d'une autre race, et que je trouve supérieure, et que, sans trop savoir pourquoi, j'appelle la France.

— Bravo, mon Jean! Bravo!

— Ce que j'appelle la France, mon oncle, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser...

— Oui!

— De dire...

— C'est cela!

— De rire...

— Comme tu devines!

Ils s'étaient levés tous deux. M. Ulrich attira son neveu, et serra contre sa poitrine cette tête ardente.

— Français! dit-il, Français dans les moelles de tes os et dans les globules de ton sang! Pauvre cher petit! Tout a changé, hélas!... Ici même, dans ta maison... Tu souffriras, mon Jean, avec une nature comme la tienne... Je comprends tout, à présent, tout...

Puis, laissant aller son neveu:

— Que je suis content d'être venu ce soir!... Assieds-toi là tout près de moi... Nous avons tant de choses à nous dire!... Mon Jean! Mon Jean!

Ils s'assirent côte à côte, heureux, sur le canapé.

La causerie fut si longue que minuit sonna au coucou pendu au-dessus de la porte.

— Pourvu que nous n'ayons pas réveillé ton grand-père? demanda M. Ulrich, en se levant, et en désignant de

la main le mur qui séparait la chambre du jeune homme de celle du malade.

— Non, dit Jean. Il ne dort presque plus, maintenant. Je suis sûr qu'il a été content de m'entendre rire. Il entend et il comprend tout. Il a reconnu votre voix, j'en suis sûr, et peut-être a-t-il saisi des mots...

— Cela lui aura fait plaisir, mon petit. Il est de la très vieille Alsace, lui. Elle était toute française, celle-là, et pas un homme de ce temps-là n'a varié. Vois ton grand-père, vois le vieux Bastian. Nous sommes la génération qui a souffert. Nous sommes la douleur, nous autres. Ton père est la résignation... Au revoir, mon cher Jean. Je préfère ne pas attendre mon beau-frère; je ne sais plus quelle attitude j'aurais avec lui. Tout ce que tu m'as dit me gênerait... Tu lui souhaiteras bonne nuit de ma part.

Ils firent quelques pas sur le tapis du couloir, avec précaution, pour gagner l'escalier.

— Mon oncle, dit Jean tout bas, si vous entriez chez grand-père? Je suis sûr qu'il serait content. Je suis sûr qu'il ne dort pas.

L'oncle Ulrich, qui marchait devant, s'arrêta et revint sur ses pas. Jean tourna le bouton de la porte près de laquelle il se trouvait, pénétra le premier dans la chambre, et dit, en modérant la voix:

— Grand-père, je vous amène une visite: mon oncle Ulrich, qui a désiré vous voir.

Ils étaient dans la demi-obscurité d'une grande pièce dont les rideaux avaient été fermés, et qu'éclairait une veilleuse. Dans le lit, un vieillard était plutôt assis que couché. L'homme qui dormait ou veillait là était un impotent. Chez lui, la vie se retirait de plus en plus

à l'intérieur. Il marchait et remuait difficilement. Il ne parlait plus. Au-dessous des joues épaisses et pâles, la bouche ne s'agitait plus que pour manger et pour dire trois mots, trois cris, toujours les mêmes: «Faim! Soif! Va-t'en!» M. Ulrich et Jean s'approchèrent jusqu'au milieu de la chambre, sans qu'il eût donné le moindre signe révélant qu'il avait conscience de leur présence. Cette pauvre ruine humaine était cependant le même Philippe Oberlé qui avait fondé l'usine à Alsheim, qui s'était élevé au-dessus de la condition de petit propriétaire campagnard, qu'on avait élu député protestataire, qu'on avait vu et entendu, au Reichstag, revendiquer les droits méconnus de l'Alsace et demander justice pour elle au prince de Bismarck. L'intelligence veillait, prisonnière, comme la flamme qui éclairait la chambre cette nuit; elle ne s'exprimait plus.

Cependant, les deux visiteurs eurent l'impression que le regard s'arrêtait sur eux avec une complaisance inaccoutumée. Ils se turent. Puis, l'oncle Ulrich s'approcha du lit, et posant la main sur le bras de Philippe Oberlé, se baissant un peu.

— Nous venons de causer longuement, monsieur Oberlé, votre petit-fils et moi... C'est un brave garçon, votre Jean!

Un mouvement de tout le buste, lentement, déplaça la tête de l'ancien, qui cherchait à voir son petit-fils.

— Un brave garçon, reprit le forestier, que le séjour à Berlin n'a pas gâté. Il est demeuré digne de vous, un Alsacien, un patriote... Il vous fait honneur.

Malgré le peu de lumière qui flottait dans la chambre, l'oncle Ulrich et Jean crurent voir un sourire sur le visage du vieillard, réponse de l'âme encore jeune.

Ils se retirèrent sans bruit, disant:

— Bonsoir, monsieur Oberlé; bonsoir, grand-père!

M. Ulrich et son neveu se quittèrent au bas du perron. La nuit était glacée, les pelouses toutes blanches de gelée. A peine M. Ulrich s'était-il éloigné quand Jean reconnut, dans la nuit calme, le trot des chevaux qui venaient du côté d'Obernai. Le sable cria au bout de l'avenue; deux lanternes tournèrent et coururent à travers le parc. Jean, qui était remonté au haut du perron, descendit en courant et ouvrit la portière. Une jeune fille sortit aussitôt, toute rose de visage et enveloppée de blanc. En passant, presque en l'air, elle frôla d'un baiser le front de Jean, entr'ouvrit deux lèvres accablées de sommeil:

— Bonsoir, frérot!

Et, relevant sa jupe, elle monta les marches et disparut dans le vestibule.

— Bonsoir, mon ami! dit une voix d'homme autoritaire; tu nous as attendus; tu as eu tort... Viens donc vite, Monique. Les chevaux ont très chaud... Tu aurais mieux fait, Jean, de nous accompagner. C'était très bien. M. von Boscher a demandé deux fois de tes nouvelles.

Son fils n'avait rien répondu. Il aidait sa mère à descendre de voiture, lui prenait son éventail et ses gants, demandait: «Vous n'êtes pas trop fatiguée, maman bien-aimée?» Les chers yeux souriaient, la longue bouche mince et fine disait: «Pas trop, mais ce n'est plus de mon âge, mon chéri. Tu as une vieille maman.» Elle s'appuyait sur le bras de son fils, par orgueil de mère plus que par besoin; elle avait une tristesse infinie au fond de son sourire, et elle semblait demander à Jean, qu'elle regardait en montant chaque marche: «Tu me

pardonnes d'avoir été là-bas? Je n'ai pas pu faire autrement. J'ai souffert.»

— Maman, j'ai passé une excellente soirée;... elle aurait été délicieuse, si vous aviez été là... Figurez-vous que mon oncle Ulrich est arrivé à huit heures et demie, et qu'il n'est reparti qu'à minuit, tout à l'heure...

Madame Oberlé souriait mélancoliquement, et disait:

— Il ne reste jamais aussi longtemps pour nous. Il s'éloigne...

— Vous voulez dire qu'il s'éloignait; je vous le ramènerai.

— Tu l'aimes, mon frère?

— Mieux encore qu'autrefois. Nous avons bavardé, vous pensez! Nous nous entendons sur tous les points.

Les doux yeux maternels cherchèrent ceux de l'enfant, dans le demi-jour de l'escalier.

— Sur tous? demanda-t-elle.

— Oui, maman, sur tous!

Ils arrivaient aux dernières marches.

Elle posa son doigt ganté sur sa bouche; elle retira son bras qu'elle avait passé dans celui de son fils. Elle était devant la porte de sa chambre, en face de celle de M. Philippe Oberlé. Jean l'embrassa, se recula un peu, revint à elle, et la pressa de nouveau contre sa poitrine, silencieusement.

II

Le lendemain, la matinée était déjà bien avancée, lorsque Jean descendit de sa chambre, et parut sur le perron.

— Où est mon père?

L'homme auquel il s'adressait, le jardinier occupé à ratisser l'avenue, répondit:

— Monsieur est au bureau de la scierie.

Le jeune homme traversa le parc, et alla frapper à
5 la dernière porte du long bâtiment.

Il entra dans le cabinet de travail du patron. Celui-ci lisait les lettres de son courrier. En voyant apparaître son fils, il posa aussitôt les papiers sur la table, fit un signe de la main, qui signifiait: «J'attendais ta visite,
10 assieds-toi,» et, déplaçant son fauteuil d'un quart de cercle:

— Eh bien! mon garçon, qu'as-tu à me dire?

M. Joseph Oberlé était un homme sanguin, alerte et autoritaire. Le père, le fondateur de la dynastie, Philippe
15 Oberlé, issu d'une race de paysans propriétaires, avait fondé à Alsheim, en 1850, cette scierie mécanique qui avait rapidement prospéré. Il était devenu, en très peu d'années, un riche et un puissant, très aimé parce qu'il ne négligeait aucun moyen de l'être.

20 Le fils de cet industriel avait vingt-deux ans, lorsque la guerre éclata en 1870. Incorporé dans l'armée de la Loire, Joseph Oberlé marcha beaucoup, se retira beaucoup, souffrit beaucoup du froid, et se battit bien. Quand la guerre fut finie, il eut à opter.

25 S'il n'avait consulté que ses préférences personnelles, il fût demeuré Français, et il eût suivi la carrière administrative, ayant le goût de l'autorité et peu d'opinions personnelles sur la qualité d'un ordre à transmettre. Mais son père le rappelait en Alsace. Il le suppliait de
30 ne pas abandonner l'œuvre commencée et prospère.

Joseph Oberlé avait obéi avec une répugnance véritable, répugnance à subir la loi du vainqueur, répugnance à

vivre dans ce village d'Alsheim, perdu au pied des Vosges. Car la conquête avait duré, la fortune de l'Allemagne s'était affermie. La mauvaise volonté qu'il rencontrait, de tous les côtés et dans toutes les régions de l'administration allemande, bien qu'il fût devenu sujet allemand, s'aggrava encore et devint tout à fait dangereuse pour la prospérité même de la maison d'Alsheim, lorsque, en 1874, M. Philippe Oberlé, abandonnant à son fils la direction de la scierie, eut cédé aux instances de tout ce pauvre pays délaissé, qui voulait faire de lui, et qui en fit bientôt, le représentant de ses intérêts au Reichstag, et l'un des députés protestataires de l'Alsace.

Cette expérience, la lassitude d'attendre, l'éloignement de M. Philippe Oberlé, qui passait une partie de l'année à Berlin, modifièrent sensiblement l'attitude du jeune chef d'industrie. La première ferveur, pour lui et pour d'autres, diminuait. Il voyait les manifestations anti-allemandes des paysans alsaciens se faire de plus en plus rares et prudentes. Il ne faisait presque plus d'affaires avec la France; il ne recevait plus de visites de Français, même intéressées, même commerciales.

En dix années, M. Joseph Oberlé avait usé tout ce que son tempérament lui permettait d'opposer de résistance à un pouvoir établi. Il était rallié. Son mariage avec Monique Biehler, désiré et préparé par le vieil et ardent patriote qui votait au Reichstag contre le prince de Bismarck, n'avait eu aucune influence sur les dispositions nouvelles, d'abord secrètes, bientôt soupçonnées, puis connues, puis affirmées, puis scandaleusement affichées de M. Joseph Oberlé. Les contremaîtres de l'usine, anciens soldats de la France, admirateurs de M. Philippe Oberlé, supportaient mal l'humeur du nouveau maître

et la blâmaient. L'un d'eux, dans un accès d'impatience, lui avait dit un jour: «Croyez-vous qu'on soit si fier que ça de travailler pour un renégat comme vous?» Il avait été renvoyé. Aussitôt des camarades avaient pris
5 son parti, intercédé, parlementé, menacé de la grève. «Eh bien! faites-la, s'était écrié le patron; j'en serai ravi; vous êtes de mauvaises têtes; je vous remplacerai par des Allemands!» Un tiers du personnel de la scierie avait été renouvelé de la sorte. Cela se passait en 1882.
10 Quelques années encore, et on apprenait que M. Oberlé éloignait de l'Alsace, pour le faire élever en Bavière, au gymnase de Munich, son fils Jean. Il écartait de même sa fille Lucienne, et la confiait à la directrice de l'institution la plus allemande de Baden-Baden, la pension Mündner.
15 L'opinion plaignit madame Oberlé séparée de son fils et surtout privée du droit d'élever sa fille. A tous ceux qui le blâmaient, le père répondit: «C'est pour leur bien. J'ai perdu ma vie; je ne veux pas qu'ils perdent la leur. Ils choisiront leur route, plus tard, quand ils
20 auront comparé.» Il ajoutait quelquefois: «Vous ne comprenez donc pas que tous les sacrifices que je fais, je les épargne à mes enfants? Je me dévoue. Mais cela ne veut pas dire que je ne souffre pas!»

Il souffrait, en effet, et d'autant plus que la confiance
25 de l'administration allemande était longue à gagner. Les fonctionnaires commençaient bien à flatter, à attirer, à rechercher M. Joseph Oberlé; mais on le surveillait en le comblant de prévenances et d'invitations. Etait-il sûr? Avait-il pris son parti de l'annexion, sans arrière-pensée?
30 Admirait-il suffisamment le génie allemand, la civilisation allemande, le commerce allemand, l'avenir allemand? Il fallait tant admirer, et tant de choses!

La réponse devenait cependant de plus en plus affirmative. C'était le désir avoué de faire entrer Jean, son fils, dans la magistrature allemande. L'administration avait fini par ne plus douter. Un des grands obstacles à un rapprochement public entre les fonctionnaires de l'Alsace et M. Joseph Oberlé avait, d'ailleurs, disparu. Le vieux député protestataire, atteint déjà du mal qui ne l'avait plus lâché, s'était retiré de la vie politique en 1890. De ce moment dataient, pour son fils, les sourires, les promesses, les faveurs longtemps sollicités. M. Joseph Oberlé reconnaissait que l'esprit gouvernemental, présent partout, incarné dans une multitude d'hommes de tout galon, ne lui était plus hostile. Des avances lui étaient faites. L'hiver précédent, pendant que Lucienne, revenue de la pension Mündner, jolie, spirituelle, séduisante, dansait dans les salons allemands de Strasbourg, le père causait avec les représentants de l'Empire. L'un d'eux, le préfet de Strasbourg, comte von Kassewitz, agissant probablement d'après des ordres supérieurs, avait laissé entendre que le gouvernement verrait, sans déplaisir, M. Joseph Oberlé se porter candidat à la députation dans l'une quelconque des circonscriptions d'Alsace, et que l'appui officieux de l'administration ne ferait pas défaut au fils de l'ancien député protestataire.

Cette perspective avait transporté de joie M. Oberlé. Elle avait ranimé l'ambition de cet homme qui s'était trouvé, jusque-là, médiocrement payé des sacrifices d'amour-propre, d'amitiés, de souvenirs, qu'il avait dû faire.

Il allait donc accueillir son fils dans une disposition d'esprit très différente de celle du passé. Aujourd'hui qu'il se savait en pleine faveur personnelle auprès du gouvernement d'Alsace-Lorraine, il tenait beaucoup moins

à ce que son fils exécutât à la lettre le plan qu'il avait tracé primitivement.

A peine M. Oberlé eut-il demandé: «Qu'as-tu à me dire?» qu'il ajouta:

5 — As-tu causé avec ta mère, ce matin?

— Non.

— Avec Lucienne?

— Pas davantage; je sors de ma chambre.

— Cela vaut mieux. Il est meilleur que nous fassions 10 nos plans tous deux, sans que personne s'en mêle... J'ai permis ton retour et ton séjour ici, précisément pour que nous puissions préparer ton avenir. D'abord, ton service militaire au mois d'octobre, avec la volonté bien arrêtée, n'est-ce pas? — il appuya sur les mots, — de devenir 15 officier de réserve...

— Oui, mon père, c'est mon intention.

— Le premier point est donc réglé. Et après? Tu as vu le monde. Tu connais le peuple au milieu duquel tu es appelé à vivre. Tu sais que tes chances de réussir 20 dans la magistrature allemande ont augmenté depuis quelque temps, parce que ma situation, à moi, s'est considérablement améliorée en Alsace?

— Je le sais.

— Tu sais également que je n'ai jamais varié dans 25 mon désir de te voir suivre cette carrière, qui eût été la mienne, si les circonstances n'avaient été plus fortes que ma volonté. Seras-tu magistrat?

Jean pâlit un peu, et répondit:

— Non.

30 Le père se pencha en avant, comme s'il allait se lever, et, sans quitter des yeux celui dont il pesait et jugeait en ce moment l'énergie morale:

— Administrateur?

— Pas plus. Rien d'officiel.

— Alors, tes études de droit?

— Inutiles.

— Parce que?

— Parce que, dit le jeune homme, je n'ai pas l'esprit allemand.

M. Oberlé ne s'attendait pas à cette réponse. Il sursauta. Une irritation violente s'était emparée de lui. Mais il comprenait qu'il ne devait pas la laisser voir. Après un moment de silence, la voix étranglée, il demanda:

— Qui t'a poussé contre moi? Ta mère?

— Mais, personne! dit vivement Jean Oberlé. Je n'ai rien contre vous, rien. Pourquoi prenez-vous cela ainsi? Je dis simplement que je n'ai pas l'esprit allemand. C'est le résultat d'une longue comparaison: pas autre chose.

— Alors, puisque tu refuses de suivre la carrière à laquelle je te destinais, tu en as choisi une autre?

— Sans doute, avec votre assentiment.

— Laquelle?

— La vôtre. Ne vous méprenez pas sur ce que je viens de vous dire. J'ai vécu sans querelle, depuis dix ans, dans un milieu exclusivement allemand. Vous me demandez le résultat de mon expérience: eh bien! je crois que je n'ai pas le caractère assez souple pour devenir un fonctionnaire allemand. Je suis sûr que je ne comprendrais pas toujours, et que je désobéirais quelquefois. Ma décision est irrévocablement prise. Et, au contraire, votre industrie me plaît.

— Tu t'imagines qu'un industriel est indépendant?

— Non, mais qu'il l'est plus que d'autres. J'ai fait

mon droit pour ne pas refuser de suivre sans réflection, sans examen, la voie que vous m'indiquiez. Mais j'ai profité des voyages que vous me proposiez pour étudier l'industrie forestière partout où je l'ai pu, en Allemagne, en Autriche, dans le Caucase. Et je désire vivre à Alsheim. Me le permettez-vous?

— Soit! mon enfant. Cela fera la joie de mon père, de ta mère et d'Ulrich. Je t'ouvre la porte tout de suite. Tu vas faire ton apprentissage pratique dans les sept mois qui te restent avant l'entrée au régiment. Oui, je consens, mais, à une condition...

— Laquelle?

— Tu ne feras pas de politique.

— Je n'en ai pas le goût.

— Ah! pardon, reprit en s'animant M. Oberlé. Je ne pense pas que tu aies pour toi-même une ambition politique; tu n'as pas l'âge, ni peut-être l'étoffe. Et ce n'est pas cela que je t'interdis... Je t'interdis de t'en aller répétant, comme d'autres, à tout propos: «La France! La France!» d'imiter les étudiants alsaciens de Strasbourg, qui sifflent, aux oreilles de la police, les six notes de *la Marseillaise*: «Formez vos bataillons!» Ce sont des manifestations qui nous sont défendues, à nous autres industriels qui travaillons en pays allemand. Elles sont en contradiction avec notre effort et notre intérêt, car ce n'est pas la France qui achète. N'oublie pas cela! Tu es, par ta volonté, industriel allemand; si tu tournes le dos aux Allemands, tu es perdu. Pense ce que tu voudras de l'histoire de ton pays, de son passé et de son présent. J'ignore là-dessus tes opinions, mais, quoi que tu penses, sache te taire, ou bien fais ton avenir ailleurs.

— Mes idées, jusqu'ici, ne m'ont fait aucun ennemi en Allemagne, et il me semble qu'on peut diriger une scierie, en pays annexé, avec les dispositions que je viens de vous exposer.

— Je l'espère, dit simplement M. Oberlé. 5

— Alors, vous m'admettez? J'entre chez vous?

Pour toute réponse, le patron appuya le doigt sur un bouton électrique.

Un homme ouvrit la porte et, dans l'entre-bâillement, on vit une barbe blonde carrée, de longs cheveux et deux 10 yeux comme deux gemmes bleues.

— Guillaume, dit le patron en allemand, vous mettrez mon fils au courant de la fabrication, et vous lui expliquerez les achats que nous avons faits, depuis six mois. A partir de demain, il vous accompagnera dans les visites 15 que vous ferez aux coupes exploitées pour notre compte.

La porte se referma.

Jean Oberlé était debout devant son père. Il lui tendit la main, et dit, tout pâle de joie:

— Me voici redevenu quelqu'un d'Alsace! Que je 20 vous remercie!

— Tu vois, mon enfant, que je n'ai qu'un but: vous rendre heureux. Je l'ai toujours eu. J'accepte que tu prennes une carrière toute différente de celle que j'avais rêvée pour toi. Tâche, à présent, de comprendre 25 notre situation, comme ta sœur la comprend...

Jean sortit, et son père, quelques instants plus tard, sortit aussi. Mais, tandis que M. Joseph Oberlé se dirigeait vers la maison, ayant hâte de revoir sa fille, l'unique confidente de ses pensées, et de lui rapporter la 30 conversation qu'il venait d'avoir avec Jean, celui-ci prit la route de la forêt. Il avait l'âme en fête. Quand il

fut arrivé à l'entrée d'une vigne qu'il connaissait depuis sa petite enfance, il monta sur un talus qui dominait la route et les rangs de ceps alignés en contre-bas. «Je t'aime, Alsace, et je te reviens!» dit-il. Il regarda le village d'Alsheim, puis il fixa, à l'autre extrémité de l'amas des maisons d'ouvriers et de paysans, une sorte de promontoire de futaie, qui s'avançait dans la plaine rase. C'était une avenue terminée par un gros bouquet d'arbres dépouillés, gris, entre lesquels on apercevait les pentes d'un toit. Jean arrêta ses yeux longuement sur la demeure à demi cachée, et dit: «Bonjour, l'Alsacienne! Peut-être vais-je pouvoir t'aimer! Ce serait si bon, avec toi, de vivre ici!»

La cloche qui sonnait le déjeuner chez les Oberlé le rappela.

III

Jean se dirigea très lentement vers cette cloche qui appelait. Tout lui était joie en ce moment. Il reprenait possession d'un monde qui, après des années, venait de lui être rouvert et désigné comme le lieu d'habitation, de travail et de bonheur. Ces mots se jouaient dans son esprit troublé délicieusement, et d'autres les accompagnaient: vie de famille, autorité sociale, embellissements, agrandissements. La maison se nommait la maison paternelle. Il la regardait avec tendresse. Il monta avec respect les degrés du perron, se souvenant qu'elle avait été bâtie par l'aïeul, auquel elle appartenait encore, ainsi que tout le domaine, d'ailleurs, sauf la scierie et le chantier.

Après avoir suivi le vestibule qui traversait la maison, d'une façade à l'autre, il ouvrit la dernière porte à gauche. La salle à manger était la seule pièce qui eût été «renouvelée» d'après les indications et suivant le goût de M. Joseph Oberlé. La couleur y remplaçait le style. 5 On eût dit la salle à manger d'un jeune ménage heureux.

Les quatre convives habituels que Jean allait rencontrer là ne répondaient guère à cette image de joie. Ils s'asseyaient invariablement chacun à la même place, autour de la table carrée, selon l'ordre établi par des affinités et 10 des antipathies profondes.

La première à gauche de la fenêtre, était madame Monique Oberlé. Longue et mince, avec un visage qui avait été plein et frais, qui était à présent pâle, elle donnait l'impression d'un être habitué à n'entendre qu'un seul mot 15 autour d'elle: «Vous avez tort!» Ses yeux de myope, très doux, effleuraient les hôtes qu'on lui présentait d'un sourire toujours prêt à se retirer et à s'effacer. Ils laissaient voir une intelligence claire, un cœur très bon, devenu un peu sauvage et triste, capable encore d'illusion et 20 d'accès de jeunesse.

Nulle n'avait eu une enfance plus insouciante. Elle s'appelait alors Monique Biehler, de la vieille famille Biehler, d'Obernai. Du haut de la maison patrimoniale, elle voyait la plaine immense devant elle, si bien que la 25 vision de l'Alsace s'imprimait tout le jour dans cette âme d'enfant, et en même temps l'amour de cette patrie alors si heureuse, de sa beauté, de sa paix, de sa liberté. Elle avait donc souffert plus qu'une autre n'eût fait à sa place, en voyant son mari se rapprocher du parti allemand 30 d'Alsace et y entrer enfin. Elle avait souffert dans sa fierté d'Alsacienne et plus encore dans son amour ma-

ternel. Pour la même cause qui la séparait moralement de son mari, on éloignait d'elle ses enfants.

Près d'elle et à sa droite, s'était toujours assis le grand-père, M. Philippe Oberlé. Depuis plusieurs années, cinq minutes avant l'heure des repas, la porte de la salle à manger s'ouvrait, le vieillard entrait, appuyé sur le bras de son valet de chambre, tâchant de marcher droit. On l'installait dans un fauteuil à oreilles, on lui attachait autour du cou sa serviette, et il attendait. Quand les convives arrivaient à leur tour, M. Joseph Oberlé lui serrait la main; Lucienne lui jetait un baiser avec beaucoup de mots sonores, dits d'une voix fraîche; madame Oberlé se penchait, et, sur le front du vieillard, appuyait ses lèvres fidèles. Il la remerciait en la regardant s'asseoir. Il ne regardait pas les autres. Sa tête songeuse demeurait appuyée au fauteuil. Elle veillait dans un corps presque anéanti. Quelquefois, il tirait de sa poche une ardoise d'écolier et un crayon, et il écrivait, d'une écriture incertaine, deux ou trois mots qu'il faisait lire à sa voisine. Le plus souvent, on reconnaissait qu'il était intéressé ou ému, au battement de ses paupières appesanties. Ce n'était qu'un instant.

Son fils, sur une question capitale, était en désaccord avec lui. Placé à table juste en face de son père, M. Joseph Oberlé revenait indéfiniment sur la question allemande. Il éprouvait le besoin de se glorifier de ce qu'il avait fait, comme les généraux vaincus d'expliquer la bataille.

Lucienne seule approuvait et soutenait son père. Elle le faisait avec la décision de la jeunesse qui juge sans ménagement la douleur des anciens, les souvenirs et tout le charme du passé, sans comprendre. Elle avait vingt ans, beaucoup d'orgueil et de bonne foi en même temps,

une confiance naïve en soi, une nature impétueuse, et une réputation de beauté qui n'était qu'à moitié justifiée. Elle marchait bien; elle jouait bien au tennis; elle nageait dans la perfection.

Cette éducation physique l'avait déjà éloignée moralement de sa mère, qui n'avait jamais été qu'une promeneuse intrépide. Mais d'autres causes avaient agi et les avaient plus profondément et plus irrévocablement séparées l'une de l'autre. C'était sans doute l'instruction tout allemande de la pension Mündner. Mais c'étaient surtout les relations et le milieu. Lucienne, ambitieuse comme son père, entièrement soustraite à l'influence maternelle, avait pris des habitudes d'esprit bien différentes de celles de l'Alsace d'autrefois. Rentrée chez elle, elle ne comprenait plus le passé de sa race et de sa famille. Tout de suite elle s'était mise du côté du père, contre les autres. Et elle en souffrait. Elle s'attristait de rencontrer, si près de soi, des personnes de cette espèce que toute la pension Mündner et toutes ses relations mondaines de Baden-Baden et de Strasbourg considéraient comme arriérée. Les confidents lui manquaient. Jean, son frère, en serait-il un? Son père venait de lui dire la conversation qu'il avait eue avec Jean. Elle avait dit, crié plutôt: «Merci de me donner mon frère!»

Ils étaient tous quatre à table, quand le jeune homme entra dans la salle à manger.

Les deux femmes, qui étaient l'une en face de l'autre et dans la lumière de la fenêtre, tournèrent la tête, l'une doucement avec un sourire qui disait: «Que je suis fière de mon enfant!» l'autre, les lèvres entr'ouvertes, les yeux tendres comme si ç'avait été son fiancé qui entrait, désireuse et sûre de lui plaire, disant tout haut: «Viens te

mettre ici, près de moi. Je me suis faite belle pour te faire honneur, regarde!» Jean la remercia d'un coup d'œil ami et heureux, et s'assit entre Lucienne et sa mère. Il dépliait sa serviette, et le valet de chambre Victor, fils de fermiers alsaciens, s'approchait de lui, portant un ravier, quand M. Joseph Oberlé dit:

— Vous voyez bien Jean Oberlé ici présent, vous, mon père, vous, Monique, toi, Lucienne, eh bien! j'ai une nouvelle à vous annoncer à son sujet. Je lui ai permis d'habiter définitivement Alsheim, de devenir industriel et marchand de bois.

Trois visages se colorèrent à la fois; Victor lui-même, tremblant comme une feuille, retira son ravier.

— Est-ce possible? dit Lucienne, qui ne voulait pas avoir l'air, devant sa mère, d'être avertie de l'événement. Tant mieux! Je ne sais pas si c'est ton intérêt, Jean, mais pour nous, tant mieux!

— Je vous remercie, fit madame Oberlé, en regardant gravement son mari pour essayer de deviner à quelle raison il avait obéi; je vous remercie, Joseph: je n'aurais pas osé vous le demander.

Madame Oberlé vit se tendre vers elle la main maladroite de l'aïeul, elle prit l'ardoise qu'il tenait, et lut cette ligne:

— C'est la dernière joie de ma vie.

Toute la table oubliait de manger. La plus jeune de tous reprit la première sa liberté d'esprit. Lucienne dit:

— Est-ce que nous n'allons pas déjeuner, parce que Jean déjeune avec nous?

Elle se mit à rire, comme si désormais les mésintelligences avaient disparu. Elle plaisanta avec esprit sur les repas silencieux, sur les soirées d'Alsheim qui se ter-

minaient à neuf heures, les visites rares, l'importance d'une invitation reçue de Strasbourg.

— A présent, conclut-elle, tout va changer. D'ici le mois d'octobre, nous serons cinq au lieu de quatre, sous le toit d'Alsheim. Ensuite, tu feras bien ton volontariat, mais ça ne dure qu'un an, et, d'ailleurs, tu auras des permissions?

— Tous les dimanches.

— Tu viendras coucher, petit? demanda madame Oberlé.

— Je crois que oui, le samedi soir.

— Et un joli uniforme, sais-tu? reprit Lucienne. C'est un des plus jolis uniformes de notre armée.

— Oui, un des plus jolis de l'armée allemande, s'empressa de reprendre madame Oberlé, voulant réparer le mot malheureux de sa fille, car le grand-père avait fait, avec la main, le geste d'effacer quelque chose sur la nappe.

M. Joseph Oberlé ajouta en riant:

— Un des plus chers également.

— C'est que le régiment est admirablement composé, père, interrompit Lucienne.

— Beaucoup de fortune, en effet...

— Beaucoup de noblesse aussi, mêlée à des fils de riches industriels des bords du Rhin.

— Les places de volontaires sont si recherchées qu'il faut s'y prendre de bonne heure pour en retenir une.

— Il y a déjà trois mois que j'ai parlé à ton colonel, dit M. Oberlé. Tu seras recommandé à plusieurs de tes chefs.

Lucienne lança étourdiment:

— Tu pourras nous en amener quelques-uns ici! Ce serait amusant!

Jean ne répondit pas. Madame Oberlé rougit, comme elle faisait souvent, quand une parole de trop était prononcée devant elle. Lucienne riait encore, quand le grand-père cessa de manger, et péniblement tourna vers sa petite-fille sa tête blanche et triste. Les yeux du vieil Alsacien devaient avoir un langage bien facile à traduire, car la jeune fille cessa de sourire, fit un geste léger d'impatience comme si elle disait: «Ma foi! je n'ai pas fait attention que vous étiez là!» et se pencha vers son père pour lui offrir du vin. Les trois autres convives, M. Joseph Oberlé, Jean et sa mère, comme s'ils se fussent entendus pour ne pas prolonger l'incident, se remirent à causer du volontariat, de la caserne Saint-Nicolas de Strasbourg. Aucun d'eux n'osait lever la tête dans la direction de l'aïeul. La fin du déjeuner fut abrégée par le malaise qui devint tout à fait grand, lorsque M. Philippe Oberlé, prié par sa belle-fille d'oublier le mot de Lucienne, eut répondu non et refusé de continuer à manger.

Dix minutes plus tard, dans les allées du parc, Lucienne rejoignait son frère qui allumait un cigare. En l'entendant venir derrière lui, il se retourna. Elle ne riait plus.

— Tu as vu? dit-elle. C'est intolérable!

Jean aspira cinq ou six bouffées:

— Sans doute, ma petite, mais il faut savoir supporter...

— Il n'y a pas de «petite», interrompit-elle vivement, il y a une grande, au contraire, et qui a besoin de s'expliquer nettement avec toi. Je te connais à peine, et tu ne me connais pas. Je vais t'aider, sois tranquille, je viens pour ça.

— Tu peux me parler, Lucienne, tu peux être sûre...

— De ta discrétion? Je te remercie, je n'en ai pas

besoin ce matin. Je veux t'exposer simplement ma manière de penser sur un point, et je n'en fais pas mystère. Je te répète que c'est intolérable. On ne peut rien dire ici de l'Allemagne ou des Allemands, si ce n'est du mal. Dès qu'un mot d'éloge ou seulement de justice est prononcé à leur endroit, maman se mord les lèvres et grand-père me fait des hontes publiques, devant les domestiques, comme tout à l'heure. Est-ce un crime de dire à un volontaire d'un an: «Tu amèneras des officiers à Alsheim?»

Elle marchait nerveusement, et, de la main droite, tordait une chaîne d'or qu'elle portait sur son corsage.

— Si tu savais, mon pauvre Jean, ce que j'ai souffert de trouver nos parents si différents de l'éducation qu'ils nous ont donnée! Car enfin, pourquoi me l'ont-ils donnée?

Le jeune homme enleva de ses lèvres le cigare qu'il fumait.

— Notre éducation, Lucienne, ce n'est que mon père qui l'a voulue.

— Lui seul est intelligent!

— Oh! comment peux-tu parler ainsi de ta mère?

— Comprends bien, reprit-elle sans embarras. J'aime beaucoup maman, plus que tu ne le crois, mais je la juge. Elle n'a aucune intelligence des questions générales. Elle ne voit pas au delà d'Alsheim. Mon père, lui, a beaucoup mieux compris la situation qui nous est faite en Alsace; il a été éclairé par ses relations, qui sont très étendues et de toute sorte, par son intérêt commercial et par son ambition...

Et, comme Jean faisait un mouvement d'interrogation:

— De quelle ambition parles-tu?

Lucienne reprit:

— Je te surprends; oui, pour une petite fille, comme tu disais, je te parais audacieuse et même irrévérencieuse. Est-ce vrai?

— Un peu.

5 — Mon ami, je ne fais que devancer ton jugement. Tu arrives, je suis sortie de pension depuis deux ans et demi: je te fais profiter de mon expérience. Eh bien! il n'y a pas de doute: notre père est ambitieux. Je te prédis que tu ne tarderas pas à le voir candidat à la dé-
10 putation...

— C'est impossible, Lucienne!

— Peut-être, mais ça sera certainement. Je ne dis pas qu'il se présentera à Obernai, mais quelque part en Alsace; et il sera nommé, parce qu'il sera très appuyé par
15 le gouvernement et qu'il y mettra le prix... Ce qu'il faut que tu saches, mon cher Jean, c'est que la maison de famille n'est pas drôle. Nous sommes divisés irrémédiablement.

— Irrémédiablement? Tu crois?

20 — Il faudrait être un enfant pour en douter. Mon père ne changera pas et ne redeviendra pas Français, parce que ce serait renoncer à tout avenir et à beaucoup d'avantages commerciaux; maman ne changera pas, parce qu'elle est femme et que, devenir Allemande, ce
25 serait abandonner un sentiment qu'elle croit très noble; tu n'as pas la prétention de convertir grand-père? Alors?...

Elle s'arrêta, et se plaça en face de Jean.

— Alors, mon cher, puisque tu ne peux pas amener la paix par la douceur, amène-la par la force. Joins-toi
30 à moi et à mon père, même si tu ne penses pas en toutes choses comme nous. Nous dominerons. C'est tout ce que nous pouvons espérer. Veux-tu?... Papa m'a dit,

rapidement, ce matin, que tu n'avais pas une tendresse vive pour les Allemands. Mais tu n'as pas d'animosité contre eux?

— Non.

— Je ne demande que de la tolérance et des égards pour eux. Tu as vécu dix ans en Allemagne, tu continueras de faire ici ce que tu faisais là-bas: tu ne quitteras pas le salon quand l'un d'eux viendra nous voir?

— Évidemment. Mais, vois-tu, Lucienne, même si j'agis d'une autre manière que maman, parce que mon éducation m'a rendu supportable ce qui lui est odieux, je ne pourrai pas la blâmer. Je lui trouve des raisons touchantes d'être ce qu'elle est.

— Touchantes?

— Oui.

— Moi, je les trouve déraisonnables.

Les yeux verts de Jean, les yeux plus clairs de Lucienne s'interrogèrent un instant. Les deux jeunes gens, graves tous deux, avec une expression d'étonnement et de défi, se mesuraient. Cette première rencontre mettait aux prises la violence paternelle, dont Lucienne avait hérité, et l'inflexible volonté que la mère avait transmise à son fils. Ce fut Lucienne qui rompit le silence:

— Crois-moi, soyons bien francs l'un envers l'autre. Tu ne me connais pas bien, depuis le temps que tu voyages au loin: je t'étonne. J'ai de grands défauts, je suis une orgueilleuse, très peu capable de sacrifices, mais je n'ai pas de détours. Quand j'attendais ton arrivée, ces jours-ci, je me promettais une joie durable, celle d'avoir ta jeunesse près de la mienne, pour la comprendre. Je n'ai personne ici à qui me confier entièrement. Tu ne peux pas savoir ce que j'en ai souffert... Tu veux bien?

— Oh! oui.

— Tu me diras ta pensée, mais surtout je t'aurai parlé. Je n'étoufferai pas, comme j'ai souvent fait, dans cette maison... J'aurai bien des choses à te dire... A quoi penses-
5 tu?

— A cette pauvre maison.

Lucienne leva les yeux au-dessus du toit d'ardoise, qui se dressait en avant. Elle voulait laisser entendre: «Si tu savais combien elle est triste, en effet!» Puis elle
10 embrassa son frère, et dit, en se séparant de lui:

— Je ne suis pas si mauvaise que tu peux le penser, frérot, ni si ingrate envers maman. Je vais la retrouver pour causer avec elle de ton retour. Elle a sûrement besoin d'en dire son bonheur à quelqu'un...

IV

15 Lorsque Lucienne eut quitté Jean, celui-ci traversa une cour semi-circulaire formée par les écuries et les remises, puis un grand jardin potager entouré de murs, et se trouva dans la campagne, derrière le village d'Alsheim. Sa première joie du retour était déjà diminuée
20 et flétrie. Il entendait de nouveau des phrases qui avaient pénétré au plus profond de son âme. Il songeait à «la triste maison», là, tout près et il souffrait.

Le temps lui-même était mauvais. Il faisait froid.

Cependant Jean Oberlé, ayant regardé à gauche,
25 aperçut l'avenue terminée par un bouquet de bois qu'il avait vue le matin, et il sentit de nouveau que sa jeunesse l'appelait vers elle. Il s'engagea dans le sentier qui tournait, et arriva à la dernière ferme du village. Là

commençait le domaine de M. Xavier Bastian, le maire d'Alsheim, l'ancien ami de M. Joseph Oberlé, l'homme influent, riche et patriote, chez lequel Jean se rendait. Un bruit de fléaux s'élevait de la cour voisine. Ce devaient être les beaux grands fils des Ramspacher, les fermiers des Bastian, qui battaient sous la grange, à l'ancienne mode. Il continua sa route, et son cœur se mit à battre violemment. Car, aussitôt après la ferme des Ramspacher, le sentier tombait, à angle droit, sur l'avenue de cerisiers qui conduisait du bourg au logis de M. Bastian. Il n'était pas probable, par ce temps noir, que le maire fût bien loin de chez lui. Dans quelques minutes, Jean lui parlerait; il rencontrerait Odile; il trouverait quelque moyen de savoir si elle était fiancée.

Odile: toute la petite enfance de Jean était pleine de ce nom-là. La fille de M. Bastian avait été la compagne de jeux de Lucienne et de Jean, autrefois, quand l'évolution de M. Oberlé n'était point encore affirmée et connue dans le pays; elle était devenue, un peu plus tard, la vision charmante que Jean revoyait au gymnase de Munich, lorsqu'il pensait à Alsheim. Jean l'avait quittée comme il avait quitté l'Alsace, sans pouvoir l'oublier. Il avait pensé: «Si elle se marie dans l'intervalle, ce sera la preuve qu'elle n'a jamais songé à moi, et je ne la pleurerai pas.» Elle ne s'était pas mariée. Rien n'indiquait qu'elle fût fiancée. Et, sûrement, Jean allait la revoir.

Il continua jusqu'à une porte rustique qui s'élevait entre deux poteaux. Jean se souvint qu'il suffisait, pour entrer, de passer la main à travers la haie et de lever un crochet de fer. Il ouvrit donc la porte, et, un peu inquiet de son audace, déboucha dans une clairière sablée.

Il allait faire les quelques pas qui le séparaient de la

maison, lorsque, sur le seuil, un homme de haute taille parut, et, reconnaissant le visiteur, eut un geste de surprise. C'était M. Xavier Bastian. Aucun homme de soixante ans n'était plus robuste ni plus jeune d'humeur. Il avait des épaules larges, une tête massive, les cheveux tout blancs.

— C'est toi, mon petit? Quel événement faut-il donc pour que tu viennes?

— Aucun, monsieur Bastian, si ce n'est que j'arrive.

Il tendit la main au vieil Alsacien. Celui-ci la prit, la serra, et tout à coup perdit cette gaieté qu'il avait mise dans son accueil, car il pensait: «Voilà dix ans que ton père n'est entré ici, dix ans que ta famille et la mienne sont ennemies.» Il dit seulement, se répondant à lui-même et résolvant une objection:

— Entre tout de même, Jean, il n'y a pas de mal, pour une fois... Viens dans la salle, mon petit...

Il pensait, avec un sentiment mêlé de regret et de réprobation: «Comme ton père y entrait, lorsqu'il en était digne.»

Dans le corridor, à gauche, il ouvrit une porte, et tous deux pénétrèrent dans la «salle», qui était à la fois la salle à manger et la pièce de réception de ce riche bourgeois. Aux deux tiers de l'appartement, une femme d'une cinquantaine d'années était assise, vêtue de noir, un peu forte, ayant des traits réguliers et épaissis, des cheveux gris, et des yeux calmes.

Elle cousait l'ourlet d'un drap de toile. En voyant entrer Jean, elle avait laissé tomber l'étoffe. Elle demeurait muette de surprise, ne comprenant pas que son mari amenât chez elle le fils élevé en Allemagne d'un père renégat de l'Alsace. Pendant la guerre, autrefois, elle avait eu trois frères tués au service de la France.

— Je l'ai rencontré qui venait me voir, fit pour s'excuser M. Bastian, et je l'ai prié d'entrer, Marie...

— Bonjour, madame, dit le jeune homme, que l'étonnement et la froideur de ce premier regard de madame Bastian avaient froissé, et qui s'était arrêté au milieu de la grande salle... Ce sont de vieux souvenirs qui m'ont amené...

— Bonjour, Jean.

Les mots moururent, avant d'avoir atteint les murs. On les entendit à peine. Le silence qui suivit fut si cruel que Jean pâlit, et que M. Bastian intervint en disant:

— Je ne t'ai pas raconté, Marie, que j'ai vu, ce matin, dans nos vignes de Sainte-Odile, notre ami Ulrich. Il m'a parlé du retour de ce garçon à Alsheim... Il m'a assuré que nous devions nous féliciter de voir son neveu se fixer dans le pays. Il me l'a représenté comme un des nôtres...

Les lèvres silencieuses de l'Alsacienne eurent un vague sourire d'incrédulité, qui mourut aussi, comme les mots. Et madame Bastian se remit à coudre.

Jean se détourna, et, pâle, plus malheureux encore qu'irrité, dit à demi-voix à M. Bastian:

— Je savais nos deux familles divisées, mais pas au point où je le vois... Vous m'excuserez d'être venu...

— Reste, mon petit, reste... Je t'expliquerai... Tu peux croire que, contre toi, nous n'avons rien, aucune animosité, ni l'un ni l'autre.

Le vieillard posa la main sur le bras de Jean, amicalement:

— Je ne veux pas que tu t'en ailles comme ça. Non, puisque tu es venu, je ne veux pas que tu puisses dire que je t'ai renvoyé sans honneur...

— Non, monsieur Bastian, je suis de trop ici, je ne puis pas rester, pas un instant.

Il s'avançait pour sortir. La main solide du vieux maire d'Alsheim se serra autour du poignet qu'elle tenait. La voix s'éleva et devint rude:

— Toût à l'heure! Mais ne refuse pas au moins la politesse que je fais à tous ceux qui entrent ici... C'est une habitude du pays et de la maison. Accepte de boire avec moi, Jean Oberlé, ou bien nous ne nous saluerons même plus!

Jean vit que le vieux maire d'Alsheim serait blessé par un refus.

— Soit! dit-il.

Aussitôt, M. Bastian appela:

— Odile!

Les mains qui soutenaient la toile se reposèrent sur les plis de la robe noire, et, pendant une demi-minute, il y eut trois âmes humaines qui, avec des pensées bien différentes, attendaient celle qui allait apparaître au fond de la salle. Elle vint, elle sortit de l'ombre d'une pièce voisine, et s'avança dans la lumière.

— Donne-moi de la plus vieille eau-de-vie que j'aie ici, demanda le père.

Odile Bastian avait d'abord souri à son père, qu'elle apercevait près de la porte, puis elle avait, d'un mouvement de ses sourcils bruns, montré son étonnement, sans déplaisir, en reconnaissant près de lui Jean Oberlé, puis le sourire s'était effacé, quand elle avait vu sa mère penchée sur la table de travail, muette. Alors sa poitrine s'était soulevée, les mots qu'elle allait répondre s'étaient arrêtés avant d'arriver à ses lèvres, et Odile Bastian avait simplement et silencieusement obéi.

Elle était bien la même jeune fille, plus épanouie, qui vivait dans le souvenir de Jean depuis des années, et le

suivait à travers le monde. On ne pouvait pas dire qu'elle fût d'une beauté régulière. Et cependant elle était belle, d'une beauté forte et lumineuse. Elle ressemblait aux statues de l'Alsace qu'on voit dans les monuments et dans les images du souvenir français. Il lui manquait, il est vrai, les coques de ruban noir faisant deux ailes autour de la tête; mais la chevelure n'en paraissait que plus originale et plus rare, des cheveux couleur de blé mûr.

En une minute, M. Bastian eut devant lui, sur un guéridon, deux verres de cristal taillé et une bouteille pansue et toute noire.

— Elle est vieille de cinquante ans, dit-il en versant un doigt de liqueur dans chacun des verres.

Il ajouta sérieusement:

— Je bois à ta santé, Jean Oberlé, à ton retour à Alsheim!

Mais Jean, sans répondre directement, et dans le silence de tous, regardant Odile, dit à haute voix:

— Moi, je bois à la terre d'Alsace!

Au ton des paroles, au geste de la main levant la petite coupe diamantée, au regard fixé au fond de la salle, quelqu'un avait compris que la terre d'Alsace était ici personnifiée et présente. Les yeux d'Odile eurent une lueur vive. Et, sans qu'elle détournât la tête, sans qu'elle cessât de regarder devant elle, ses paupières, lentement, s'abaissèrent et se fermèrent, en disant merci.

Et ce fut tout.

Madame Bastian ne s'était pas même redressée. Odile n'avait pas dit une parole. Jean salua, et sortit.

Le vieux maire d'Alsheim le rejoignit dehors.

— Tu es bien en colère contre ma femme, à cause de l'accueil qu'elle t'a fait... Mais ce n'est pas toi qui es en cause, ni elle... Jusqu'à ce que le doute qui pèse sur

toi soit levé, tu es celui qui a été élevé par l'Allemagne, et la femme que tu viens de voir, c'est le pays... Réfléchis... Il ne faut pas lui en vouloir... Nous n'avons pas tous été fidèles à l'Alsace, nous les hommes, et les meilleurs d'entre nous, à la fin, font des compromis, et, plus ou moins, reconnaissent le maître nouveau. Pas nos femmes...

Le vieux avait des larmes dans ses yeux tout plissés et rouges...

— Vous me connaîtrez plus tard, dit Jean.

M. Bastian serra la main du jeune homme, regardant Jean s'éloigner. Jean était troublé jusqu'au fond de l'âme. Entre lui et chaque famille de ce vieux pays il sentait qu'il allait trouver son père. Il souffrait d'être né dans la maison vers laquelle il marchait. Comme la seule chose douce de cette première journée, il voyait l'image d'Odile, dont les yeux se fermaient lentement, lentement.

V

L'hiver ne permit pas de suivre exactement, pour l'éducation professionnelle de Jean, l'idée qu'avait eue d'abord M. Oberlé. Jean ne fit donc, avec le contre maître Guillaume, que deux ou trois visites à des coupes de bois situées à proximité d'Alsheim et sur les derniers vallonnements des Vosges. Son père le mit en relations avec deux fonctionnaires de l'administration des Forêts de Strasbourg. «Venez, dit le plus jeune, venez me voir dans mon bureau, nous causerons, et je vous dirai plus de choses utiles que vous n'en apprendrez dans les livres.» Jean promit de profiter de l'occasion offerte. Mais plu-

sieurs semaines s'écoulèrent avant qu'il eût le temps de se rendre à la ville.

La maison, sans être un modèle d'union familiale, n'avait pas revu de nouvelle scène pénible, depuis le lendemain du retour de Jean. Les ennuis, les froissements venaient d'ailleurs, et ils ne manquaient pas. En quelque partie d'Alsheim qu'il se montrât, le jeune homme ne pouvait s'empêcher de lire, sur le visage et dans le geste de ceux qu'il rencontrait, des jugements différents et presque également pénibles. Les Allemands et leurs femmes n'avaient et ne pouvaient avoir pour le patron que l'indifférence ou l'hostilité que déguisaient mal le salut des hommes et le sourire furtif des ménagères. Mais beaucoup d'Alsaciens se gênaient moins encore. Il suffisait que Jean fût entré dans l'usine et qu'on le vît constamment près de son père, pour que la même désapprobation l'atteignît. Des ouvriers de la forêt, des laboureurs, des femmes, des enfants même, quand il passait, feignaient de ne pas l'apercevoir. Et Jean supportait avec peine cette blessure qui se rouvrait à chaque sortie hors du parc.

Le dimanche, à l'église, dans la nef blanchie à la chaux, il attendait l'arrivée d'Odile Bastian. Pour gagner le banc réservé depuis de longues années à sa famille, elle devait passer tout près de Jean. Elle passait, accompagnée de son père et de sa mère, sans qu'aucun des trois eût l'air de soupçonner que Jean était là, et madame Oberlé, et Lucienne. Que pensait-elle de Jean? Celle dont les yeux ne parlaient jamais en vain, ne le regardait pas. Celle qui parlait autrefois, dans les chemins, ne lui disait plus rien.

Le premier mois de la nouvelle vie de Jean s'écoula ainsi dans Alsheim. Alors le printemps naquit. M.

Joseph Oberlé attendit deux jours encore, puis, voyant que les bourgeons de ses bouleaux éclataient au soleil, il dit à son fils, le troisième jour:

— Tu es assez bon apprenti pour faire seul à présent la visite de nos chantiers dans les Vosges. Tu vas te mettre en route. J'ai des coupes jusqu'à la Schlucht, et les visiter, ce sera pour toi voir ou revoir les Vosges.

— Quand pourrai-je partir?

— Demain, si tu veux: l'hiver est fini.

Le lendemain, Jean partit le matin, à pied, pour monter jusqu'à la coupe achetée par la maison Oberlé, et qui était située sur la crête des montagnes qui ferment la vallée, à gauche du col de la Schlucht. La course était longue, le sol rendu glissant par une averse récente. L'après-midi était avancée déjà quand il parvint à la cabane de planches, située au bas de la coupe, à l'endroit où la route finissait. Le temps de causer avec le contremaître allemand qui dirigeait les travaux d'abatage et de transport des sapins, et le jeune homme, en continuant son ascension, croisa les ouvriers du chantier qui descendaient, avant la fin du jour, pour regagner la vallée. Le soleil, splendide encore, allait disparaître de l'autre côté des Vosges. Jean songeait avec un battement de cœur à la frontière toute proche.

Il entra dans la coupe. Autour de lui, les sapins ébranchés et dépouillés de leur écorce étaient couchés sur les pentes, qu'ils éclairaient de la blancheur de leur tronc. Dans la futaie montante, il ne restait plus qu'un travailleur, un vieux, qui nouait, agenouillé, les coins de son mouchoir sur une provision de champignons qu'il avait cueillis. Quand il eut fini, de ses doigts malhabiles, de serrer les bouts de l'étoffe rouge, il se releva, enfonça sa

casquette de laine, et, tanguant à larges enjambées sur la mousse, il se mit à descendre, la bouche ouverte à l'odeur des forêts.

— Eh! dit Jean. Quelle est ma route la plus courte pour arriver au col de la Schlucht? 5

— Montez là, deux cents mètres encore, après quoi vous descendrez en France, et vous trouverez des sentiers qui vous mèneront au col. Bonsoir!

— Bonsoir!

Les mots sonnèrent, petits et vite étouffés dans le vaste 10 silence. Mais il y en eut un qui continua de parler au cœur de Jean Oberlé: «Vous descendrez en France.» Il avait hâte de la voir, cette France mystérieuse, qui tenait dans ses rêves, dans sa vie, une si large place, celle qui rompait l'union de sa famille, la France pour qui tant 15 d'Alsaciens étaient morts, et que tant d'autres attendaient et aimaient de l'amour silencieux qui fait les cœurs tristes.

En quelques minutes, il eut atteint le sommet, et commença à descendre l'autre versant. Mais les arbres formaient un épais rideau autour de lui. Et il se mit à 20 courir, afin de trouver une route et une place libre pour voir la France.

— Halte-là! cria un homme, en se démasquant tout à coup et en sortant de derrière le tronc d'un arbre.

Jean continua de courir quelques pas, emporté par 25 l'élan. Puis il revint vers le douanier qui l'avait interpellé. Celui-ci, un brigadier, jeune et trapu, un vrai type de Vosgien, regarda le jeune homme et dit:

— Pourquoi diable couriez-vous? Je vous ai pris pour un contrebandier. 30

— Je cherchais un endroit pour voir un paysage de France...

— Ça vous intéresse? Vous êtes de l'autre côté?

— Oui.

— Pas Prussien, tout de même?

— Non, Alsacien.

5 L'homme eut un sourire vite réprimé, et dit:

— Ça vaut mieux. Si vous voulez de la vue, vous n'avez qu'à me suivre. J'en ai une que le gouvernement m'offre pour compléter mon traitement.

Ils se mirent à rire tous deux, en se regardant au fond 10 des yeux, rapidement, et bien moins de ce que venait de dire le douanier que d'une sorte de sympathie qu'ils se sentaient l'un pour l'autre.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, fit le brigadier: le soleil va mourir.

15 Ils dévalèrent, sous la voûte des sapins, et contournèrent une falaise de rochers nus sur laquelle étaient plantés, à quelques pas de distance, deux poteaux marquant où finissait l'Allemagne, où commençait la France. De là on dominait un paysage prodigieusement étendu, 20 et qui allait, baissant toujours, jusqu'où la vue humaine pouvait porter. En ce moment et dans le soleil couchant, une lumière blonde baignait les terres étagées, les forêts, les villages, les rivières, les lacs, et adoucissait les reliefs, et mettait une couleur de blé sur bien des terres 25 incultes et couvertes de bruyères. Jean se tint debout, buvant l'image jusqu'à l'ivresse, et se taisant. L'émotion grandissait en lui.

— Comme elle est belle! dit-il.

Ce qui le ravissait, c'était la transparence de l'air, 30 l'idée de douceur de vivre et de fécondité qui venait à l'esprit devant ces étages de terres françaises, ou plutôt, c'était tout ce qu'il savait de la France, ce qu'il avait lu,

ce qu'il avait entendu raconter par sa mère, par le grand-père, par l'oncle Ulrich.

Le douanier s'était assis sur un banc, le long de la cabane, et avait tiré de sa poche une pipe courte qu'il fumait. 5

— De quelle partie de la France êtes-vous? demanda Jean.

— De cinq lieues d'ici, dans la montagne.

— Vous avez fait votre service militaire?

Le brigadier ôta sa pipe de sa bouche, porta vivement 10 sa main à sa poitrine où pendait une médaille.

— Six ans, dit-il; deux congés; je suis sorti sergent, avec ça, que j'ai rapporté du Tonkin. Un joli temps, quand il est fini.

Il disait cela comme les voyageurs qui préfèrent le 15 souvenir, mais qui n'ont pas haï le voyage. Et il reprit:

— Chez vous, c'est plus dur, à ce qu'on prétend?

— Oui.

— Je l'ai toujours entendu dire: l'Allemagne, c'est un grand pays, mais l'officier et le soldat n'y sont pas parents 20 comme en France.

— Vous voyez quelquefois des hommes qui désertent?

— Ceux qui passent la frontière avant le service, on ne les reconnaît pas, naturellement. Il n'y a que ceux qui servent dans les régiments d'Alsace, ou de Lorraine, 25 et qui désertent en uniforme;... oui, j'en ai vu plusieurs, de pauvres gars qui avaient été trop punis, ou qui avaient l'humeur trop haute...

Secouant la tête, et jetant sur les forêts qui allaient s'endormir un regard attendri: 30

— Quand on est de ce côté-ci, voyez-vous, on peut en dire du mal, mais on ne se plaît pas ailleurs. Vous ne

connaissez pas le pays, monsieur, et cependant, à vous voir, on jurerait que vous en êtes.

Jean se sentit rougir. Sa gorge se serra. Il fut incapable de répondre.

5 L'homme, craignant d'avoir dépassé la mesure, dit:

— Excusez-moi, monsieur: on ne sait pas qui on rencontre, et le mieux serait encore de se taire de ces choses-là. Il faut que je continue ma tournée et que je redescende...

10 Il allait saluer militairement. Jean lui prit la main, et la serra.

— Vous ne vous trompez pas, mon ami, dit-il.

Puis, cherchant dans sa poche, voulant que cet homme se souvînt de lui un peu plus longtemps que d'un autre 15 promeneur, il tendit son étui à cigares.

— Tenez, acceptez un cigare.

Et aussitôt, avec une sorte de joie enfantine, il secoua l'étui au-dessus de la main que le douanier avançait.

— Prenez-les tous! Vous me ferez si grand plaisir! 20 Ne me refusez pas!

Il lui semblait qu'il donnait quelque chose à la France.

Le brigadier hésita un instant, et ferma les doigts en disant:

— Je les fumerai le dimanche. Merci, monsieur. Au 25 revoir!

Il salua vivement, et se perdit presque aussitôt dans les sapins qui vêtaient la montagne. Jean écouta le bruit des pas qui diminuait. Il écoutait surtout, retentissant dans son âme et l'emplissant d'une indicible émo- 30 tion, le mot de cet inconnu: «Vous êtes de chez nous...» «Oui, je suis d'ici, je le sens, je le vois, et cela m'explique à moi-même tant de choses de ma vie!...»

Jean se leva, car la nuit devenait toute noire, et prit le sentier qui suivait la crête. Mais il disait en marchant, tout seul dans le grand silence, au sommet des Vosges partagées, il disait à l'ombre qui était au-dessous:

«Je suis de chez vous. Je suis heureux de vous avoir vues. Je suis effrayé de vous aimer comme je fais.»

Il atteignit bientôt la frontière, et, par la route magnifique qui traverse le col de la Schlucht, redescendit en terre allemande.

Le lendemain, qui était le mardi de la Semaine sainte, Lucienne appela son frère près du feu devant lequel elle se chauffait, dans le grand salon jaune. Madame Oberlé lisait près de la fenêtre.

— Eh bien? demanda Lucienne, qu'est-ce que tu as vu de plus beau?

— Toi.

— Non, ne plaisante pas; dis: dans la montagne?

— La France.

— Où?

— A la Schlucht. Tu ne peux pas te figurer l'émotion que j'en ai éprouvée... C'était un trouble, comme une révélation... Tu n'as pas l'air de me comprendre?

Elle répondit, d'un ton indifférent:

— Mais si! Je suis enchantée que ça t'ait fait plaisir. L'excursion doit être jolie, en effet, dans cette saison. Les premières fleurs du printemps, n'est-ce pas? Le souffle des bois? Ah! mon cher, il y a tant de convention dans tout ça!

Jean n'insista pas. Ce fut elle qui reprit, penchée vers lui, et d'une voix de confidence qu'elle nuançait et rendait musicale à merveille:

— Ici, nous avons eu de belles visites... Oh! des visites qui ont failli provoquer une scène. Figure-toi que deux officiers allemands sont arrivés en automobile, et ont fait demander la permission de visiter la scierie. Heureuse-
5 ment ils étaient en civil. Très chics, mon ami: un vieux, un commandant, et un jeune qui a grand air et une fière habitude du monde. Si tu l'avais vu saluer papa! Moi, je me trouvais dans le parc. Ils m'ont saluée aussi, et ont visité toute l'usine, conduits par notre père. Pen-
10 dant ce temps-là, cet imbécile de Victor n'avait-il pas prévenu grand-père, qui nous a fait une figure, quand nous sommes rentrés! J'aurais dû fuir, à ce qu'il paraît... Ces messieurs n'ayant pas mis le pied chez nous, dans «ma maison», comme dit grand-père, l'irritation n'a pas
15 été de longue durée. Cependant il y a eu une suite...

Lucienne eut un petit rire étouffé.

— Mon cher, madame Bastian ne m'a pas approuvée.

— Tu as donc assisté à la visite de l'usine, quand ces deux messieurs...

20 — Oui.

— Tout le temps?

— Mon père m'a retenue... En tout cas, je ne vois pas en quoi cela regardait la femme du maire... J'ai eu d'elle un salut d'une froideur, mon ami, à la porte
25 de l'église!... Est-ce que tu tiens au salut des Bastian, toi?

— Oui, comme à celui de tous les braves gens.

— Braves gens, sans doute, mais qui ne sont pas dans la vie. Être blâmée par eux m'est aussi indifférent que
30 si je l'étais par une momie égyptienne ressuscitée pour un moment. Est-ce drôle, que tu ne penses pas comme moi, toi, mon frère!

Jean caressa la main qui se levait devant lui, et faisait écran.

— Les momies elles-mêmes pourraient juger certaines choses de notre temps, ma chérie: les choses qui sont de tous les temps.

— Oh! que monsieur est grave! Voyons, Jean, quel a été mon tort? Est-ce de me promener? de ne pas détourner les yeux? de répondre au salut qu'on m'adressait? d'obéir à mon père qui m'a dit de venir et ensuite de rester?

— Non, assurément.

— Quel mal ai-je fait?

— Aucun. J'ai dansé, moi, avec beaucoup de jeunes filles allemandes: tu peux bien répondre au salut d'un officier.

— J'ai donc bien fait?

— Dans le fond, oui. Mais il y a de si légitimes douleurs, autour de nous, si nobles! Il faut comprendre qu'elles se ravivent pour un mot ou un geste.

— Je n'en tiendrai jamais compte. Dès lors que ce que je fais n'est pas mal, personne ne m'arrêtera, jamais, tu entends?

— Voilà où nous différons, ma Lucienne. Ce n'est pas tant par les idées... C'est tout un ordre de sentiments que ton éducation t'empêche d'avoir...

Il l'embrassa, et la conversation dévia sur des sujets indifférents.

VI

Le temps s'était mis au beau. Jean retrouvait la plaine d'Alsace en pleine éclosion de printemps. Cependant, il ne ressentit de ce spectacle, qu'il avait souhaité revoir, qu'une joie faible et mélangée. Il sentait combien son propre rôle serait malaisé à remplir dans la famille, dans l'usine, dans le village, dans l'Alsace.

Dans cette tristesse, l'idée de revoir Odile et de se faire aimer d'elle devait revenir et s'imposer plus impérieusement à son esprit. Quelle autre qu'Odile Bastian pouvait rendre acceptable l'habitation à Alsheim? Il apercevait maintenant en elle beaucoup plus qu'une jolie femme, vers laquelle s'en allait la chanson de son cœur jeune; il voyait la paix, la dignité et la seule force possible dans l'avenir difficile qui l'attendait. Elle était la vaillante et fidèle créature qu'il fallait ici.

Comment le lui dire? Où trouver l'occasion de lui parler librement, sans risquer de troubler cette famille jalouse? Évidemment pas à Alsheim. Mais alors, quel rendez-vous lui donner? Et de quelle manière l'en prévenir même?

Le lendemain, Jeudi saint, était le jour où, dans toutes les églises catholiques, on orne le Tombeau avec des fleurs, des branches d'arbres, des étoffes, des flambeaux disposés en gradins, et où le peuple des fidèles s'empresse, pour adorer l'Hostie.

Jean se dirigea vers les vergers qui sont derrière les maisons d'Alsheim, et suivit le chemin qu'il avait pris, quelques semaines plus tôt, pour se rendre chez les Bastian. Il se mit à longer la haie vive qui bordait leur domaine,

se rapprocha de l'entrée du village, et revint sur ses pas. Il attendait. Il espérait qu'Odile passerait bientôt dans l'allée, de l'autre côté de la haie, pour se rendre à l'église d'Alsheim et prier devant le Tombeau.

Les minutes passaient. Du haut des cerisiers, les pétales de fleurs tombaient en pluie.

Et voici que pour ouvrir la barrière, une femme s'est inclinée. C'est elle. Elle se redresse. Elle s'avance au milieu de l'allée, entre les deux bordures d'herbe, tout lentement, car elle regarde au-dessus d'elle. Elle regarde les bouquets blancs qui sont ouverts. Odile ne sourit pas, elle n'a qu'un épanouissement de tout le visage, un geste involontaire des mains qui se tendent, réponse et remerciement de sa jeunesse au salut de la terre en joie. Elle continue de descendre vers Alsheim. Elle est grave. Elle a, dans sa main gauche, un livre de prières caché à demi par les plis de la robe. Elle se croit seule. Elle va dans la splendeur du jour qui lui parle. Mais il n'y a rien d'alangui en elle. Elle est vaillante; elle est faite pour la bravoure de la vie.

Jean, quand elle passa, se découvrit, et se dressa un peu de l'autre côté de la haie. Et celle qui marchait entre les deux murailles de fleurs, bien qu'elle regardât là-haut, tourna la tête, le regard encore plein de ce printemps qui l'avait émue.

— Comment, dit-elle, c'est vous?

Et elle vint aussitôt, à travers la bande d'herbe où étaient plantés les cerisiers, jusqu'à l'endroit de la haie où se tenait Jean.

— Je ne puis plus entrer librement chez vous, comme autrefois, dit-il. Alors, je suis venu vous attendre... J'ai à vous demander une grâce...

— Une grâce? Comme vous dites cela sérieusement!...

Elle essaya de sourire. Mais ses lèvres s'y refusèrent. Ils devinrent tous deux pâles.

— J'ai l'intention, reprit Jean, comme s'il déclarait une résolution grave, j'ai l'intention de monter après-demain à Sainte-Odile... J'irai entendre les cloches annoncer Pâques... Si vous demandiez la permission d'y venir, de votre côté?... Il faut que je vous parle, à vous seule...

Dans l'avenue déserte, les vieux cerisiers levaient leurs quenouilles blanches, et, dans la coupe de chacune de leurs fleurs, le soleil de printemps reposait tout entier.

— Après-demain? dit-elle. A Sainte-Odile? Pour les cloches qui vont sonner?

Elle répétait ce qu'il avait dit. Mais c'était pour gagner du temps, et pour pénétrer encore mieux ces yeux fixés sur elle, et qui ressemblaient aux profondeurs vertes de la forêt.

— J'irai, dit-elle.

Ni l'un ni l'autre ils ne s'expliquèrent davantage. Ce qu'il y avait à dire était dit.

. . . . . .

Le surlendemain fut lent à venir.

Ce jour-là, en s'éveillant, Jean ouvrit sa fenêtre. Il faisait un brouillard épais. Les champs étaient invisibles à cent mètres de la maison.

Jean fut bientôt dans le parc, tourna après avoir dépassé la grille, et entra dans la forêt. Elle aussi était remplie de brume. Jean ne suivait pas le chemin tracé. Il allait allègrement, s'arrêtant quelquefois, pour reprendre haleine et pour écouter s'il ne percevrait pas, en dessus

ou en dessous, quelque part dans le mystère de la montagne impénétrable aux yeux, la voix d'Odile ou celle d'un groupe de pèlerins. Jean prenait plaisir à cette ascension violente et solitaire. A mesure qu'il montait, c'était la pensée d'Odile qui grandissait en lui, et la joie d'avoir choisi, pour la revoir enfin, ce lieu sacré de l'Alsace.

Jean passa près de Heidenbruch, regarda les contrevents verts, et continua sa route. «Oncle Ulrich, murmura-t-il, vous seriez cependant heureux de me voir et d'apprendre où je vais, et avec qui, peut-être, je serai tout à l'heure!»

A midi il entra dans la cour du couvent bâti tout à la pointe de la montagne, et là, il trouva non pas la foule, mais plusieurs groupes de pèlerins, des voitures dételées, des chevaux attachés au tronc des antiques tilleuls. Il se dirigea vers les chapelles qui sont à droite. Il ne fit que traverser la première, mais il s'arrêta dans la seconde, aux voûtes surbaissées, devant la châsse où l'on voit, couchée, la statue en cire de la patronne de l'Alsace, de l'abbesse sainte Odile, si douce avec son visage rose, son voile, sa crosse d'or, son manteau violet doublé d'hermine. Jean s'agenouilla; de toute la force de sa foi, il pria pour la maison divisée et triste d'où il éprouvait un contentement de se sentir éloigné, et pour qu'Odile Bastian ne manquât pas à ce rendez-vous dont l'heure approchait. Comme il était une âme sincère, il ajouta: «Que notre chemin nous soit montré! Puissions-nous le suivre ensemble! Puissions-nous voir se lever les obstacles!» A la même place, toute l'Alsace, depuis des siècles, s'était agenouillée.

Il sortit alors, et se rendit au réfectoire où les reli-

gieuses avaient commencé à servir les premiers visiteurs. Odile n'était pas là. Après le déjeuner, qui fut très long, constamment ralenti par l'arrivée de nouveaux pèlerins, Jean sortit en hâte, descendit au bas du rocher qui porte le monastère, et, retrouvant la route qui passe auprès de la fontaine de sainte Odile, alla se poster dans une partie épaisse de la futaie qui dominait un tournant de la route.

Il était deux heures. Dans une heure, les cloches de Pâques sonneraient. Les curieux qui venaient pour elles devaient ne pas être loin du sommet.

Et, en effet, dans le grand silence, Jean entendit, venant d'en bas, des fragments de voix mêlées, qui frôlaient au vol la courbe de la forêt. Une phrase sifflée: «Formez vos bataillons,» avertit Jean que des étudiants alsaciens allaient passer.

Puis un jeune ménage monta: la femme habillée de noir, et coiffée d'une coiffe de dentelle en forme de casque; l'homme portant la veste à un rang de boutons de cuivre, et la toque de fourrure.

Un peu après, il regarda passer, bavardant, des femmes d'Alsheim et de Heiligenstein, fraîches, mais n'ayant aucune trace de costume alsacien.

Deux minutes encore s'écoulèrent.

Un pas s'éleva de la brume, un prêtre parut, âgé, pesant, qui s'épongeait le visage en marchant. Deux enfants, la mine éveillée, sans doute les fils attardés d'une des femmes qui venaient de disparaître, le dépassèrent, et, saluant tous deux ensemble, dirent en alsacien:

— Loué soit Jésus-Christ, monsieur le curé!

— Dans les siècles des siècles! répondit le prêtre.

Que de fois cette salutation avait résonné sous les voûtes de la forêt!

Jean regarda devant lui, comme ceux qui songent, et qui ne voient plus que des formes vagues, sans y attacher leur pensée.

Et il demeura ainsi un peu de temps. Alors, un murmure à peine perceptible monta sur les flocons de brume: «Je vous salue, Marie, pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes...» Un second murmure succéda au premier et termina l'*Ave:* «Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous...» Et un trouble involontaire, une certitude mystérieuse, précéda l'apparition de deux femmes qui montaient.

Elles étaient grandes toutes les deux. La plus âgée était une vieille fille d'Alsheim, qui avait le visage de la couleur de la brume. La plus jeune marchait à droite, au bord du sentier, et sa fière tête un peu levée, ses cheveux blonds, se détachaient sur l'écran pâle du nuage qui emplissait la courbe. Jean ne fit pas un mouvement, et cependant la plus jeune le vit et tourna la tête. Odile sourit, et, sans interrompre la prière, d'un signe de ses yeux qui désignèrent le sommet, répondit:

— Je vous attendrai là-haut.

Les deux femmes ne ralentirent pas même leur marche.

Jean laissa s'écouler quelques minutes, et suivit le même chemin. Au détour de la route, quand elle devient droite pour aboutir au couvent, il vit les deux voyageuses traverser la cour et se diriger vers la chapelle.

Dix minutes plus tard, Odile sortait toute seule de la chapelle, et, devinant que Jean Oberlé l'attendait ailleurs que dans cette cour trop pleine de témoins, reprenait le chemin de la forêt. Elle marchait vite. Quand elle arriva auprès de Jean, elle releva le visage, et dit, sans s'arrêter:

— La femme qui m'a accompagnée est à se reposer. Me voici...

— Que c'est bon à vous d'avoir cru en moi! dit Jean. Venez, Odile.

5 Ils prirent, sous la futaie, un sentier qui tourne autour du monastère. Ils n'avaient plus de témoins, et Jean vit que les yeux d'Odile se levaient vers lui. Le bois ne faisait d'autre bruit que celui des gouttes de brume tombant des feuilles. Ils étaient tout près l'un de l'autre.

10 — Je vous ai demandé de venir, dit Jean, afin que vous décidiez de ma vie. Vous avez été l'amie de ma première jeunesse... Je voudrais que vous fussiez celle de toujours.

Odile, le regard perdu à présent dans le lointain, trem-
15 blait un peu en répondant:

— Avez-vous songé?...

— A tout!

— Même à ce qui peut nous séparer?

— Que voulez-vous dire par là? De quoi avez-vous
20 peur? Serait-ce d'entrer dans une famille désunie?

— Non.

— Vous la réconcilieriez, en effet, j'en suis sûr; vous en seriez la joie et la paix. Que craignez-vous donc? Est-ce l'opposition de mon père ou du vôtre, qui sont devenus
25 ennemis?

— Cela pourrait se vaincre, dit la jeune fille.

— Alors c'est que votre mère me hait, repartit Jean impétueusement. Elle me hait, n'est-ce pas? L'autre jour, je l'ai trouvée si dure pour moi, si offensante...

30 La tête blonde fit un signe de dénégation.

— Elle sera plus lente à croire en vous que ne l'a été mon père, plus lente que je ne l'ai été moi-même. Mais,

lorsqu'elle aura vu que votre éducation n'a pas changé en vous l'âme alsacienne, elle reviendra de ses préventions.

Après un instant de silence, Odile ajouta:

— Je ne crois pas me tromper: les obstacles d'aujourd'hui pourront être écartés, ou par vous, ou par moi, ou par tous deux. J'ai peur seulement de ce que je ne connais pas, du moindre incident qui viendrait aggraver, demain, un état si troublé...

— Je comprends, dit Jean; vous redoutez l'ambition de mon père?

— Peut-être!

— Elle nous a déjà bien fait souffrir. Mais il est mon père; il tient à me garder ici, il me le dit tous les jours: quand il apprendra que je vous ai choisie, Odile, s'il a des projets personnels qui briseraient notre union, il consentira au moins à les ajourner... N'ayez pas même cette crainte-là. Nous vaincrons.

— Nous vaincrons! reprit-elle.

— J'en suis sûr, Odile. Vous rendrez douce ma vie, qui serait difficile, peut-être même impossible, si vous n'étiez pas là. C'est pour vous que je suis rentré au pays... Je vous aime, Odile!

Il prit la main d'Odile, qui répondit, les yeux levés vers la trouée de lumière qui s'ouvrait en avant:

— Dieu m'est témoin que je vous aime aussi!

— Oui, dit Jean, nous serons victorieux de tout! Nous vaincrons les obstacles multiples nés de la même question terrible: il n'y a qu'elle entre nous...

— Sans doute: il n'y a qu'elle dans ce coin du monde.

— Elle empoisonne tout!

Odile s'arrêta, et tourna vers Jean son visage rayonnant

de ce bel amour fier qu'il avait souhaité connaître et inspirer.

— Dites qu'elle agrandit tout! Nos querelles, ici, ne sont pas des querelles de village. Nous sommes pour ou contre une patrie. Nous sommes obligés d'avoir du courage tous les jours, de nous faire des ennemis tous les jours, de rompre tous les jours avec d'anciens amis qui nous seraient volontiers fidèles, mais qui ne le sont plus à l'Alsace. Nous n'avons presque pas d'acte ordinaire de la vie qui soit indifférent, qui ne soit une affirmation. Je vous assure qu'il y a là une noblesse, Jean.

— C'est vrai, Odile bien-aimée.

Ils s'arrêtèrent tous deux pour jouir de ce mot délicieux. Et, à voix basse, bien qu'il n'y eût de témoins que les sapins remués par le vent, ils parlèrent de l'avenir, comme d'une conquête déjà commencée.

— J'aurai pour moi Lucienne, disait Jean. Je lui confierai mon secret lorsque l'occasion sera bonne. Elle me soutiendra par intérêt et par affection, et je compte beaucoup sur elle.

— Je compte sur mon père, répondait Odile; car il est déjà bien disposé pour vous... Mais prenez garde de ne faire aucune imprudence qui l'irriterait... N'essayez pas de me voir à Alsheim, ne hâtez pas l'heure...

— L'heure délicieuse où vous me serez promise!

Ils se sourirent l'un à l'autre, pour la première fois.

— Entendez-vous là-bas? C'est la première cloche de Pâques?

Elle l'entraîna, presque sans rien dire. Ils se séparèrent, pour remonter vers l'abbaye par deux sentiers différents.

— J'irai vous retrouver sur la terrasse, dit la jeune fille.

En quelques minutes, Jean eut retraversé la cour, suivi les corridors du monastère, et ouvert la porte qui donne sur un jardin en angle aigu, à l'est des bâtiments. C'est là que tous les pèlerins de Sainte-Odile se réunissent pour voir l'Alsace, quand le temps est clair. Un mur, à hauteur d'appui, longe la crête d'un bloc énorme de rocher qui s'avance en éperon au-dessus de la forêt.

Dans l'étroit refuge ménagé pour les pèlerins et les curieux, il y avait, à l'entrée, un homme âgé, portant le costume des vieux Alsaciens du nord de Strasbourg; près de lui, le prêtre aux cheveux gris frisés, que les enfants avaient salué le matin, sur la pente de Sainte-Odile; à deux pas plus loin, le jeune ménage de paysans. C'étaient tous des Alsaciens. Ils échangeaient des propos lents et banals comme il sied entre inconnus. Quand ils virent s'avancer Jean Oberlé, plusieurs se détournèrent, et ils se sentirent liés tout à coup par la communauté de race qui s'affirmait dans la commune défiance.

— Est-ce un Allemand, celui-là? dit une voix.

Le vieux qui était près du prêtre jeta un coup d'œil du côté du jardin, et répondit:

— Non, il a les moustaches françaises et un air de chez nous.

— Je l'ai vu se promener avec mademoiselle Odile Bastian, d'Alsheim, dit la jeune femme.

Le groupe, rassuré, le fut davantage encore lorsque Jean eut salué le curé en alsacien, et demandé:

— Les cloches d'Alsace seraient-elles en retard?

Ils sourirent tous, non pour ce qu'il avait dit, mais parce qu'ils se sentaient entre eux, chez eux, sans témoin gênant. Odile vint à son tour, et, à droite du premier groupe, s'appuya au mur.

Les cloches n'étaient pas en retard. Dans la brume qui montait, leurs voix étaient encloses et serrées. Elles s'échappèrent tout à coup du nuage. «Pâques! Pâques! Le Seigneur est ressuscité! Il a changé le monde et dé-
5 livré les hommes! Les cieux sont ouverts!» Elles chantaient cela, les cloches d'Alsace. L'air priait. Les âmes songeaient au Christ ressuscité. Plusieurs songeaient à l'Alsace.

— Il y a du bleu, dit une voix.

10 — Du bleu, là-haut, répéta une voix de femme, comme en un rêve.

On l'entendit à peine, dans le mugissement de sons qui soufflait de la vallée. Cependant, tous les yeux à la fois se levèrent. Ils virent que, dans la masse des
15 brumes, des abîmes bleus s'ouvraient. Et, quand ils regardèrent de nouveau en bas, ils reconnurent que le nuage aussi se déchirait sur les pentes. C'était l'éclaircie. Puis, brusquement, les derniers lambeaux de brume étirés, tordus, lamentables, montèrent en tourbillons, frôlèrent la
20 terrasse, la dépassèrent. Et la plaine d'Alsace apparut, bleue et dorée.

Un de ceux qui regardaient cria:

— Que c'est beau!

Tous se penchèrent en avant, pour voir, dans l'ouver-
25 ture de la montagne, la plaine qui s'élargissait à l'infini. Toutes ces âmes d'Alsaciens s'émurent. Trois cents villages de leur patrie étaient au-dessous d'eux, dispersés dans le vert des moissons jeunes. Ils s'endormaient au son des cloches.

30 Le vieil Alsacien qui se tenait aux côtés du prêtre, dit, en étendant le bras:

— J'entends les cloches de la cathédrale.

Il montrait, dans le lointain des terres plates, la flèche célèbre de Strasbourg, qui avait l'air d'une améthyste, haute comme un ongle.

Mais il ajouta:

— Regardez encore là-haut!

Ils virent tous alors que le nuage était monté très haut, jusqu'aux régions où passaient encore les rayons du soleil. Le nuage, informe aux flancs de la montagne, s'était étendu dans le ciel, en travers, et faisait comme une bande de gerbes de glaïeuls jetée au-dessus des Vosges et de la plaine. Il y en avait de rouges comme du sang, et d'autres plus pâles, et d'autres qui étaient comme de l'or en fusion. Et tous les témoins élevés entre les deux abîmes, ayant suivi du regard la longue traînée lumineuse, remarquèrent qu'elle éclairait de son reflet la terre, et que les maisons lointaines de la ville capitale et la flèche de la cathédrale ressortaient, en lueur fauve, de l'ombre qui s'épaississait.

— Cela ressemble à ce que j'ai vu dans la nuit du 23 août 1870, fit le vieil Alsacien. J'étais ici même, ce jour-là... J'étais ici avec des femmes et des filles des villages d'en bas, qui étaient montées parce que le bruit du canon redoublait. Nous entendions le canon comme à présent les cloches. Les bombes éclataient comme des fusées. Nos femmes pleuraient ici où vous êtes. Ce fut cette nuit-là que la bibliothèque prit feu, que le Temple-Neuf prit feu, et le Musée de peinture. Alors, il s'éleva une fumée jaune et rouge, et les nuages ressemblèrent à ceux que vous regardez. Strasbourg brûlait. Ils ont lancé contre elle cent quatre-vingt treize mille obus!

Jeune, un des étudiants tendit le poing.

— A bas! grommela l'autre.

Le paysan quitta sa toque, et la garda sous son bras, sans rien dire.

Les cloches sonnaient moins nombreuses. La nuit venait.

5 Bientôt, il ne resta plus, sur la terrasse, que trois personnes. Les autres étaient parties lorsque le secret de leurs âmes alsaciennes avait été révélé.

Le vieux prêtre, voyant devant lui les deux jeunes gens près l'un de l'autre, et la tête d'Odile toute proche de 10 l'épaule de Jean, demanda:

— Fiancés?

— Hélas! répondit Jean, souhaitez que cela devienne vrai!

— Je le souhaite. Que Dieu vous fasse heureux! Je 15 vous souhaite, à vous qui êtes jeunes, de revoir l'Alsace française.

Il s'éloigna.

— Adieu, dit Odile rapidement. Adieu, Jean!

Elle tendit la main, et partit sans se détourner. Jean 20 demeura près du mur de la terrasse.

Les oiseaux de nuit, mêlant leurs cris, descendaient de futaie en futaie. Pendant un quart d'heure leurs appels retentirent sur les flancs de la montagne. Puis le silence complet s'établit. La paix monta enfin, avec le 25 parfum des forêts endormies.

VII

Un matin de la fin d'avril, Jean Oberlé, qui se rendait chez le fonctionnaire de l'administration des forêts qu'il avait depuis longtemps promis d'aller voir à Strasbourg,

passait sur le quai des Bateliers, lorsqu'une femme sortit d'un café, traversa la rue, et, s'excusant:

— Pardonnez-moi... Si monsieur voulait bien venir... Un de ses amis le demande.

— Qui cela? dit Jean étonné.

— L'officier, le plus jeune, là-bas.

Elle désignait, du doigt, l'ombre confusément animée que formait, sous le store de toile baissé, l'intérieur de la salle avec ses groupes de clients.

Jean, après avoir hésité un instant, la suivit, et fut surpris de rencontrer là six officiers, dont trois du régiment de hussards, assis devant des tables, causant haut, fumant, et buvant. Il cherchait encore qui avait bien pu l'appeler, lorsqu'un très jeune cavalier, mince dans sa tunique bleu de ciel à ganses d'or, se leva au fond de la salle à gauche. Près du lieutenant qui se levait, et autour de la même table, un capitaine et un commandant étaient restés assis.

L'Alsacien reconnut le lieutenant Wilhelm von Farnow, Prussien, de trois années plus âgé que lui, et qu'il avait vu autrefois, pendant sa première année de droit, à Munich, où Farnow était alors sous-lieutenant dans un régiment de uhlans bavarois. Depuis lors, il ne l'avait pas revu.

C'était bien Farnow: c'était la même façon élégante et hautaine de tendre la main, le même visage blond, imberbe, le nez petit, un peu relevé, impertinent, et des yeux admirables, bleu d'acier, d'un bleu dur, où vivait l'orgueil de la jeunesse, du commandement, d'une humeur batailleuse et brave. Le corps était taillé pour faire plus tard un cuirassier solide et massif. Mais il était très mince encore et si bien proportionné, si agile, si évidem-

ment aguerri et nerveux, que la réputation de beauté avait été acquise à M. de Farnow, bien qu'il n'eût pas la beauté du visage, de sorte qu'on disait à Munich, tantôt «le beau Farnow», et tantôt «Farnow Tête de Mort».

Jean Oberlé vit qu'en se levant, Farnow parlait au commandant, son voisin immédiat, un soldat robuste, aux yeux lents et fermes.

— Monsieur le commandant me permet-il de lui présenter mon camarade Jean Oberlé, le fils de l'industriel d'Alsheim?

— Parfaitement, monsieur... un Alsacien intelligent... très répandu...

La seconde présentation amena, de la part du capitaine,—un homme encore jeune, d'éducation évidemment raffinée et d'humeur non moins évidemment hautaine,— les mêmes expressions flatteuses à l'adresse de l'industriel d'Alsheim: «Oui vraiment, M. Oberlé est bien connu,... un esprit des plus éclairés;... j'ai eu le plaisir de l'apercevoir;... vous me rappellerez au souvenir de M. Oberlé...»

Jean se sentit humilié par les prévenances des deux officiers. Il avait l'impression qu'il était l'objet d'attentions exceptionnelles, lui civil, lui bourgeois, lui Alsacien, lui que, de toute façon, ces hauts personnages devaient tenir pour leur inférieur. «Ce qu'a fait mon père est donc de grande importance, pensait-il, pour qu'on le paye de la sorte?»

Un signe du commandant, presque tout de suite, mit fin à ce malaise, et rendit leur liberté aux deux jeunes gens, qui allèrent s'asseoir à la table la plus éloignée de la fenêtre, dans le fond de la salle.

— C'est absolument par hasard que vous me rencontrez

ici, dit Farnow avec une ironie où perçait l'orgueil du lieutenant prussien... Mon régiment y fréquente peu... Ce sont plutôt les officiers d'infanterie... Mais nous venons de faire une reconnaissance, et mon commandant avait très chaud... Vous me pardonnez, mon cher Oberlé, de vous avoir envoyé chercher...

— C'est très amical, au contraire. Vous pouviez difficilement quitter vos chefs.

— Et je désirais renouer connaissance avec vous... Depuis si longtemps, depuis Munich, nous ne nous sommes pas revus...

En parlant, les deux jeunes gens s'étudiaient, avec la curiosité de deux êtres qui cherchent à combler des années d'inconnu.

— Il me semble, reprit Farnow, que vous êtes tout nouvellement arrivé?

— En effet, depuis la fin de février.

— On m'a assuré, dans le monde, que vous faisiez, au 1er octobre, votre volontariat dans les hussards?

— C'est exact.

— Saviez-vous, Oberlé, que j'avais eu l'honneur de rencontrer votre père dans le monde, l'hiver dernier? Je me suis fait présenter...

— Pardonnez-moi, je suis si nouveau encore...

Les conversations étaient assez languissantes, en ce moment, et Jean observa que les deux tuniques bleues se tournaient vers lui; que le commandant et le capitaine examinaient la physionomie du futur volontaire.

— Je serai heureux de vous voir plus longuement, dit Farnow en baissant la voix. Désormais, j'espère que nous pourrons nous rencontrer...

— Vous connaissez Alsheim?

— Oui, nous y sommes passés plusieurs fois, en manœuvre...

Visiblement, le lieutenant cherchait à savoir jusqu'où il pouvait s'avancer. Il était en pays annexé, beaucoup d'incidents de la vie quotidienne le lui avaient appris. Il ne se souciait pas de renouveler l'expérience. Il tâtait sa route... Pouvait-il promettre une visite? Il l'ignorait encore. Jean, de son côté, se sentait troublé. Cette chose si simple, recevoir un camarade d'autrefois, lui semblait, maintenant, un problème délicat à résoudre. Personnellement, il eût incliné vers l'affirmative. Mais ni madame Oberlé, ni le grand-père, n'admettraient une exception à la règle jusqu'à présent si fermement maintenue: ne pas ouvrir à des Allemands, en dehors des relations d'affaires, banales et rapides, la maison du vieux député protestataire.

— J'irai vous voir, mon cher Farnow, avec beaucoup de plaisir.

L'Allemand comprit, fronça le sourcil, et se tut.

— Je serai charmé moi-même, dit-il enfin.

Il fit apporter une bouteille de bourgogne, et, ayant rempli le verre de Jean et le sien:

— A votre retour à Alsheim! dit-il.

Puis, buvant d'un trait, il reposa le verre sur la table.

— Je suis vraiment satisfait de vous retrouver. Je vis assez seul, et vous connaissez mes goûts. En dehors de mon métier, que j'adore, au-dessus duquel je ne place rien, sinon Dieu qui en est le grand juge, j'aime surtout la chasse. Si cela vous plaît de faire un tour chez moi? J'ai loué une chasse près de Haguenau, moitié bois et moitié plaine; j'ai des chevreuils; j'ai du lièvre et du faisan, des bécassines.

La conversation continua un peu de temps sur ce thème. Puis Farnow acheva de vider, avec Jean, la bouteille de bourgogne.

— Si vous le permettez, Oberlé, je vous accompagnerai quelques pas. Dans quelle direction allez-vous? 5

— Du côté de l'Université.

— C'est la mienne.

Les deux jeunes gens se levèrent ensemble. Le jeune lieutenant tira le bas de sa tunique, pour effacer les plis, prit sur une chaise sa casquette plate, et, marchant le 10 premier, avec une raideur voulue, à demi tourné vers la table où se trouvaient le commandant et le capitaine, les salua d'une inclination du corps à peine sensible et plusieurs fois répétée. Les deux chefs inspectaient par habitude ce lieutenant. Gentilshommes eux-mêmes, très 15 jaloux de l'honneur du corps, ils s'intéressaient à tout ce qui pouvait être, dans la conduite, l'attitude, la tenue ou les propos d'un subordonné, l'objet d'un jugement public. L'examen dut être favorable à Farnow. D'un geste de la main, amical et protecteur, le commandant lui donna 20 congé.

A peine dans la rue:

— Eh bien! demanda Farnow, ils ont été parfaits, n'est-ce pas?

— Oui. 25

— Comme vous dites cela! Vous ne les avez pas trouvés prévenants? Quand vous les aurez vus dans le service...

— Ils ont été trop aimables, au contraire, interrompit Jean. Je m'aperçois, de jour en jour davantage, qu'il 30 a fallu que mon père s'humiliât beaucoup, pour être si honoré en haut lieu... Et cela me blesse, Farnow!

L'autre le fixa gravement, et répondit:

— *Franzosenkopf!* Tête de Français! Quel étrange caractère que celui de ce peuple, qui ne peut pas prendre son parti d'avoir été conquis, et qui se croit déshonoré quand les Allemands lui font une avance!

— C'est qu'ils n'en font pas de gratuites, répliqua Oberlé.

Le mot ne déplut pas à Farnow. Il lui parut une sorte d'hommage au tempérament rude et utilitaire de sa race.

Devant lui, et venant du côté des quartiers neufs de la ville, un soldat conduisait deux chevaux, ou plutôt se laissait conduire par eux. Il était ivre.

— Qu'est-ce que c'est? grommela Farnow. Un soldat ivre, à cette heure-ci!

Un frisson de colère secoua les épaules du lieutenant, qui marcha droit au soldat, dont les chevaux reculaient, effrayés. L'officier était humilié pour l'Allemagne.

— Halte! cria-t-il. Tiens-toi droit!

Le soldat le regarda, hébété, fit un effort, et réussit à se tenir immobile, à peu près droit.

— Ton nom?

Le soldat dit son nom.

— Tu auras ton compte à la caserne, brute! Et, en attendant mieux, voilà ce que je te donne pour déshonorer, comme tu le fais, l'uniforme!

Il étendit le bras droit de toute sa longueur, et, de sa main gantée, dure comme l'acier, il gifla l'homme. Le sang jaillit au coin de la bouche; les épaules se rejetèrent en arrière; les bras se raccourcirent comme pour boxer. Jean vit les yeux égarés de l'ivrogne qui, de douleur et de colère, faisaient tout le tour de l'orbite. Puis ils se fixèrent en bas, sur les pavés, domptés par un souvenir confus et terrifiant de la puissance de l'officier.

— Marche à présent! cria Farnow. Et ne bronche pas.

Il était au milieu du quai, redressé, botté, d'une tête plus grand que sa victime, enveloppé de soleil, les yeux fulgurants, le dessous des paupières et le coin des lèvres creusés par la colère, et tel enfin qu'avaient dû l'entrevoir ceux qui l'avaient surnommé Tête de Mort.

— Vous avez été loin, ce me semble, dit Oberlé: ce que vous venez de faire est défendu par des ordres formels de l'Empereur. Vous risquez d'avoir une histoire...

— C'est la seule manière de traiter ces brutes-là! répondit Farnow, les yeux encore flambants. Je m'étonne que vous n'ayez pas encore aperçu, vous qui avez séjourné dans toutes les provinces de l'Allemagne, que nous sommes nés pour la conquête du monde, et que les conquérants ne sont pas des hommes doux, jamais, ni même des hommes parfaitement justes.

Il ajouta, après quelques pas:

— Je serais désolé de vous avoir déplu, Oberlé; mais je ne peux pas vous cacher que je ne regrette pas ce que j'ai fait. Sachez seulement qu'au fond de mes colères, il y a la discipline, la hiérarchie, la dignité de l'armée dont je fais partie... Ne rapportez pas l'incident, chez vous, sans dire l'excuse... Ce serait trahir un ami... Allons, au revoir!

Il tendit la main. Ses yeux bleus perdirent, pour un moment, quelque chose de leur indifférence hautaine:

— Au revoir, Oberlé! Vous êtes à la porte de votre bureaucrate des forêts.

VIII

Jean revint d'assez bonne heure à Alsheim. Lucienne lisait sous les arbres du parc. Ses yeux intelligents se levèrent en souriant de la page qu'ils parcouraient. Elle embrassa Jean et dit:

5 — Mon cher, que tu me manques donc! Que diable fais-tu toujours en voyage?

— Des découvertes, ma chère sœur. D'abord, j'ai passé trois heures dans les bureaux de la conservation des forêts, où j'ai appris...

10 — Tu diras ça à mon père, interrompit-elle. Raconte-moi donc une nouvelle de Strasbourg, une toilette, une conversation avec quelqu'un du monde?

— C'est vrai, dit en riant le jeune homme; j'ai fait une rencontre.

15 — Intéressante?

— Oui, une ancienne connaissance de Munich, un lieutenant de hussards.

— M. de Farnow?

— Lui-même, le lieutenant au 9e hussards rhénans 20 Wilhelm von Farnow. Q'as-tu donc?

Ils étaient à la moitié de l'avenue, protégés par un massif d'arbustes. Lucienne, brave et provocatrice comme toujours, croisa les bras et dit, calmant sa voix:

— Il y a qu'il m'aime.

25 — Lui?

— Et que je l'aime.

Jean s'écarta de sa sœur pour la mieux voir.

— Cela n'est pas possible!

— Et pourquoi donc?

— Mais, Lucienne, parce qu'il est Allemand, Prussien, officier!

Il y eut un silence, le coup avait porté. Jean devint tout pâle. Il reprit:

— Tu n'ignores pas, non plus, qu'il est protestant? 5

Elle jeta son livre sur un banc, et relevant la tête, et toute frémissante sous la contradiction:

— Crois-tu que je n'aie pas réflechi? Je sais tout ce qu'on peut dire. Oui, on criera, on m'accusera, on me plaindra, on essaiera de m'ébranler, et tu commences, 10 toi, n'est-ce pas? Mais je te préviens que les arguments sont inutiles, tous les arguments... Je l'aime. Ce n'est pas à faire, c'est fait. Et je n'ai qu'un désir: savoir si tu seras pour ou contre moi. Car ma résolution, mon ami, ne changera pas. 15

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! fit Jean, en se cachant la figure dans ses mains.

— Je ne croyais pas que cela pût te faire tant de peine. Je ne comprends pas. Est-ce que tu partages leur haine stupide? Dis? Parle donc? Tu es plus pâle que moi, 20 qui suis cependant seule en cause!

Elle lui prit les mains, et lui découvrit le visage. Et Jean la considéra un moment d'un air étrange, comme ceux dont le regard n'a pas encore été rejoint par la pensée. Puis il dit: 25

— Tu te trompes: nous sommes tous deux en cause, Lucienne!

— Pourquoi?

— L'un contre l'autre, parce que j'ai aussi un amour à t'apprendre: j'aime Odile Bastian! 30

Elle fut épouvantée de ce qu'elle entrevit dans ce nom d'Odile, et touchée en même temps, parce que l'argu-

ment était un argument d'amour, et une confidence. Toute son irritation tomba subitement. Lucienne pencha la tête sur l'épaule de son frère.

— Mon pauvre Jean,... la fatalité nous poursuit... Odile Bastian et l'autre... Deux amours qui s'excluent... Ah! mon pauvre cher, c'est le drame de famille qui se perpétue par nous!...

Elle se redressa, ayant cru entendre un pas, et, prenant le bras de son frère, continua, nerveusement:

— Nous ne pouvons pas causer ici... Viens dans les champs; là, personne ne nous troublera.

Au bras l'un de l'autre, pressant le pas, se parlant à voix basse et par phrases brèves, ils sortirent par la grille.

— Peut-être avons-nous tort de nous troubler, dit Lucienne. Est-il certain que nos deux projets soient inconciliables?

— Oui: la mère d'Odile Bastian n'acceptera jamais que sa fille devienne la belle-sœur d'un officier.

— Que sais-tu, toi-même, si cet officier n'aurait pas préféré entrer dans une famille moins arriérée que la nôtre? dit Lucienne blessée. Ton projet peut aussi nuire au mien.

— Pardon, je connais Farnow: rien ne l'arrêtera.

— A vrai dire, je le crois! fit la jeune fille, dont le visage se releva et rougit d'orgueil.

— Il est de ceux qui n'ont jamais tort.

— Parfaitement.

— Tu fais partie de ses ambitions.

— Je m'en flatte.

— Tu peux donc être bien tranquille: il n'aura pas d'hésitation... Les scrupules viendront du côté des Bastian, qui sont des raffinés d'honneur...

— Ah! s'il t'entendait, dit Lucienne en quittant le bras de son frère, il se battrait avec toi!

— Qu'est-ce que cela prouverait?

— Qu'il a senti l'injure comme je la sens moi-même, Jean. Car M. de Farnow est homme d'honneur! 5

— Oui, à sa façon, qui n'est pas la nôtre.

— Très brave! Très noble!

— Féodal plutôt, ma chère, c'est leur noblesse... Peu importe, d'ailleurs. Je ne suis pas d'humeur à discuter... Je souffre trop... Tout ce que je veux dire, c'est 10 que ma demande sera repoussée; — je le devine; j'en suis sûr; — et que M. de Farnow ne comprendra pas pourquoi, et que, s'il le comprenait, il ne reculerait pas, il n'aurait pas l'idée de se sacrifier... En disant cela, je ne le calomnie pas; je le pénètre. 15

— S'il y avait plus longtemps que nous vivions ensemble, Jean, tu aurais su mes idées sur le mariage, et je t'étonnerais moins aujourd'hui... Je me suis promis de n'épouser qu'un homme très riche. Je ne veux pas avoir peur pour mon lendemain. Je veux être sûre, et 20 dominer...

— La condition est remplie, dit Jean avec amertume. Farnow a de grandes terres en Silésie. Mais il est également lieutenant au 9e régiment de hussards rhénans!

— Eh bien? 25

— Officier dans une armée contre laquelle ton père s'est battu, ton oncle s'est battu, et tous tes parents de même, tous ceux qui avaient l'âge de porter les armes.

— Sans doute... Et moi-même, mon ami, je n'aurais pas demandé mieux que d'épouser un Alsacien. Mais 30 je n'ai pas trouvé ce que je souhaitais. Presque tout ce qui avait un nom, une fortune, une influence, a opté

pour la France... c'est-à-dire abandonné l'Alsace après la guerre... On a appelé cela du patriotisme... Qu'est-il resté? Tu peux compter facilement les jeunes gens d'origine alsacienne, appartenant à des familles riches, 5 et qui auraient pu prétendre à épouser Lucienne Oberlé...

Elle continua en s'animant:

— Mais ils ne m'ont pas demandée; ils ne me demanderont pas, ceux-là, mon cher! Voilà ce que tu n'as pas compris, peut-être? Ils se sont écartés, avec leurs pa- 10 rents, parce que mon père se ralliait. Ils ont mis notre famille en interdit. La situation est telle que, bon gré, mal gré, je ne serai pas demandée par un Alsacien... Ce n'est pas ma faute... J'ai su ce que je faisais, je te l'assure, quand j'ai accepté M. de Farnow.

15 — Accepté?

— En ce sens que je suis liée, évidemment. J'ai été, l'automne dernier, mais surtout depuis quatre mois, l'objet d'attentions sans nombre de la part de M. de Farnow...

20 — C'est lui qui visitait dernièrement la scierie avec un autre officier?

— Oui, mais je l'ai vu surtout dans le monde, à Strasbourg, quand mon père me conduisait dans les dîners et dans les bals... Je le rencontrais sans cesse... Il avait 25 toute liberté de me parler... Enfin, quand il est venu ici, justement, il a demandé à mon père si j'autoriserais une première démarche. Et, ce matin même, après déjeuner, j'ai fait répondre que oui...

— Alors, mon père consent?

30 — Oui.

— Les autres?

— Ignorent tout. Et ce sera terrible, tu penses bien!

Ma mère! Mon grand-père! L'oncle Ulrich! J'espérais ton appui, Jean... Il faut d'abord que M. de Farnow soit présenté à maman, qui ne le connaît pas... Alsheim est impossible encore... Nous avions songé à une réunion, dans une maison tierce, à Strasbourg... Mais, si je dois compter un ennemi de plus, à quoi bon te parler de mes projets?...

Ils s'arrêtèrent. Jean songea un moment. Puis, ramenant son regard sur Lucienne qui, le front levé, suppliante, inquiète, ardente, guettait ses mots:

— Tu ne peux savoir combien je souffre. Tu as détruit toute ma joie!

— Mon pauvre ami, je l'ignorais, ton amour!

— Et moi, je ne me sens pas le courage de détruire le tien...

Lucienne lui jeta les bras autour du cou.

— Que tu es généreux, mon Jean! Que tu es bon!

Il l'écarta, et dit tristement:

— Non, je ne t'approuve pas. Non, je n'ai pas de confiance dans ton bonheur...

— Mais, au moins, tu me laisses libre? Tu ne t'opposeras pas? Tu me défendras auprès de maman?

— Oui, puisque tu t'es engagée déjà, puisque tu as le consentement de mon père.... Seulement, je garde ma liberté vis-à-vis de Farnow.

— Qu'entends-tu par là? demanda-t-elle vivement.

— Je veux, répliqua Jean, d'un ton d'autorité où Lucienne sentit l'invincible résolution de son frère, je veux qu'il sache parfaitement ce que je pense. S'il persiste, après cela, dans sa volonté de t'épouser, il ne se méprendra pas, du moins, sur les différences de sentiments et d'idées qui nous séparent.

— Cela, je le veux bien, répondit Lucienne, subitement rassurée, et qui sourit, dans la certitude que M. de Farnow résisterait à l'épreuve.

Elle se détourna du côté d'Alsheim. Un cri de victoire lui montait aux lèvres. Elle le retint. Elle demeura quelque temps silencieuse, respirant vite, et cherchant ce qu'elle pourrait bien dire pour ne pas dire son bonheur insultant.

Puis elle secoua la tête:

— Pauvre maison! fit-elle. A présent que je dois en sortir, elle va me devenir chère. Je suis persuadée que, plus tard, quand la vie de garnison m'aura entraînée très loin de l'Alsace, j'aurai des visions d'Alsheim, je le reverrai en imagination, tiens, comme il est là.

La ligne onduleuse de la futaie des Bastian, qui se soulevait comme un petit nuage bleuâtre au delà des derniers jardins, la fit se souvenir de la douleur de Jean.

— Mon Jean, mon frère Jean, dit-elle, je répondrai à ce que tu feras pour moi, en t'aidant de mon mieux. Qui peut savoir si, en travaillant ensemble, nous ne résoudrons pas le problème?...

— Non, il est au-dessus de tes forces et des miennes.

— Odile t'aime? Oui, n'est-ce pas qu'elle t'aime? Alors, vous serez bien forts...

Jean fit un geste de lassitude.

— N'essaye pas, Lucienne, revenons...

— Je t'en prie... Raconte-moi, au moins, comment tu l'as aimée... Je suis digne de comprendre cela... Tu n'as que moi, à qui tu puisses sans danger ouvrir ton âme.

Elle fut affectueuse, elle trouva des mots justes pour peindre la beauté fière d'Odile, et Jean parla. Il le fit, par besoin de confier à quelqu'un l'espérance qu'il avait

eue, et qui luttait encore pour ne pas mourir. Il raconta la vigile de Pâques à Sainte-Odile. De là, l'un aidant l'autre à se souvenir, à préciser des dates, ils remontèrent dans le passé, jusqu'aux âges lointains où les divisions ne faisaient que commencer entre les parents; 5 où elles étaient ignorées des enfants, inaperçues. Lucienne ne prenait pas garde qu'en évoquant ces images du temps heureux, elle n'apaisait pas l'esprit de son frère. Le jeune homme ne répondit bientôt plus aux phrases de sa sœur. Alsheim grandissait, et formait maintenant 10 une silhouette longue et brisée çà et là. Dans le soir calme, la maison des Oberlé levait son toit protecteur. Quand la grille du parc s'ouvrit pour les deux promeneurs, Jean s'effaça devant Lucienne, et, la laissant passer, dit très bas, d'un ton d'ironie: 15

— Allons, baronne von Farnow, entrez chez l'ancien député protestataire Philippe Oberlé!

Elle allait riposter. Mais un pas énergique faisait crier le sable de l'avenue.

— Les voilà donc, ces chers petits! Quelle promenade 20 vous avez faite, mes enfants! Je vous ai vus dans les blés, comme deux amoureux, penchés l'un vers l'autre...

M. Joseph Oberlé interrogea le visage de ses enfants, et vit que celui de Lucienne du moins était souriant.

— Nous avions donc des confidences à nous faire? con- 25 tinua-t-il. De grandes confidences, peut-être?

Lucienne répondit vite:

— Oui, j'ai parlé à Jean. Il a compris. Il ne s'opposera pas.

Le père saisit la main de son fils. 30

— Je n'attendais pas moins de lui. Je te remercie, Jean. Je n'oublierai pas cela.

Dans sa main gauche, demeurée libre, il prit la main de Lucienne, et, comme un heureux père, entre ses deux enfants, il traversa le parc.

Une femme, derrière les vitres du salon, les voyait venir, et ne recevait qu'une joie bien mêlée de cette scène familiale. Elle se demandait si l'union du père et des enfants était enfin faite contre elle.

— Tu sais, mon cher Jean, disait le père, que nous sommes invités chez les Brausig...

— Ah! c'est déjà fait?

— Oui, un dîner, une soirée assez nombreuse, pas trop. Je suppose que l'occasion sera très bonne pour présenter M. de Farnow à ta mère. Je ne parlerai à ta mère qu'ensuite. Et, pour ne peser en rien sur ses impressions, je refuserai pour moi... Je te confierai l'avenir de Lucienne... Cette chère petite, tout mon rêve est de la rendre heureuse... Pas un mot à mon père, n'est-ce pas? Il appendra le dernier ce qui ne le concerne, en somme, que secondairement...

. . . . . .

Le soir, tard, en embrassant son fils, madame Oberlé demandait:

— Ton père insiste pour que j'accepte l'invitation des Brausig. Iras-tu, mon bien-aimé?

—Oui, maman.

— Alors, j'irai.

IX

A sept heures, les invités de M. le conseiller intime Brausig étaient tous réunis.

Ils formaient un mélange de races et de professions

qu'on eût rencontré moins facilement dans une autre ville allemande.

Deux privat-docent, Prussiens, de l'Université de Strasbourg, puis deux jeunes artistes alsaciens, deux peintres; c'étaient là les petites gens, auxquels venaient s'ajouter les deux jeunes Oberlé, le frère et la sœur, et même la mère, que l'on considérait, dans le monde officiel, comme une personne d'esprit borné. Les convives de marque étaient le professeur Knäpple, auteur d'un ouvrage excellent sur le socialisme dans Platon, époux d'une jolie femme, blonde, ronde et rose; le professeur d'esthétique baron von Fincken, qui se rasait les joues et le menton pour mieux laisser voir les cicatrices de ses duels d'étudiant, esprit ardent, passionné, très antifrançais. Il y avait la belle madame Rosenblatt, la femme la plus recherchée dans le monde allemand de Strasbourg, même dans le monde militaire, pour sa beauté et pour son esprit. Elle était de la Prusse rhénane, comme son mari le grand marchand de fer Karl Rosenblatt, archimillionnaire.

Madame Oberlé et ses enfants arrivèrent les derniers. Les convives allemands firent accueil à Lucienne, qui retrouvait en eux des relations déjà anciennes. Ils furent polis pour la mère. Wilhelm von Farnow, présenté par madame Brausig, qui était seule dans la confidence des projets de l'officier, fit une inclination de tête cérémonieuse à la mère et à la jeune fille, se redressa, cambra la taille, et, aussitôt, rentra dans le groupe des hommes.

Un domestique vint annoncer que le dîner était servi.

Le commencement du repas fut assez silencieux. Peu à peu, le bruit des conversations particulières s'éleva. Puis la vague du bruit commun roula, mêlant et ensevelissant les causeries particulières dont elle était formée.

La voix musicale de madame Rosenblatt rompit ce bourdonnement. Elle disait à la petite madame Knäpple, placée de l'autre côté de la table:

— Oui, madame, je vous assure qu'on y a pensé!

5 Le professeur von Fincken, assis à la droite de la belle madame Rosenblatt, se tourna vers elle et dit:

— De quoi s'agit-il, madame?

— Je dis à madame Knäpple que la question s'est posée d'envoyer à Paris les tapisseries des Gobelins que 10 possède la ville. Elles ont besoin de réparations.

— C'est exact, madame: la négative a prévalu.

— Pourquoi pas à Berlin? demanda la jolie bouche rose de madame Knäpple. Est-ce qu'on travaille mal à Berlin, par hasard?

15 Le conseiller Brausig trouva qu'il était temps de concilier.

— Pour faire des Gobelins, sans doute, je donnerais raison à madame Rosenblatt, et Paris est nécessaire. Mais, pour les réparer, il me semble qu'on peut le faire 20 en Allemagne.

— Envoyer nos Gobelins à Paris! riposta madame Knäpple: sait-on s'ils reviendraient jamais?

— Oh! fit gravement, du bout de la table, l'un des jeunes peintres... Oh! madame!

25 — Comment, «oh!» Vous êtes Alsacien, vous, monsieur, dit la petite bourgeoise. Mais, nous autres, nous avons le droit de nous défier...

Elle avait dépassé la mesure. Personne ne releva son jugement. La conversation dominante tomba, et fut 30 remplacée par des appréciations flatteuses que chacun fit d'un plat de cailles qu'on venait de servir.

Ce fut madame Brausig qui provoqua, sans le vouloir,

une nouvelle discussion. Elle parlait à M. Rosenblatt d'un mariage entre une Alsacienne et un Allemand, commandant au régiment d'artillerie à pied n° 10. Le marchand de fer répondit assez haut, sans se douter qu'il avait près de lui la mère d'une jeune fille que recherchait aussi un officier:

— Les enfants seront de bons Allemands. Ces sortes d'unions sont rares, et je le regrette, car elles aideraient puissamment à la germanisation de ce pays entêté.

Le baron von Fincken reposa sur la table sa coupe de champagne, qu'il venait de vider d'un trait, et opina:

— Tous les moyens sont bons, parce que le but est excellent.

— Assurément, dit M. Rosenblatt.

Jean Oberlé s'aperçut que M. Rosenblatt souriait d'un air qui signifiait: «Ce petit est-il capable de défendre sa nation? Est-il sensible à l'éperon? Voyons un peu.»

Le jeune homme répondit, choisissant son adversaire et tourné vers M. de Fincken:

— Je pense, tout au contraire, que la germanisation de l'Alsace est une action mauvaise et maladroite.

En même temps, la physionomie de Jean s'enhardissait.

Le professeur d'esthétique eut l'air d'un homme d'épée.

— Pourquoi mauvaise, s'il vous plaît? Est-ce que vous considérez comme fâcheuse la conquête dont elle est la suite? Pensez-vous cela? Mais dites-le donc!

Dans le silence de tous les convives, la réponse de Jean Oberlé tomba:

— Oui.

— Vous osez, monsieur!

— Permettez! fit M. le conseiller intime Brausig. Nous sommes tous ici de bons Allemands, mon cher

baron; vous n'avez pas le droit de suspecter le patriotisme de notre jeune ami, qui ne parle qu'au point de vue historique...

Madame Oberlé et Lucienne faisaient signe à Jean: «Tais-toi! tais-toi!»

Mais le baron de Fincken ne vit rien, et n'entendit rien. Il se leva à moitié, se pencha, la tête avancée au-dessus de la table:

— Elle est jolie, la France! Elle est unie! Elle est puissante! Elle est morale!

— Je la crois très calomniée, dit Jean. Elle peut être mal gouvernée; elle peut être affaiblie par des dissensions; mais, puisque vous l'attaquez, je suis ravi de vous dire que je la considère encore comme une très grande nation. Vous-mêmes, vous n'êtes pas d'un autre avis.

Des clameurs véritables s'élevèrent: «Oh! Ah! par exemple!»

— La preuve, c'est votre acharnement contre elle. Vous l'avez vaincue, mais vous n'avez pas cessé de l'envier!

— Lisez-vous les statistiques commerciales, jeune homme? demanda la ferme voix de M. Rosenblatt.

— Sixième rang, leur marine marchande! siffla un des privat-docent.

— Comparez donc les deux armées! dit l'autre.

Le professeur Knäpple assura ses lunettes, et articula fortement cette proposition:

— Ce que vous dites, mon cher Oberlé, est vrai pour le passé. Même aujourd'hui, je crois pouvoir ajouter que, si nous avions la France à nous, elle serait rapidement un grand pays: nous saurions la mettre en valeur...

— Je vous en prie, dit Jean, ne discutez pas en vous servant d'arguments qui ne concluent pas et qui ne tou-

chent pas au fond de la question. Il n'est pas permis à un esprit éclairé de juger les pays simplement sur leur commerce, leur marine ou leur armée.

— Sur quoi donc les juger, monsieur?

— Sur leur âme, monsieur! La France a la sienne, que je connais par l'histoire, et par je ne sais quel instinct filial que je sens en moi. Et je crois fermement qu'il y a beaucoup de vertus supérieures ou de qualités éminentes, la générosité, le désintéressement, l'amour de la justice, le goût, la délicatesse et une certaine fleur d'héroïsme, qui se rencontrent, plus abondamment qu'ailleurs, dans le passé et aussi dans le présent de cette nation-là. Votre germanisation, monsieur, n'est que la destruction ou la diminution de ces vertus ou de ces qualités françaises dans l'âme alsacienne. Et c'est pourquoi je prétends qu'elle est mauvaise...

— Allons donc! cria Fincken. L'Alsace appartenait naturellement à l'Allemagne; elle lui a fait retour: nous assurons la reprise de possession. Qui est-ce qui n'en ferait pas autant?

— La France! riposta Oberlé, et c'est pour cela que nous l'aimions. Elle avait pu prendre le territoire; elle n'avait pas violenté les âmes. Nous lui appartenions par droit d'amour!

Le baron leva les épaules:

— Retournez-y donc!

Jean faillit crier: «Oui!» Les domestiques s'arrêtaient de passer les gâteaux pour écouter. Il reprit:

— Je trouve donc mauvaise en soi votre tentative, parce qu'elle est une oppression des consciences; mais je trouve aussi qu'elle est maladroite, même au point de vue allemand.

— Charmant! dit le fausset de madame Knäpple.

— Vous auriez tout intérêt à conserver ce qui peut nous rester d'originalité et d'indépendance d'esprit. Ce serait d'un exemple utile en Allemagne.

5 — Merci! dit une voix.

— Et de plus en plus utile, insista le jeune homme. J'ai été élevé en Allemagne, je suis sûr de ce que j'avance. Ce qui m'a le plus frappé, et choqué, c'est l'impersonnalité des Allemands, leur oubli grandissant de la liberté, 10 leur effacement devant le pouvoir de...

— Prenez garde, jeune homme! interrompit vivement le conseiller Brausig.

— Je dirai devant le pouvoir de la Prusse, monsieur le conseiller, qui dévore les consciences et qui ne permet de 15 vivre qu'à trois types d'hommes qu'elle a modelés dès l'enfance: des contribuables, des fonctionnaires et des soldats.

Alors, la belle madame Rosenblatt, laissant couler ses doigts le long de son collier de perles fines, sourit, 20 et, regardant aimablement l'Alsacien:

— M. Oberlé a du moins le courage de ses opinions, dit-elle. On ne peut être plus franchement contre nous.

Jean avait l'âme trop irritée pour répondre plaisam- 25 ment. Il s'inclina légèrement du côté de madame Rosenblatt:

— Ce n'est que par les femmes que la nation allemande pourra acquérir le degré de raffinement qui lui manque, madame. Elle en a d'accomplies...

30 — Merci pour nous! répondirent trois voix d'hommes.

Madame Knäpple, furieuse du compliment adressé à madame Rosenblatt, cria:

— Quel système avez-vous donc, monsieur, pour secouer le joug de l'Allemagne?

— Je n'en ai pas.

— Alors, que demandez-vous?

— Rien, madame. Je souffre. 5

L'on pouvait prévoir des ripostes passionnées, quand madame la conseillère Brausig se leva. Ses invités l'imitèrent, et revinrent dans le salon.

— Tu as été absurde! A quoi pensais-tu? dit Lucienne à demi-voix, en passant près de Jean. 10

— C'est peut-être imprudent, tout ce que tu as dit, ajouta, un instant après, madame Oberlé, mais tu as bien défendu l'Alsace, et je t'approuve.

M. le conseiller intime s'inclinait déjà de tous côtés: «Faites-moi le plaisir de me suivre au fumoir.» 15

Le fumoir était un second salon, séparé du premier par une glace sans tain.

Les invités de M. Brausig y furent bientôt réunis. On apporta des cigares et de la bière. Des spirales de fumée montèrent et se confondirent au plafond. 20

Seuls, deux hommes causaient d'un sujet grave et faisaient peu de bruit. C'était Jean Oberlé et Farnow. A peine avait-il allumé son cigare, celui-ci, touchant le bras de Jean, avait dit:

— Je désirerais avoir un entretien avec vous et à l'écart. 25

Et, pour être plus libres, les deux jeunes hommes s'étaient assis près de la cheminée monumentale, en face de la baie qui ouvrait sur le salon, tandis que les autres fumeurs occupaient l'embrasure des fenêtres. 30

— Vous avez été violent ce soir, mon cher, dit Farnow, avec cette politesse orgueilleuse qui était souvent la

sienne; j'ai été vingt fois tenté de vous répondre, mais j'ai préféré attendre. C'est un peu à moi que vous vous adressiez?

— Beaucoup à vous. J'ai voulu vous dire très nettement ce que j'étais, et vous l'apprendre devant témoins, afin qu'il fût établi que, si je n'ai pas à m'opposer aux volontés de mon père, je ne veux pas que l'on puisse confondre mes idées et les siennes.

— Je l'ai bien compris de la sorte... Vous avez appris, évidemment, que j'ai vu votre sœur dans le monde, et que je l'aime.

— Oui.

— Est-ce tout ce que vous avez à répondre?

Un flot de sang monta aux joues de l'Allemand.

— Expliquez-vous vite, reprit-il. Ma famille est de bonne noblesse, le reconnaissez-vous?

— Oui.

— Reconnaissez-vous que c'est un honneur, pour une femme, d'être recherchée par un officier allemand?

— Pour toute autre qu'une Alsacienne. Je vous estime beaucoup, Farnow. Mais votre mariage avec ma sœur atteindrait cruellement trois personnes chez nous. Moi d'abord!

— En quoi, je vous prie?

A travers la glace sans tain, Lucienne pouvait apercevoir Farnow, et, se levant et traversant le salon, ou feignant d'admirer la corbeille de fleurs qui dépassait le bas de l'encadrement, elle interrogeait le visage de l'officier et celui de son frère.

— Vous êtes un homme de cœur, Farnow. Songez donc à ce que sera notre maison d'Alsheim, quand cette cause de division aura été ajoutée aux autres?

— Je m'éloignerai, fit l'officier, je puis obtenir mon changement et quitter Strasbourg.

— Les souvenirs restent, chez nous. Mais ce n'est pas tout. Et, dès à présent, il y a ma mère, qui n'acceptera pas... 5

D'un mouvement de la main, Farnow montra qu'il écartait l'objection.

— Il y a mon grand-père, celui que l'Alsace avait élu pour protester, et qui ne peut pas, aujourd'hui, renier tout son passé. 10

— Je ne dois rien à M. Philippe Oberlé, interrompit Farnow.

La voix devint plus impérieuse:

— Je vous préviens que je ne me dédis jamais d'une résolution prise. Lorsque M. de Kassewitz, le préfet de 15 Strasbourg et le seul parent proche qui me reste, sera de retour du congé qu'il va prendre dans quelques jours, il ira à Alsheim, chez vous; il demandera mademoiselle Lucienne Oberlé pour son neveu, et il l'obtiendra, parce que mademoiselle Lucienne Oberlé veut bien m'accep- 20 ter, parce que son père a déjà consenti, et parce que je veux qu'il en soit ainsi, moi, Wilhelm von Farnow!

— Reste à savoir si vous aurez bien agi...

— Selon ma volonté, cela me suffit.

— Que d'orgueil il y a dans votre amour, Farnow! 25

— Il y en a dans tout ce que je fais, Oberlé!

— Pensez-vous que je m'y sois trompé? Ma sœur vous a plu, parce qu'elle est jolie.

— Oui.

— Intelligente. 30

— Oui.

— Mais aussi parce qu'elle est Alsacienne! Votre

orgueil a vu en elle une victoire à remporter. Vous n'ignoriez pas que les femmes d'Alsace ont coutume de refuser les Allemands. Ce sont des reines difficilement accessibles à vos ambitions. Vous vous vanterez d'avoir obtenu Lucienne Oberlé. Ce sera même une bonne note en haut lieu, n'est-ce pas?

— Peut-être, dit Farnow en ricanant.

— Agissez donc! Brisez ou achevez de briser trois d'entre nous!

Ils s'irritaient, chacun essayant de se contenir.

L'officier se leva, jeta son cigare, et dit avec hauteur:

— Nous sommes des barbares civilisés, c'est entendu, moins encombrés que vous de préjugés et de prétentions à l'équité. C'est pourquoi nous vaincrons le monde, mon cher! En attendant, Oberlé, je vais aller m'asseoir près de madame votre mère, et causer avec elle en ennemi aussi aimable que possible. M'accompagnez-vous?

Jean fit signe que non.

Laissant là Oberlé, Farnow traversa le fumoir.

Lucienne l'attendait, inquiète, dans le salon. Elle le vit se diriger vers madame Oberlé, et, s'efforçant de sourire, approcher une chaise du fauteuil où la frêle Alsacienne, en deuil, était assise.

M. le conseiller Brausig appelait, dans le même temps:

— Oberlé? Vous avez fumé un cigare sans même boire un verre de bière? Mais c'est un crime! Venez donc! Justement M. le professeur Knäpple nous expose les mesures que prend le gouvernement, pour empêcher la russification des provinces orientales de l'Allemagne.

. . . . . .

Tard dans la nuit, un landau emportait vers Alsheim trois voyageurs. Lucienne ne tarda pas à s'endormir,

dans le fond de la voiture. Sa mère, qui n'avait presque rien dit jusque-là, se penchant alors vers son fils, lui demanda, désignant la très belle créature abandonnée au sommeil et tranquille:

— Tu savais? 5

— Oui.

— J'ai deviné... Il n'y a pas eu besoin de beaucoup m'en dire. J'ai vu celle-ci le regarder... Oh! mon Jean, l'épreuve que j'espérais éviter!... Celle dont la crainte m'a fait accepter tant et tant de choses!... Je n'ai plus 10 que toi, Jean... Mais, tu me restes!

Elle l'embrassa fortement.

X

La visite de M. de Kassewitz à Alsheim n'eut pas lieu à la date que Farnow avait annoncée. Vers la fin de juin, au moment où le haut fonctionnaire, revenu de 15 sa saison d'eaux, se préparait à aller demander la main de Lucienne, une dépêche l'avait prié de retarder la démarche. L'état de M. Philippe Oberlé s'était subitement aggravé.

Le vieillard, qu'il avait bien fallu prévenir de ce qui 20 se tramait dans la maison, venait d'apprendre la vérité. Son fils était monté un matin dans la chambre de l'infirme. Avec des détours, avec des formes déférentes qu'il prenait pour du respect, il avait laissé entrevoir que Lucienne n'était pas indifférente aux avances d'un officier de cava- 25 lerie, appartenant à une grande famille allemande; il avait dit que lui, Joseph Oberlé, malgré certains regrets, ne croyait pas avoir le droit de contrarier la liberté de ses enfants, et qu'il espérait que son père, dans l'intérêt

de la paix, se résignerait. «Mon père, avait-il dit en terminant, vous n'ignorez pas que votre opposition serait inutile. Vous avez l'occasion de donner à Lucienne une grande preuve d'affection, comme nous l'avons fait nous-mêmes: ne la repoussez pas.» Le vieillard avait demandé par signes: «Et Monique? est-ce qu'elle a consenti?» M. Joseph Oberlé avait pu répondre affirmativement sans mentir, car la pauvre femme, devant la menace d'une séparation, avait cédé une fois de plus. Alors l'infirme avait mis fin à ce long monologue de son fils, en écrivant deux mots qui étaient sa réponse: «Moi pas.»

Le soir même, la fièvre se déclarait. Elle continuait le lendemain, et bientôt, par sa persistance et par l'affaiblissement qu'elle causait au malade, inquiétait les Oberlé.

A compter de ce jour, il fut question soir et matin, dans la maison, de la santé de M. Philippe Oberlé. Jean lui-même attendait l'issue de cette crise avec une impatience où son affection pour l'aïeul n'était pas seule intéressée. Depuis l'explication qu'il avait eue avec Lucienne, depuis la soirée surtout chez le conseiller Brausig, toute intimité avait cessé entre le frère et la sœur. Lucienne se faisait aussi aimable et prévenante qu'elle pouvait l'être, mais Jean ne répondait plus à ses avances. Dès que le travail ne le retenait plus à l'usine, il fuyait la maison; et alors, ce qui le conduisait, c'était l'espoir qu'il apercevrait la fille de M. Xavier Bastian. Souvent il montait à Heidenbruch. M. Ulrich avait reçu les confidences de son neveu et une mission en même temps. Jean lui avait dit: «Je n'ai plus d'espoir d'obtenir Odile. Le mariage de ma sœur empêchera le mien. Mais je dois quand même demander celle à qui j'ai dit

que je l'aimais. Je veux être sûr de ce qui me brise déjà le cœur. Quand M. Bastian aura appris que Lucienne est fiancée à M. de Farnow ou qu'elle va l'être, — et cela ne tardera pas, si grand-père se rétablit, — vous irez chez M. Bastian; vous lui parlerez pour moi. Vous me direz s'il refuse à tout jamais sa fille au beau-frère de Farnow, ou s'il exige une épreuve de temps, — je l'accepterais, si longue fût-elle! — ou s'il a le courage, auquel je ne crois pas, de mépriser le scandale que causera le mariage de ma sœur.»

M. Ulrich avait promis.

Vers le milieu d'août, la fièvre qui épuisait M. Philippe Oberlé disparut. Il fut bientôt certain que la robuste constitution du malade aurait raison de la crise. Et la trêve accordée par M. Joseph Oberlé à son père prit fin.

Aucune scène nouvelle n'eut lieu entre le vieillard et son fils. Tout se passa sans bruit. Le 22 août, après le dîner, dans le salon où Victor venait d'apporter le café, l'industriel dit à madame Oberlé:

— Mon père est désormais convalescent. Il n'y a plus de raison pour retarder la visite de M. de Kassewitz. Je vous avertis donc, Monique, qu'elle aura lieu ces jours prochains. Vous voudrez bien l'annoncer à mon père.

— Vous ne voulez pas remettre encore cette visite?

— Non.

— Alors j'avertirai.

Jean écrivit, le soir même, à Heidenbruch, où il ne pouvait se rendre:

«Mon oncle, la visite est décidée. Mon père n'en fait aucun mystère, pas même devant les domestiques. Il veut, évidemment, que le bruit du mariage de ma sœur

se répande. Allez voir, je vous en supplie, si le rêve que j'avais fait peut vivre encore. Vous direz à M. Bastian que c'est le petit-fils de M. Philippe Oberlé qui aime Odile.»

XI

Au bas de Sainte-Odile, M. Bastian et d'autres propriétaires ou fermiers d'Alsheim avaient établi des houblonnières. Or, l'époque était venue où la fleur donne son maximum de poussière odorante, heure très brève, difficile à saisir.

M. Bastian avait convoqué ses journalières cueilleuses de houblon pour le 28 août. C'était aussi ce jour-là que le comte von Kassewitz devait rendre visite à M. Joseph Oberlé.

Dès le matin les femmes s'étaient mises en marche. Elles entrèrent dans la houblonnière, qui alignait, sur huit rangs, ses huit cents pieds de houblon, et disparurent, comme dans des vignes gigantesques. M. Bastian distribua la besogne, et les travailleurs ne s'arrêtèrent point. La lumière, le repos de la nuit encore voisin, la pleine liberté qu'ils n'avaient pas tous les jours, la coquetterie instinctive que développait la présence des hommes, le désir même d'être agréable à M. Bastian, qu'on savait d'humeur gaie, rendaient joyeux, d'une joie bruyante, ces enfants et ces jeunes filles qui récoltaient le houblon. Et, l'un des valets de ferme ayant dit tout haut, tandis que son équipe soufflait un moment: «Personne ne chante donc?» Juliette, la fille du sacristain, répondit:

— J'en sais une belle!

Et la belle Juliette commença la chanson.

«J'ai coupé les houblons d'Alsace; — ils ont poussé sur le sol que nous travaillons, — le houblon vert est bien à nous, — elle est à nous aussi la terre rouge!

»Nous boirons la bière à la santé de qui nous plaît; — nous n'aurons pas de mots sur les lèvres, — mais nous aurons des mots dans le cœur, — où personne ne peut rien effacer.»

Les têtes lourdes, les têtes solides, jeunes ou vieilles, restèrent un moment immobiles après que Juliette eut fini. On attendait la suite. Mais Juliette ne se remit pas à chanter: il n'y avait pas de suite.

Mais, au même moment, des taillis qui bordaient la grande forêt, une voix d'homme répondit:

«Le nœud noir des filles d'Alsace — est un oiseau qui a de grandes ailes, — il peut franchir les montagnes — et regarder par-dessus.

»Le nœud noir des filles d'Alsace — est une croix de deuil que nous portons, — en souvenir de ceux et de celles — dont l'âme était pareille à la nôtre.»

La voix avait été reconnue. M. Bastian, de son pas pesant et sûr, montait jusqu'à la lisière de la forêt, d'où était venue la voix, et s'enfonçait sous les hêtres. Quelqu'un l'avait vu venir, et l'attendait. M. Ulrich Biehler, assis sur une roche étoilée de mousse, avait espéré, en chantant, faire grimper jusqu'à lui son vieil ami Xavier Bastian. Il ne s'était pas trompé.

— J'ai une place pour toi ici, cueilleur de houblon! cria-t-il de loin, en montrant le large bloc de grès sur lequel il était assis.

— Tu chantes encore, dit M. Bastian, en serrant la main de M. Ulrich; tu chasses; tu cours la montagne!

— L'apparence de tout cela, oui! Je suis un forestier,

je suis un errant; toi, tu es, au contraire, le moins voyageur des hommes. Moi, je visite, tu cultives: ce sont, au fond, deux genres de fidélité... Dis-moi, Xavier, j'ai à te parler d'une chose qui me tient à cœur. Je veux
5 te recommander une cause qui est comme la mienne. Celui qui m'a prié de te voir, c'est mon plus cher parent... Xavier, je ne prends pas de détour avec toi: as-tu deviné que mon neveu Jean aime ta fille Odile?

— Oui.

10 — Eh bien?

— Non, dit la voix qui devint rude pour triompher de l'émotion qui l'eût fait trembler, je ne peux pas!

— Je m'y attendais... Mais, si je te disais qu'ils s'aiment tous deux?...

15 — Peut-être... Je ne peux pas!

— Tu as une raison bien grave, alors?

— Oui.

— C'est?...

M. Bastian, à travers les cépées, montra du doigt la
20 façade de la maison des Oberlé.

— C'est qu'aujourd'hui, dans cette maison-là, le préfet de Strasbourg va venir faire visite!

— Je n'avais pas la permission de te le dire, et je devais attendre, avant de te parler, que l'événement fût public.

25 — Il l'est. Tout le bourg d'Alsheim a été averti par les domestiques. On assure même que M. de Kassewitz vient demander la main de Lucienne pour son neveu le lieutenant von Farnow?

— Je le sais.

30 — Et tu voudrais...

— Oui!

— Que je donne ma fille à Jean Oberlé, pour qu'elle

ait un beau-père candidat gouvernemental aux élections prochaines et un beau-frère officier prussien?

M. Ulrich soutint le regard indigné de M. Bastian, et répondit:

— Oui. Ce sont de grandes souffrances pour lui; mais la faute n'en est pas à Jean. Où trouveras-tu un homme plus digne de toi et de ta fille?

— Que fait-il donc pour s'opposer au mariage de sa sœur? Il est ici. Il approuve par son silence... Il est faible...

M. Ulrich l'arrêta du geste:

— Non! il est fort.

— Pas comme toi, qui as su, du moins, fermer ta maison.

— Elle m'appartenait.

— Et j'ai le droit de dire: pas comme moi. Je ne change pas. Je mourrai avec mes haines d'autrefois intactes, comprends-tu? intactes...

— Tu n'es pas pour rien de ta génération, Xavier. Mais il ne faut pas être injuste. Ce petit que tu refuses, pour ne pas nous ressembler, n'en est pas moins un vaillant cœur. N'est-ce pas lui qui a déclaré qu'il n'entrerait pas dans l'administration?

— Parce que le pays lui plaît mieux et que ma fille lui plaît aussi.

— Non, d'abord parce qu'il est Alsacien.

— Pas comme nous, je t'en réponds!

— A la nouvelle manière. Ils sont obligés de vivre au milieu des Allemands, ils font leur éducation dans des gymnases allemands, et leur manière d'aimer la France suppose plus d'honneur et plus de force d'âme qu'il n'en fallait de notre temps. Songe donc qu'il y a trente ans! qu'ils n'ont rien vu de ce temps-là; qu'ils n'ont qu'un

amour de tradition, ou d'imagination, ou de sang, et que l'exemple de l'oubli est fréquent autour d'eux.

— Jean n'en a pas manqué, en effet, de ces exemples-là!

— C'est pourquoi tu devrais être plus juste pour lui. Songe que ta fille, en l'épousant, fonderait ici une famille alsacienne, très riche, très forte... L'officier n'habitera jamais Alsheim, ni même longtemps l'Alsace... Il ne sera bientôt plus qu'un nom...

M. Bastian posa sa lourde main sur l'épaule de M. Ulrich, et, d'un ton qui ne permettait guère de reprendre l'entretien:

— Écoute, mon ami, je n'ai qu'une parole: cela ne sera pas, parce que je ne veux pas de ce mariage-là; parce que tous ceux de ma génération, les morts et les vivants, me le reprocheraient... Et puis, lors même que je céderais, Ulrich, il y a une volonté, près de moi, plus forte que la mienne, qui ne dira jamais oui, vois-tu, jamais...

M. Bastian, levant les épaules et secouant la tête, descendit vers ses journaliers.

Déjà M. Ulrich remontait vers son ermitage de Sainte-Odile, désolé, triste à en mourir. Il ne songeait qu'à son neveu, si mal récompensé d'être revenu à Alsheim. Entre les arbres, au détour des lacets, il regardait la maison des Oberlé.

. . . . . .

Celui qui aurait pénétré, en ce moment, dans cette maison l'aurait trouvée extraordinairement silencieuse. Tout le monde y souffrait. M. Philippe Oberlé avait déjeuné, comme d'habitude, dans son appartement. Madame Oberlé, sur l'ordre formel de son mari, avait consenti à descendre de sa chambre lorsque M. de Kas-

sewitz serait annoncé. «J'assisterai, avait-elle dit, par ordre, parce que je suis tenue à recevoir ce personnage. Mais je n'irai pas au delà de mon obligation stricte. — Soit! avait répondu M. Oberlé; Lucienne, Jean et moi, nous causerons avec lui. Cela suffira.» L'industriel s'était rendu, aussitôt après le repas, dans son cabinet de travail, à l'extrémité du parc. Jean, qui n'avait pas manifesté des dispositions enthousiastes, était sorti, de son côté, en promettant de revenir avant trois heures. Lucienne se trouvait donc seule dans le grand salon jaune. Elle avait le recueillement d'esprit d'une joueuse qui voit finir la partie engagée et qui va la gagner. Elle avait, elle-même, dans deux soirées récentes à Strasbourg, négocié cette affaire à laquelle ne manquait plus que la signature des parties contractantes: la candidature officielle promise à M. Joseph Oberlé dans la première circonscription vacante de l'Alsace. La visite de M. de Kassewitz équivalait à la signature du traité.

Une chose cependant irritait Lucienne, et traversait le sentiment d'orgueil qu'elle avait de sa victoire: le vide absolu qui s'était fait autour d'elle. Les domestiques eux-mêmes semblaient s'être donné le mot pour ne pas être là quand on avait besoin d'eux. Les coups de sonnette restaient sans effet. Il avait fallu que, après le déjeuner, M. Joseph Oberlé allât trouver dans l'office le valet de chambre. «Victor, vous vous mettrez en habit pour recevoir la personne qui doit venir vers trois heures.» Victor avait rougi et répondu péniblement: «Oui, monsieur. — Vous aurez soin de guetter la voiture, et de vous tenir au bas du perron. — Oui, monsieur.» Depuis cette promesse, qui heurtait sans doute le sentiment intime de Victor, celui-ci se dérobait, et n'arrivait qu'au

troisième ou quatrième appel, tout effaré, prétendant n'avoir pas entendu.

. . . . . .

Cependant les femmes et les filles de la ferme, et les journalières qui avaient travaillé le matin dans la hou-
5 blonnière, étaient rassemblées, depuis le repas de midi, dans l'étroite et longue cour de la ferme des Ramspacher. Assises sur des chaises ou des escabeaux, ayant chacune à leur droite un panier et à leur gauche un tas de houblon, elles détachaient les fleurs et rejetaient les lianes dépouil-
10 lées. La chaleur de l'après-midi, en cet août finissant, l'odeur des feuilles écrasées et des fleurs que les mains froissaient, grisaient un peu les femmes. Plus encore que le matin dans la houblonnière, des rires s'élevaient, et des questions, et des réflexions qui faisaient naître
15 vingt réponses.

La belle Juliette, la fille du sacristain, avait lancé la conversation, en disant:

— Je vous dis que c'est Victor qui l'a raconté au fils du maçon: le préfet doit arriver dans une demi-heure.
20 Si vous croyez que je me dérangerai de ma place, quand il passera!

— Il verrait une trop jolie fille, dit Augustin Ramspacher. Il n'y aura que les laides qui se feront voir.

— Pas moi, alors! Ni moi! Ni moi!

25 Sous la grange, dans le demi-jour, assis sur une pile de solives, le menton appuyé dans ses mains, il y avait un témoin qui entendait, et ce témoin était Jean Oberlé. Mais les habitants d'Alsheim commençaient à connaître le jeune homme, depuis cinq mois qu'il vivait au milieu
30 d'eux. Ils le savaient très Alsacien. Dans l'occasion présente, ils devinaient que Jean s'était réfugié là parce

qu'il désapprouvait l'ambition à laquelle son père sacrifiait tant de choses et tant de personnes. Il était entré, sous prétexte de se reposer et de se mettre à l'abri du soleil, en réalité parce que la présence de Lucienne triomphante lui était un supplice. 5

La voix de Juliette, décidément en verve, reprit:

— Qu'a-t-il besoin de venir à Alsheim, ce préfet de Strasbourg? Nous vivons si bien sans les Allemands!

— Ils ont juré de se faire détester, ajouta aussitôt le fils aîné du fermier. Ainsi, il paraît qu'ils interdisent 10 tant qu'ils peuvent de parler français?

— A preuve, mon cousin François-Joseph Steiger, dit la petite Reine, la fille du tailleur. Un gendarme a prétendu l'avoir entendu crier: «Vive la France!» à l'auberge. C'était, je crois bien, tout ce que mon cousin 15 savait de français. Cela a suffi. Mon cousin a fait deux mois de prison.

— Et le prestidigitateur français qui est venu l'autre jour à Strasbourg? Vous n'avez pas su? Le journal l'a raconté. Ils l'ont laissé payer les droits, louer la 20 salle, imprimer les affiches, et puis ils ont dit: «Vous ferez le boniment en allemand, mon bel ami, ou bien partez!»

Une ancienne dit à la femme du fermier, apparue en ce moment au seuil de sa maison: 25

— Triste Alsace! Dans notre jeunesse, comme elle était gaie! N'est-ce pas, madame Ramspacher?

— Oui. A présent, pour un rien, les expulsions, les procès, la prison: la police partout.

— Cent soixante-dix insoumis, condamnés par le tri- 30 bunal de Saverne, en un seul jour, en janvier dernier! dit Juliette. Cent soixante-dix!

François, un grand gars noueux et nonchalant qui était en ce moment tout près de Jean Oberlé, se pencha:

— C'est par Grand-Fontaine qu'il fait bon passer la frontière, dit-il à voix basse. Le meilleur passage, mon-
5 sieur Oberlé, est entre Grand-Fontaine et les Minières. La frontière est là en face, qui fait comme un éperon. Nulle part elle n'est si voisine, mais il faut se méfier du garde forestier et des douaniers. Ils arrêtent les gens pour leur demander où ils vont, des fois.

10 Jean frissonna. Qu'est-ce que cela voulait dire? Il commença:

— Pourquoi vous adressez-vous?. .

Mais le jeune paysan s'était retourné, et continuait son travail. Sans doute c'était pour lui-même qu'il
15 avait parlé.

Mais Jean avait été remué par cette confidence.

Une voix flûtée cria:

— Voilà la voiture à l'entrée du bourg! Elle va passer devant l'avenue de M. Bastian!

20 Tous levèrent la tête.

La petite Franzèle était debout, à côté du pilier qui soutenait le portail ouvert. Elle regardait à droite, d'où venait un bruit de roues. Dans la cour, les femmes s'étaient arrêtées de travailler. Elles murmuraient: «Le
25 préfet! Le voilà... Il va passer.»

Le fermier, que le silence subit des femmes, autant que la voix de la petite, avait tiré de son occupation sous la grange, se tourna vers la cour où les cueilleuses écoutaient, immobiles, le bruit des roues et des chevaux qui
30 s'approchaient. Il commanda:

— Ferme la porte charretière, Franzèle!

Et il ajouta, en grommelant:

— Je ne veux pas qu'il voie comment c'est fait, chez moi!

La petite poussa l'un des vantaux, puis, curieuse, ayant encore avancé le front:

— Oh! c'est drôle! Eh bien! il ne pourra pas dire qu'il aura vu beaucoup de monde... On ne s'est guère dérangé pour lui... Il n'y a que les Allemandes, naturellement...

— Fermeras-tu! riposta le fermier en colère.

Cette fois, il fut obéi. Le second vantail se rabattit sur le premier. Les vingt personnes présentes entendirent le bruit de la voiture qui roulait dans le silence du bourg d'Alsheim. Il y avait des yeux dans tous les coins d'ombre, derrière les vitres. Mais on ne sortait pas sur le seuil des portes, et, dans les jardins, les bêcheurs de plates-bandes avaient l'air absorbés par le travail au point de ne rien entendre.

Quand l'équipage fut à cinquante mètres au delà de la ferme, les femmes et les filles se demandèrent, curieuses, ce qu'allait faire le fils de M. Oberlé, et elles regardèrent, à la dérobée, vers la grange.

Il n'était plus là.

Il s'était levé, pour ne pas manquer à la parole donnée, et, ayant couru, il arrivait, pâle malgré la course, à la porte du potager, au moment où les chevaux du préfet, à l'autre extrémité du domaine, franchissaient la grille du parc.

Toute la maison était déjà prévenue. Lucienne et madame Oberlé se tenaient assises près de la cheminée. Elles ne se disaient rien. L'industriel, qui, depuis une demi-heure, était revenu de son bureau, et qui avait passé la jaquette qu'il mettait pour aller à Strasbourg, observait le landau qui s'avançait.

— Monique, dit-il en se retournant, essoufflé comme après une grande course, est-ce que votre fils est enfin rentré?

Devant lui, mince dans le fauteuil jaune, auprès de la cheminée, madame Oberlé répondit, tous les traits tendus par l'émotion:

— Il y sera, puisqu'il l'a promis.

— Le fait le plus certain est qu'il n'y est pas. Et le comte de Kassewitz arrive... Et Victor? je suppose qu'il est sur le perron pour annoncer comme je l'ai recommandé?

— Je le suppose.

M. Joseph Oberlé, furieux de la contrainte que s'imposait sa femme, de la désapprobation qu'il rencontrait jusque dans cette soumission, traversa l'appartement, tira avec violence le cordon de la vieille sonnette, et, entr'ouvrant la porte qui donnait sur le vestibule, constata que Victor n'était pas à son poste.

Il dut se retirer, car le bruit des pas montant le perron se mêlait aux derniers tintements de la sonnette.

M. Joseph Oberlé se plaça près de la cheminée, face à la porte, près de sa femme. Les pas écrasaient le sable sur le granit du perron.

Quelqu'un était venu cependant à l'appel de la sonnette. La porte fut poussée, l'instant d'après, et le ménage des Oberlé aperçut en même temps la vieille cuisinière Salomé, blanche comme la cire, les dents serrées, qui ouvrait la porte sans mot dire, et M. de Kassewitz qui la frôlait et entrait.

Ce personnage, très grand, très large d'épaules, était sanglé dans une redingote. Son visage était composé de deux éléments disparates: un front bombé, des pom-

mettes rondes, un nez rond, puis, faisant saillie, hérissant la peau, soudés en mèches dures, les sourcils, les moustaches, la barbiche courte pointaient en avant et en l'air.

M. Joseph Oberlé s'avança, et dit, en allemand: 5

— Monsieur le Préfet, nous sommes très honorés de votre visite... Avoir pris cette peine vraiment...

Le fonctionnaire saisit et serra la main que tendait M. Oberlé. Mais il ne le regarda pas, et ne s'arrêta pas. Il fixait, au coin de la cheminée, la mince apparition en deuil. Et, colossal, il salua, par des mouvements répétés de tout le buste raidi. 10

— Monsieur le comte de Kassewitz, dit M. Oberlé, — car le préfet n'avait jamais été présenté à la maîtresse de la maison. 15

Celle-ci fit une légère inclination et ne répondit rien. M. de Kassewitz se redressa, attendit une seconde, puis salua Lucienne qui avait rougi, et qui souriait.

— Je me rappelle avoir vu mademoiselle chez Son Excellence le statthalter, répondit-il. 20

Il s'assit sur le canapé. Puis, s'adressant à l'industriel, qui avait pris place à côté de lui, il demanda:

— Est-ce que monsieur votre fils est absent?

M. Oberlé, anxieux, écoutait depuis une minute.

Il put répondre: 25

— Le voici, monsieur le préfet.

En effet, le jeune homme entrait. La première personne qu'il aperçut, ce fut sa mère. Cela le fit hésiter. Rapidement, il se détourna vers le canapé, serra la main que tendait le visiteur, et, grave, avec moins d'embarras que son père, et plus de sang-froid, dit en français: 30

— Je reviens de faire une promenade, monsieur le

préfet. J'ai dû courir pour ne pas être en retard, car j'avais promis à mon père d'être là quand vous viendriez.

— Trop aimable, dit en riant le fonctionnaire. Nous parlions allemand avec monsieur votre père; mais je puis soutenir une conversation dans une autre langue que notre langue nationale.

Il continua, en français, appuyant sur les premières syllabes des mots:

— J'ai admiré, monsieur Oberlé, votre parc, et même tout ce petit pays d'Alsheim. C'est fort joli... Vous êtes entourés, je crois, d'une population assez réfractaire, et à peu près invisible, en tout cas, car, tout à l'heure, en traversant le village, c'est à peine si j'ai aperçu âme qui vive?

— Ils sont aux champs, dit madame Oberlé.

— Quel est donc le maire?

— M. Bastian.

— Oui, je me souviens, une famille, paraît-il, tout à fait arriérée...

Il interrogeait du regard, portant, d'un mouvement rapide, militaire, sa lourde tête du côté des deux femmes et de Jean. Trois réponses lui vinrent à la fois.

— Arriérés, oui, dit Lucienne, ils le sont, mais braves gens.

— Ce sont simplement d'anciennes gens, dit madame Oberlé.

Jean dit:

— Surtout très dignes.

— Oui, je sais ce que cela veut dire...

Le préfet fit un geste évasif.

— Enfin... pourvu qu'on aille droit!...

Le père sauva la situation.

— Nous avons peu de choses curieuses à vous montrer, monsieur le préfet, mais peut-être seriez-vous intéressé par mon usine. Vous conviendrait-il de la visiter? 5

— Oui, vraiment.

La conversation, ainsi détournée, devint aussitôt moins contrainte. Lucienne s'anima; madame Oberlé, interrogée par son mari, répondit; Jean parla aussi. Le fonctionnaire se félicitait d'être venu. 10

Sur un signe de son père, Lucienne se leva pour sonner le valet de chambre et demander des rafraîchissements. Mais elle n'eut pas le temps de faire un pas.

La porte s'ouvrit, et Victor, le domestique qui n'était pas à son poste tout à l'heure, apparut, très rouge, embarrassé et baissant les yeux. Sur son bras gauche s'appuyait, se tenant aussi droit que possible, l'aïeul, M. Philippe Oberlé. 15

Les cinq personnes qui causaient étaient debout. Le domestique s'arrêta à la porte, et se retira. Le vieillard entra seul, appuyé sur sa canne. M. Philippe Oberlé avait mis ses beaux habits du temps qu'il était valide. Il portait la redingote que fleurissait le ruban de la Légion d'honneur. L'intense émotion l'avait transfiguré. On l'eût dit de vingt années plus jeune. Il s'avançait à petits pas, le corps un peu plié en avant, mais la tête ferme et haute, et il regardait un seul homme, le fonctionnaire allemand debout à côté du canapé. Sa lourde mâchoire tremblait, et se crispait comme s'il eût articulé des mots qu'on n'entendait pas. 20 25 30

Quand M. Philippe Oberlé fut à trois pas de M. de Kassewitz, il s'arrêta. Alors, de sa main gauche qui

était libre, il prit dans la poche de sa redingote et il tendit au comte de Kassewitz son ardoise, sur laquelle deux lignes étaient écrites. Celui-ci se pencha, puis se redressa superbement:

5 — Monsieur!

Déjà M. Joseph Oberlé lisait ces mots tracés avec une décision singulière: «Je suis ici chez moi, monsieur!»

Les yeux du vieil Alsacien ajoutaient: «Sortez de ma maison!» Et ils ne se baissaient point. Et ils ne lâ-
10 chaient point l'ennemi.

— C'est trop fort! dit M. Joseph Oberlé. Comment, mon père, vous descendez pour insulter mes invités!... Vous excuserez, monsieur; mon père est vieux, exalté, un peu troublé par l'âge...

15 — Si vous étiez plus jeune, monsieur, dit à son tour M. de Kassewitz, nous irions plus loin... Et vous ferez bien de vous rappeler que vous êtes chez moi aussi, en Allemagne, en terre allemande, et qu'il n'est pas bon, même à votre âge, d'y injurier l'autorité...

20 — Mon père! dit madame Oberlé, en se précipitant vers le vieillard pour le soutenir... je vous en prie... Vous vous faites mal... C'est une émotion trop forte...

Un phénomène anormal se produisait, en effet. M. Philippe Oberlé, dans la violente colère qui l'agitait,
25 avait trouvé la force de se redresser presque entièrement. Il paraissait gigantesque. Il était de la même taille que M. de Kassewitz. Les veines de ses tempes se gonflaient; ses joues se coloraient de sang; ses yeux revivaient. Et, en même temps, toute cette chair à demi morte
30 tremblait et épuisait en mouvements involontaires sa vie factice et fragile. Il fit signe à madame Oberlé de s'écarter, et de ne pas le soutenir.

Lucienne, pâle, leva les épaules, s'approcha de M. de Kassewitz:

— Ce n'est qu'un acte de nos tragédies de famille, monsieur. N'y prenez pas garde, et venez à l'usine avec nous.

Elle passa, d'un air de défi, entre M. Philippe Oberlé et le fonctionnaire qui répondit seul:

— L'injure qu'on me fait, je ne vous en rends pas responsable, mademoiselle... Je comprends la situation, je comprends.

La voix s'échappait avec peine de la gorge serrée. Furieux, dominant d'une demi-tête tous ceux qui étaient là, sauf M. Philippe Oberlé, M. de Kassewitz tourna sur ses talons, et s'avança vers la porte.

Lucienne était déjà dehors. Madame Oberlé, aussi malade d'émotion que ce vieillard qui refusait son secours, courut jusqu'au vestibule, et remonta dans sa chambre, où elle éclata en sanglots.

Dans le salon, Jean restait seul avec le vieux chef, qui venait de chasser l'étranger. Il s'approcha:

— Grand-père, qu'est-ce que vous avez fait!

Il voulait dire: «C'est un terrible affront. Mon père ne le pardonnera pas. La famille est brisée complètement.» Il aurait dit cela. Mais il leva les yeux vers ce vieux lutteur. Il vit qu'à présent le grand-père le fixait, lui; que la colère atteignait son paroxysme; que la poitrine se soulevait; que la figure se tordait. Et tout à coup une voix extraordinaire, une voix rauque, puissante et rouillée, cria.

— Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en!

La voix monta jusqu'aux notes aiguës. Puis elle se brisa. Et, la bouche encore ouverte, le vieillard chancela, et s'abattit sur le parquet.

La voix avait retenti jusque dans les profondeurs de la maison. Dans le salon, madame Oberlé accourut d'abord, puis Victor, puis la vieille Salomé, puis le cocher et le jardinier. Ils trouvèrent M. Philippe Oberlé, qui
5 respirait avec peine, et se trouvait dans un état de complet abattement. L'effort, l'émotion, l'indignation, avaient épuisé les forces de l'infirme. On le releva, on l'assit dans un fauteuil. On apporta du vinaigre, des sels, de l'éther.

10 — Je pensais bien que monsieur aurait une attaque, disait Victor; depuis ce matin il était hors de lui. Ah! le voilà qui remue un peu les yeux... Il a les mains moins froides.

Au fond du parc, une acclamation s'éleva:

15 — Vive Monsieur le préfet!

Elle entra, avec la brise tiède, dans le salon, où jamais de tels mots n'avaient sonné avant ce jour. M. Philippe Oberlé ne sembla pas les entendre. Cependant, après quelques minutes encore, il fit signe qu'on l'emmenât
20 dans sa chambre.

Madame Oberlé remonta au premier. Une inquiétude nouvelle la torturait. «Qu'a voulu dire mon beau-père? se demandait-elle. Pourvu que Jean n'ait pas compris comme moi!...»

25 En haut de l'escalier, elle rencontra son fils qui sortait de la chambre de l'aïeul.

— Eh bien?

— Rien de grave, j'espère; il est mieux; il veut être seul.

— Et toi? interrogea la mère, angoissée, prenant son
30 fils par la main, et l'entraînant vers la chambre qu'il habitait. Et toi?

— Comment, moi?

Quand il eut fermé la porte derrière elle, elle se plaça devant lui, et, toute blanche de visage dans la lumière de la fenêtre, les yeux fixés sur les yeux de son enfant:

— Tu as bien compris, n'est-ce pas, ce qu'a voulu dire le grand-père? 5

— Oui.

Elle essaya de sourire, et ce fut navrant, cet effort d'une âme angoissée.

— Oui, n'est-ce pas? il a crié: «Va-t'en!» C'est un mot qu'il a dit souvent à des étrangers. Il s'adressait 10 à M. de Kassewitz... Tu ne le crois pas?

Jean secouait la tête.

— Cependant, mon chéri, il ne pouvait s'adresser à d'autres...

— Pardon, il s'adressait à moi. 15

— Tu es fou! Vous êtes les meilleurs amis du monde, ton grand-père et toi...

— Justement.

— Il n'a donc pas voulu te chasser du salon!

— Non. 20

— Alors?

— Il m'ordonnait de quitter la maison.

— Jean!

— Et cependant, le pauvre homme avait eu de la joie en m'y voyant entrer. 25

Jean cessa de regarder sa mère, parce que les larmes avaient jailli des yeux de madame Oberlé, parce qu'elle s'était encore approchée de lui, et qu'elle lui avait pris les mains.

— Non, mon Jean, non, il n'a pu penser cela... Je 30 t'assure que tu as mal compris... En tout cas, toi, tu ne le ferais pas?... Dis que tu ne le feras jamais?...

Elle attendit un moment la réponse qui ne vint pas.

— Jean, par pitié, réponds-moi!... Promets-moi de ne pas nous quitter?... Oh! vraiment, que serait la maison sans mon fils, à présent?... Moi qui n'ai plus que toi!... Tu ne me trouves donc pas assez malheureuse?... Jean, regarde-moi!...

Il ne put résister tout à fait. Elle revit les yeux de son fils, qui la regardaient avec tendresse.

— Je vous aime de tout mon cœur, dit Jean.

— Je le sais! Mais ne pars pas!

— Je vous plains et je vous vénère.

— Ne pars pas!

Et, comme il ne disait plus rien, elle s'écarta.

— Tu ne veux rien promettre! Tu es dur, toi aussi! Tu ressembles...

Elle allait dire: «A ton père.» Jean pensa: «Je puis lui donner plusieurs semaines de paix, je dois les lui donner.» Et il dit, tâchant de sourire à son tour:

— Je vous promets, maman, d'être à la caserne Saint-Nicolas le 1er octobre. Je vous le promets... Êtes-vous contente?

Elle fit signe que non. Mais lui, la baisant au front, ne voulant rien dire de plus, il la quitta en hâte...

. . . . . .

Le dîner sonna. Le repas fut le plus court et le moins gai qu'eût éclairé le reflet des boiseries et des peintures de couleur tendre. Très peu de mots furent échangés. Vers la fin, au moment où le domestique venait de se retirer, M. Oberlé se mit à dire, comme s'il continuait une conversation:

— Je n'ai pas coutume, vous le savez, ma chère, de céder à la violence; elle m'exaspère, et c'est tout. Je

suis donc résolu à deux choses: d'abord à faire construire une seconde maison dans les chantiers, où je serai chez moi, puis à hâter le mariage de Lucienne avec le lieutenant von Farnow. Et je viens de lui écrire, à lui-même, dans ce sens.

M. Oberlé regarda successivement, avec la même expression de défi, son fils et sa femme. Il ajouta:

— Il faut que ces jeunes gens puissent se revoir et se parler librement, comme des fiancés qu'ils sont...

— Oh! dit madame Oberlé, les choses...

— Qu'ils sont! reprit-il, de par ma volonté, et à dater de ce soir. Rien n'y changera rien... Je ne puis malheureusement les faire se rencontrer ici. Mon père inventerait un nouveau scandale, ou toi, — il désignait son fils, — ou vous, — et il désignait sa femme.

— Vous vous trompez, dit madame Oberlé. Je souffre cruellement de ce projet, mais je n'organiserai aucun scandale pour faire échouer ce que vous avez décidé.

— Alors, reprit M. Oberlé, vous avez l'occasion de prouver ce que vous dites. J'avais l'intention de ne rien vous demander, et de conduire moi-même Lucienne à Strasbourg, chez une tierce personne, qui aurait, dans son salon, réuni les fiancés.

— Je n'ai jamais mérité cela!

— Acceptez-vous donc d'accompagner votre fille?

Elle réfléchit un instant, ferma les yeux, et dit:

— Certainement.

Il y eut une surprise dans la physionomie de son mari, de Jean et de Lucienne.

— J'en serai ravi. Il est beaucoup plus naturel que vous vous chargiez de conduire votre fille. Mais quel lieu de rendez-vous avez-vous l'intention de choisir?

Madame Monique répondit:

— Ma maison d'Obernai.

Un mouvement de stupeur fit se redresser à la fois le père et le fils. La maison d'Obernai? celle des Biehler? Le fils, du moins, comprit le sacrifice que faisait la mère, et il se leva, et la baisa tendrement. M. Oberlé dit lui-même:

— C'est bien, Monique. C'est très bien. Et quelle époque vous conviendra?

— Le temps de prévenir M. de Farnow. Vous fixerez vous-même l'heure et le jour. Écrivez-lui de nouveau, quand il vous aura répondu.

XII

Dix jours plus tard, Lucienne et sa mère venaient d'entrer dans la maison de famille où madame Oberlé avait vécu toute son enfance.

Madame Oberlé était montée, en disant à la gardienne:

— Vous recevrez un monsieur qui me demandera, tout à l'heure.

Dans la grande chambre du premier où elle était entrée, une des rares pièces qui fussent encore meublées, elle avait vu vivre et mourir ses parents. Les deux femmes s'approchèrent de la fenêtre. Madame Oberlé s'appuya aux vitres et regarda, en bas, le jardin où elle avait joué, grandi, rêvé. Au delà du jardin, il y avait la promenade établie sur les remparts de la ville, et, entre les marronniers plantés là, on découvrait la plaine bleue.

Lucienne, qui n'avait pas parlé depuis l'arrivée à Ober-

nai, vint tout près de sa mère, et, de cette voix intelligente qui prenait le cœur la première fois qu'on l'entendait, mais moins la seconde fois:

— Vous devez beaucoup souffrir, maman, dit-elle. Avec vos idées, ce que vous faites est presque héroïque. Je vous suis reconnaissante.

Puis après un moment d'hésitation:

— Cependant, vous avez eu une autre raison que celle d'obéir à mon père, quand vous avez accepté de venir ici... ici, recevoir M. de Farnow?

Elle promena les yeux autour de la chambre, et les ramena vers sa mère. Celle-ci n'hésita pas.

— Oui, dit-elle.

— J'en étais sûre. Pouvez-vous me la dire?

— Tout à l'heure.

— Devant M. de Farnow?

— Oui.

Une vive contrariété changea la physionomie de Lucienne, qui devint dure.

— Vous n'êtes cependant pas capable, quoique nous ne nous entendions guère, de vouloir détourner de moi mon fiancé?

Deux larmes parurent au coin des paupières de madame Oberlé.

— Oh! Lucienne!

— Non... Je ne le crois pas... C'est une chose importante?

— Oui.

— Qui me concerne?

— Non, pas toi.

La jeune fille ouvrit la bouche pour continuer, puis écouta, devint un peu pâle, et se tourna vers la porte.

Quelqu'un montait. Wilhelm von Farnow, précédé par la femme de charge, aperçut, par l'ouverture de la porte, madame Oberlé, et, se rassemblant comme pour la parade militaire, traversant d'un pas rapide la chambre, vint incliner, devant la mère d'abord, devant la jeune fille ensuite, sa tête hautaine.

Il était en habits civils, très élégant. L'émotion pâlissait et creusait son visage. Il dit en français, gravement:

— Je vous remercie, madame.

Puis il regarda Lucienne, et son œil bleu, sans sourire, eut une étincelle de joie orgueilleuse.

— Il ne faut pas me remercier, monsieur. Je n'ai aucune part dans ce qui arrive. Mon mari et ma fille ont tout décidé.

Il s'inclina de nouveau.

— Je serais libre, je refuserais votre race, votre religion, votre armée, qui ne sont pas les miennes... Vous voyez que je vous parle franchement... Je tiens à vous dire aussi que je n'ai contre vous aucune animosité injuste. Je crois même que vous êtes un très bon soldat, et un homme estimable. Je le crois si bien que je vais vous confier une inquiétude dont je suis torturée...

Elle hésita un instant, et reprit:

— Nous avons eu, à Alsheim, une scène terrible, quand le comte de Kassewitz est entré à la maison...

— Le comte de Kassewitz me l'a rapportée, madame. Il m'a même conseillé de renoncer à mademoiselle votre fille. Mais moi, je ne renonce pas. Pour me faire renoncer, il faudrait...

Il se mit à rire:

— ... il faudrait un ordre de l'Empereur!

— Ce que vous ne savez pas, c'est que mon beau-père, pour la première fois depuis de longues années, dans l'exaspération, dans l'excès de la douleur, a parlé. Il a crié à Jean: «Va-t'en! Va-t'en!» J'ai entendu les mots. Je suis accourue. Eh bien! monsieur, ce qui m'a le plus émue, ce n'est pas de voir M. Philippe Oberlé sans connaissance, étendu sur le tapis du salon: c'est l'expression de mon fils, et c'est la conviction qu'à ce moment il était résolu à obéir et à quitter l'Alsace.

— Oh! dit Farnow, ce serait mauvais, cela!

— Oui, mauvais, reprit la mère. Quelle vieillesse pour moi, dans ma maison divisée, sans ma fille que vous allez m'enlever, sans mon fils qui serait parti!... Vous vous étonnez peut-être, que je vous révèle, à vous, une inquiétude de cette sorte?...

Il fit un geste évasif.

— C'est que, reprit la mère plus vivement, il n'y a que vous qui puissiez quelque chose...

— Et quelle chose exactement, madame?

— Mais, plusieurs... Jean m'a promis qu'il entrerait au régiment. Vous pouvez lui ménager un accueil qui n'achève pas de le rebuter... Vous le connaissez de longue date... Vous pouvez l'empêcher de s'abandonner à ses idées noires, et de mettre à exécution un pareil projet, s'il était de nouveau tenté...

Le lieutenant, très troublé et qui avait froncé les sourcils, changea de visage aux derniers mots.

— Madame, dit-il, jusqu'au 1er octobre vous avez la promesse de votre fils. Après, je m'en charge.

Puis, se parlant à lui-même, et repris par une pensée qu'il n'exprimait pas tout entière:

— Oui, murmura-t-il, très mauvais... il ne faut pas.

Lucienne l'entendit.

— Tant pis! dit-elle. Je trahis un secret de mon frère. Mais il me pardonnera, quand il saura que c'est pour calmer maman que je l'ai trahi... Vous pouvez être tranquille, maman: Jean ne quittera pas l'Alsace.

— Parce que?...

— Il aime, lui aussi.

— Où donc?

— A Alsheim.

— Et qui?

— Odile Bastian.

Madame Oberlé demanda, toute saisie:

— C'est vrai?

— Comme il est vrai que nous sommes ici. Il m'a tout raconté.

La mère ferma les yeux, et, suffoquant, la poitrine haletante:

— Dieu soit loué!... Il se lève donc un peu d'espoir pour moi!... Laissez-moi pleurer. J'en ai vraiment besoin.

Elle désignait, de la main, la pièce qui, de l'autre côté du palier de l'escalier, était ouverte aussi.

Farnow inclina son grand corps, en montrant à Lucienne qu'il la suivrait. Et la jeune fille passa, traversant la chambre où ses aïeux avaient tant aimé leur Alsace.

Madame Oberlé se détourna; assise tout près de la fenêtre, elle appuya le front contre les vitres. «Odile Bastian! Odile!» répétait la pauvre femme. «Pourquoi Jean ne m'a-t-il pas confié son projet? pensait-elle. Il forme une compensation à l'autre... Il me rassure... Mon Jean ne nous quittera pas, puisque le plus fort des liens l'attache au pays...»

Wilhelm von Farnow parlait, pendant ce temps, et mettait à profit l'heure qu'il devinait devoir être courte, où il lui était permis de se faire connaître de Lucienne.

Il disait: «Vous êtes une conquête glorieuse. Vous serez reine parmi les officiers de mon régiment... Il y a déjà une femme d'origine française, mais née en Autriche, et elle est laide. Il y a une Italienne, il y a des Allemandes et des Anglaises. Vous, mademoiselle, vous avez en vous seule ce qu'elles ont de dons dispersés et partagés: la beauté, l'esprit, l'éclat, la culture allemande et la spontanéité française... Dès que nous serons mariés je vous présenterai dans le monde de Berlin... Comment avez-vous pu grandir à Alsheim!...»

Elle avait l'âme plus orgueilleuse encore que tendre, et ces sortes d'adulations lui plaisaient.

. . . . . .

A cette même heure, M. Ulrich était monté chez son neveu Jean.

Les jours approchaient, où le jeune homme allait entrer à la caserne. Il fallait le prévenir de l'insuccès de la démarche faite auprès du père d'Odile Bastian. M. Ulrich, après avoir longtemps hésité, trouvant plus dur de détruire un amour jeune que de partir pour la guerre, lui avait tout dit.

— Pleure, mon petit, disait l'oncle. Pleure, mais ne te laisse pas abattre. Demain il faut que tu sois vaillant. Songe que, dans trois semaines, tu seras à la caserne. Il ne faut pas qu'ils te voient pleurer. Eh bien! l'année passera, tu reviendras parmi nous, et, qui sait?...

Jean passa la main sur ses yeux, et dit, résolument:

— Non, mon oncle.

— Quoi, non?

— Non, répéta Jean. Il est nécessaire que vous le sachiez, vous et un autre encore à qui je le dirai: je ne ferai pas mon service militaire ici.

5 — Où le feras-tu donc?

— En France.

— C'est sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Et tu pars tout de suite?

10 — Non, après mon entrée au corps.

M. Ulrich leva les bras:

— Mais tu es fou! Quand ce sera le plus difficile et le plus dangereux! Tu es fou! Pourquoi après? Pourquoi?

— J'avais projeté de partir avant d'entrer au régiment,

15 dit posément le jeune homme. Mais maman a deviné quelque chose. Elle m'a fait jurer que j'entrerais à la caserne. J'y entrerai donc. N'essayez pas de m'en détourner. C'est déraisonnable, mais j'ai promis.

M. Ulrich haussa les épaules.

20 — Oui, la question de temps est un détail sérieux, mais ce n'est que cela. Le plus grave, c'est la résolution. Qui te l'a fait prendre? Est-ce parce que ton grand-père a crié: «Va-t'en!» que tu veux t'en aller?

— Non, il a pensé comme moi, voilà tout.

25 — Est-ce le refus de mon ami Bastian qui t'a déterminé?

— Pas davantage. S'il m'avait dit oui, j'aurais dû lui avouer ce que je vous dis ce soir: je ne vivrai ni en Allemagne, ni en Alsace.

— Alors, le mariage de ta sœur?

30 — Oui, à lui seul, ce coup-là aurait suffi à me chasser. Quelle serait ma vie maintenant, à Alsheim? Y avez-vous pensé?

— Fais attention, Jean: tu abandonnes ainsi ton poste d'Alsacien!

— Non, je ne puis rien pour l'Alsace. Je ne pourrai plus gagner la confiance des Alsaciens, avec mon père compromis et ma sœur mariée à un Prussien.

— On dira que tu as déserté!

— Qu'on vienne donc me le dire, quand je servirai dans mon régiment de France!

— Et ta mère, tu vas laisser ta mère, seule ici?...

— C'est la grande objection, allez, la seule grande. Je me la suis faite... Ma mère ne peut pas me demander, pourtant, d'avoir la vie sacrifiée et vaine qu'elle a eue... Oui, elle me pardonnera. Et puis...

Jean montra les Vosges dentelées et vertes.

— Et puis, il y a la chère France, comme vous dites. C'est elle qui m'attire. C'est elle qui m'a parlé la première.

— Enfant! dit M. Ulrich.

Il se planta devant le jeune homme demeuré assis et qui souriait presque.

— Faut-il qu'une nation soit belle, mon petit, pour qu'après trente ans elle fasse lever des amours comme le tien!

— Écoutez, oncle Ulrich, dans quelques jours j'ai besoin de vous... Je vous ai prévenu de ma décision précisément pour que vous m'aidiez...

L'oncle alla vers sa bibliothèque, qui était près de la porte d'entrée, prit une carte d'état-major, et revint, en la dépliant, vers le canapé.

— Rasseyez-vous près de moi, mon oncle, et faisons de la géographie.

Il étendit sur ses genoux la carte de la frontière de la Basse-Alsace.

— J'ai résolu de m'en aller par ici, dit-il. Il y aurait une petite enquête à faire.

L'oncle Ulrich hocha la tête en signe d'approbation, intéressé comme par un plan de chasse ou de bataille prochaine.

— Bon endroit, fit-il, Grand-Fontaine, les Minières. Il me semble que c'est là que la frontière est la plus proche de Strasbourg, en effet...

— Tu prendras le train?

— Oui.

— Jusqu'où?

— Jusqu'à Schirmeck, je pense?

— Non, c'est trop près de la frontière, et c'est une station trop importante. A ta place, je descendrais à la station d'avant, à Russ-Hersbach.

— Bien. Là, je prends une voiture commandée à l'avance... Je monte jusqu'à Grand-Fontaine, je me jette dans la forêt.

— Nous nous jetons, tu veux dire?

— Vous venez?

Les deux hommes se regardèrent, fiers l'un de l'autre.

— Parbleu! continua M. Ulrich, ça t'étonne? C'est de mon métier. Je vais d'abord aller reconnaître le terrain, puis, quand j'aurai fait le bois, de manière à me diriger même la nuit, je te dirai si le plan est bon, et, à l'heure convenue, tu me trouveras.

M. Ulrich considéra encore ce beau Jean, qui allait pour toujours quitter la terre des Oberlé, des Biehler, de tous les ancêtres.

— Que c'est triste tout de même, dis, malgré le plaisir du danger!... Au revoir, mon Jean!

. . . . . .

Quelques heures s'écoulèrent, que Jean passa au bureau de l'usine, comme de coutume. Mais il avait l'âme si distraite que tout travail lui fut impossible.

Le dîner sonna. Jean redoutait de retrouver sa mère et Lucienne. Celle-ci, au moment où elle allait entrer dans la salle à manger, retint son frère, et, dans le demi-jour, tendrement, l'embrassa en le serrant contre elle. Lucienne murmura:

— Je l'ai vu longuement, à Obernai. Il me plaît beaucoup, parce que c'est un orgueilleux comme moi. Il m'a promis de te protéger au régiment. Maman a été très bien. La pauvre femme me touchait. Elle n'en peut plus... Mon Jean, j'ai été obligé de la rassurer en lui révélant ton secret, et je lui ai dit que tu ne quitterais pas l'Alsace, parce que tu aimes Odile. Me pardonnes-tu?

Le dîner fut très court. M. Oberlé, aussitôt après, emmena, dans la salle de billard, sa fille qu'il voulait interroger. La mère resta un moment à table, près de son fils qui était maintenant son voisin. Dès qu'elle fut seule avec lui, la contrainte de son visage tomba comme un voile. La mère se tourna vers l'enfant, l'admira, lui sourit, et dit:

— Mon bien-aimé, je n'en puis plus! Je suis brisée et il faut que je me retire. Mais je veux t'avouer que, dans ma souffrance de tantôt, j'ai eu une joie. Figure-toi que je croyais, mais fermement, jusqu'à tantôt, que tu allais nous abandonner...

Jean sursauta.

— Oh! je ne le crois plus! ne t'effare pas!... Je suis rassurée... Ta sœur m'a dit en secret,... que j'aurais un jour une petite Alsacienne pour belle-fille... Cela

me ferait tant de bien!... Pourquoi trembles-tu comme tu fais?... Puisque je te dis, mon Jean, que je suis complètement revenue de ma crainte... Je t'aime tant!

XIII

Le dernier soir était venu. Jean devait prendre, à
5 Obernai, un train de nuit pour Strasbourg, afin d'être à la caserne Saint-Nicolas, le lendemain matin, à sept heures. Ses vêtements militaires commandés chez un tailleur de Strasbourg, comme il est d'usage pour les volontaires d'un an, l'attendaient, pliés sur deux chaises,
10 dans la chambre que, depuis un mois, madame Oberlé était allée retenir en face de la caserne Saint-Nicolas, vers le milieu de la rue des Balayeurs.

Après le dîner, il avait dit à sa mère:

— Laissez-moi aller me promener seul, afin de dire
15 adieu à la campagne d'Alsheim, que je ne reverrai pas d'ici longtemps?

Elle avait souri.

La nuit avait une moiteur singulière. Pas un nuage. Un croissant de lune, des étoiles par milliers. Une atmos-
20 phère nacrée enveloppait les choses. Elle était chaude à respirer. «Comme elle est douce, mon Alsace!» murmura Jean. Et il songea ainsi un peu de temps, en marchant. Mais dès qu'il aperçut, gris au milieu des champs, le gros bosquet d'arbres où se cachait l'habitation de M. Xavier
25 Bastian, il perdit toute autre pensée. Parvenu à la hauteur de la ferme où François lui avait dit: «C'est par Grand-Fontaine qu'il fait bon passer la frontière,» il entra dans l'avenue des cerisiers. Personne ne passait.

Jean ouvrit la porte, se glissa, en marchant sur la bordure d'herbe, jusqu'à la fenêtre de la grande salle qui était éclairée, puis, tournant la maison, arriva devant la porte qui ouvrait du côté opposé au village d'Alsheim.

Il attendit un instant, pénétra dans le vestibule, et ouvrit la porte de la grande pièce où se tenait, chaque soir, la famille Bastian.

Ils étaient tous les trois dans le rayon de la lampe, comme Jean l'avait imaginé. Le père lisait le journal; les deux femmes, de l'autre côté de la table brune encombrée de linge blanc déplié, brodaient des initiales sur des serviettes. La porte s'était ouverte sans autre bruit que celui du bourrelet frôlant le parquet. Cependant, tout était si calme autour de l'habitation et dans l'appartement, qu'ils tournèrent la tête, les yeux plissés, pour voir qui entrait.

Il y eut un moment d'incertitude pour M. Bastian et d'hésitation chez Jean. Il avait fixé son regard, d'abord, sur le visage d'Odile. Il avait vu que celle-ci avait souffert comme lui, et que, la première, la seule, elle reconnaissait celui qui entrait, et qu'elle devenait pâle, et que sa main levée, sa respiration, son regard s'arrêtaient.

La toile où cousait Odile lui glissa des mains sans qu'elle fît le moindre geste pour la relever.

Et ce fut peut-être à ce signe que M. Bastian reconnut le visiteur. L'émotion le saisit tout de suite.

— Comment? demanda-t-il doucement, c'est toi, Jean? Personne ne t'a introduit?... Que viens-tu faire?

Il posa lentement son journal sur la table, sans cesser de considérer, dans l'ombre de la pièce, le jeune homme qui demeurait à la même place, à deux pas de la porte.

— Je viens vous dire adieu, dit Jean.

Mais la voix était si angoissée que M. Bastian comprit que quelque chose d'inconnu et de tragique était entré chez lui. Il se leva, en disant:

— En effet, c'est demain le 1er octobre... Tu vas entrer à la caserne, mon pauvre garçon... Tu veux sans doute me parler?

Déjà M. Bastian, lourd et prompt, s'était avancé, avait tendu la main, et le jeune homme, l'attirant dans le coin le plus sombre de l'appartement, reculant avec lui, avait répondu tout bas, les yeux dans les yeux du père d'Odile:

— Je pars, et je ne reviendrai jamais, monsieur Bastian. C'est pour cela que je me suis permis de venir.

Il sentit que la rude main de l'Alsacien tremblait. Un dialogue secret, rapide, s'échangea.

— Qu'est-ce que tu veux dire? Tu reviendras dans un an?

— Non, je vais entrer au régiment, parce que je l'ai promis. Mais je le quitterai.

— Tu le quitteras?

— Après-demain.

— Où vas-tu?

— France.

— A jamais?

— Oui.

Un moment, le vieil Alsacien se détourna:

— Causez, les femmes, causez; nous avons une petite affaire à traiter.

Haletant comme s'il avait couru:

— Prends garde à ce que tu vas faire... Sois prudent... Ne te fais pas prendre!...

Il posa les deux mains sur les épaules de Jean:

— Moi, vois-tu, je reste. C'est ma manière d'aimer l'Alsace. Pour toi, les circonstances sont différentes, mon pauvre enfant... Ne laisse rien deviner aux femmes. C'est trop grave... On ne sait rien chez toi?

— Non.

— Garde ton secret.

Il ajouta, plus bas:

— Tu as voulu la revoir: je ne te gronde pas, puisque plus jamais vous ne vous reverrez...

Jean fit un signe de tête qui signifiait: «Oui, j'ai voulu la revoir.»

— Regarde-la un moment, et puis va-t'en... Reste là derrière mon épaule...

Et, par-dessus l'épaule de M. Bastian qui s'effaçait à demi, Jean put voir que les yeux d'Odile, troublés d'abord, étaient devenus effrayés. Elle n'eut pas honte de soutenir son regard. Elle était uniquement occupée de ce dialogue qu'elle n'entendait pas, et son visage trahissait l'extrême souffrance de sa jeunesse.

La mère était plus pâle encore que sa fille.

— Adieu, mon enfant, dit tout bas M. Bastian. Je t'aimais bien, va... Je n'ai pas pu faire autrement que je n'ai fait... Mais je t'estime; je me souviendrai de toi...

Gagné par les larmes, le vieil Alsacien serra la main de Jean, silencieusement, et la laissa retomber. Jean fit le court chemin qui le séparait de la porte... Il était tremblant... Une dernière fois, il se retourna:

— Au revoir, madame! dit-il.

Il voulut dire au revoir à Odile, mais un sanglot l'empêcha de parler. Jean se jeta dans l'ombre du corridor... On l'entendit marcher vite...

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda madame Bastian. Xavier, tu nous caches quelque chose!

Le vieil Alsacien sanglotait. Elle devina. Toutes ses préventions tombèrent.

5 — Odile, dit-elle, cours lui dire adieu!

Odile courait déjà; elle traversa la salle; elle rejoignit Jean près de l'angle de la maison.

— Je vous en supplie, dit-elle, pourquoi êtes-vous si malheureux?

10 Il se retourna, décidé à ne point parler. Elle était tout près de lui. Il ouvrit les bras. Elle s'y jeta.

— Ah! Dieu! dit-elle tout haut, vous partez! je le sens! vous partez!

Il lui baisa les cheveux, tendrement, pour la vie, et 15 s'enfuit.

XIV

A sept heures moins un quart, Jean Oberlé longeait les écuries de l'ancienne caserne française de Saint-Nicolas. Il arriva devant la grille qui sert d'entrée, salua le sous-officier chef de poste, échangea quelques 20 mots avec lui, et s'avança vers un groupe d'une douzaine de jeunes gens, volontaires d'un an, qu'on apercevait à l'extrémité de la cour.

— *Herr Sergeant*, dit Jean, en abordant le sous-officier à l'air prétentieux et protecteur, recherché dans sa mise 25 et vulgaire de visage, qui l'attendait en avant du groupe des volontaires, je suis un des volontaires de l'année.

Le gradé lui demanda ses nom et prénoms, et les collationna avec les nom et prénoms portés sur la liste qu'il tenait à la main.

Quand il eut achevé, il prononça:

— Mettez-vous avec les autres.

Jean se tint sur la gauche du groupe, l'esprit bien loin de cette caserne Saint-Nicolas, tandis qu'autour de lui, la même question était chuchotée plusieurs fois: «Quel est celui-là? Un Alsacien, n'est-ce pas?»

Deux volontaires arrivèrent encore. L'heure sonna, et le sergent, précédant les quinze jeunes gens, entra par la grande porte qui s'ouvre au milieu de la caserne, et monta dans une salle du second étage, où devait avoir lieu la visite médicale. A huit heures, les volontaires étaient de nouveau réunis dans la cour, non plus groupés selon leur fantaisie, mais alignés sur deux rangs et surveillés de plus près par le sergent. On attendait le colonel.

— Attention! commanda le sergent. Fixe!

Lui-même se porta vivement à dix pas en avant, et s'arrêta la tête haute, les deux bras le long du corps, la main gauche tenant le sabre au-dessous de la garde.

Il venait d'apercevoir, arrivant d'un pas délibéré, un officier enveloppé de son manteau gris. Le colonel s'arrêta devant la première ligne que formaient les jeunes gens, espoir de la réserve de l'armée allemande. C'était un homme très énergique, qui avait des jambes grêles, le buste gros, les cheveux presque noirs et des yeux généralement terribles dans le service.

— Monsieur le colonel, dit le sergent, voici les volontaires d'un an.

Le colonel fronça aussitôt les sourcils, et dit, en fixant, l'une après l'autre, chacune de ces têtes jeunes avec la même sévérité:

— Vous êtes des privilégiés. Votre instruction vous

permet de ne faire qu'un an. Montrez-vous-en dignes. Soyez l'exemple des autres soldats. Pensez que vous serez plus tard leurs chefs. Et, pas d'infraction à la discipline! Pas de fantaisie dans l'uniforme! Pas une minute de vêtements civils! Je punirais ferme!

Il porta deux doigts, rapidement, à sa casquette, et se détourna.

A peine avait-il disparu, qu'un lieutenant en premier, très bel homme, d'une correction militaire et mondaine parfaite, vint se placer devant le front des volontaires rassemblés, et lut un ordre qui affectait chacun d'eux à telle compagnie de tel escadron. Jean se trouvait dans la troisième compagnie du deuxième escadron.

— Pas de chance, murmura son voisin: c'est la compagnie de Gottfried Hamm, un vilain type.

Désormais, les quinze volontaires étaient vraiment «incorporés», ils avaient leur place marquée dans cette multitude ordonnée, leurs chefs responsables, le droit de demander des vêtements militaires à tel magasin et un cheval à telle écurie. C'est à quoi ils s'occupèrent aussitôt. Jean et son camarade de hasard, fils d'un libraire de Leipsig, montèrent au dernier étage de la caserne, et pénétrèrent dans le magasin d'habillement, où ils reçurent leurs effets de grande et de petite tenue. La séance fut longue: il était plus de midi lorsque Jean put s'échapper de la caserne, et déjeuner à la hâte.

Les volontaires, pour cette première journée, étaient dispensés de rentrer à une heure. Ils ne firent qu'après le pansage leur apparition dans la cour du quartier, tous ensemble, superbes dans leurs uniformes flambants neufs. Un seul de ces jeunes gens demeura étranger au plaisir d'amour-propre que les autres éprouvaient. Il songeait

à un télégramme qu'il aurait dû trouver déjà chez lui, et dont les termes convenus flottèrent devant les yeux de Jean toute l'après-midi. Cela seul l'occupait. L'inquiétude de ne pas recevoir l'avis de départ de l'oncle Ulrich, et quelque chose comme un défi que sa jeunesse lançait, pour le lendemain, à toute autorité aujourd'hui obéie, empêchèrent le jeune homme de sentir l'extrême fatigue de cette journée. Après les exercices d'assouplissement, le manège, le service d'écurie, à huit heures et demie du soir seulement, il fut libre et rentra immédiatement rue des Balayeurs.

Sur le seuil de la maison, la logeuse l'arrêta:

— Monsieur Oberlé, il est arrivé pour vous un télégramme.

Jean monta au premier, alluma sa bougie, et lut les trois mots sans signature qu'il attendait: «Tout va bien.»

Cela signifiait que tout était prêt pour le lendemain, que M. Ulrich avait fait le nécessaire. Désormais le sort en était donc jeté: Jean quitterait la caserne et l'Alsace le 2 octobre, dans quelques heures.

L'oncle Ulrich et Jean étaient tombés d'accord que le moyen à peu près infaillible de passer la frontière sans éveiller de soupçon, consistait à monter dans le train qui part de Strasbourg à midi dix, c'est-à-dire pendant le déjeuner des volontaires.

«J'ai fait le trajet, pour me rendre compte, avait dit M. Ulrich. Je suis sûr de mes chiffres. Tu arrives à Russ-Hersbach à une heure vingt et une minutes; une voiture nous monte en un quart d'heure à Schirmeck. Nous tournons à droite, et nous sommes à Grand-Fontaine trente minutes plus tard. Là, nous laissons la voiture, et, grâce à de bonnes jambes comme les tiennes

et les miennes, nous pouvons être en France à deux heures quarante-cinq minutes ou deux heures cinquante. Alors, je te quitte, et je reviens.»

Il importait de ne pas manquer le train de midi dix, et cela serait facile, les volontaires se trouvant libres, d'ordinaire, à onze heures.

Jean finit par s'endormir, mais pour bien peu de temps. Avant quatre heures du matin, il repassait la grille de la caserne Saint-Nicolas.

Le peu de repos qu'il avait pris lui avait rendu toute sa vigueur de volonté. Comme la plupart des énergiques, Jean se troublait à l'avance; mais, devant la nécessité d'agir, il retrouvait la pleine possession de soi-même. Durant le pansage des chevaux, puis au manège, puis à l'exercice jusqu'à près de onze heures, il fut parfaitement calme. Il se sentait déjà détaché de cet ensemble; il observait, avec une curiosité à demi amusée, les scènes et les figures que plus jamais il ne reverrait.

Vers onze heures, il aperçut, à la tête d'un peloton de hussards, superbe de jeunesse, de raideur militaire et de volonté disciplinée, le baron de Farnow rentrant à la caserne. Jean songea: «Voilà celui qui sera le mari de ma sœur. Nous ne nous rencontrerons plus. En cas de guerre, il sera mon ennemi.»

L'exercice d'assouplissement prolongé par le zèle de l'instructeur dura encore trente minutes. A onze heures et demie, Jean, inquiet, sachant qu'il avait à peine le temps de se rendre à la gare pour le train de midi dix, remontait en toute hâte l'escalier qui conduisait à la chambre de son brosseur, lorsqu'un des hommes de la compagnie lui cria:

— Revue d'uniformes de service pour la 3e du 2, à

midi! C'est le capitaine qui l'a fait dire. Vous n'avez pas le temps de sortir!

Jean continua de monter sans même accorder un moment d'attention à cet obstacle qui se dressait devant lui. Il était décidé. Il allait partir. Il allait trouver, à Russ-Hersbach, son oncle Ulrich qui l'attendrait avec une voiture à l'arrivée du train. Jean ne pensait qu'à une chose: sortir et courir à la gare. Il reprit en hâte sa tenue de ville et ses bottes vernies, descendit dans la cour, et, se mêlant à un groupe de volontaires qui appartenaient à d'autres compagnies et n'avaient aucune raison de rester à la caserne, franchit la grille sans difficulté.

Lorsqu'il fut dans la rue, à quelques mètres du poste, sur le trottoir de la rue des Balayeurs, il se mit à courir. L'horloge, en arrière, disait midi moins dix-sept minutes. Le temps de monter dans sa chambre et de remplacer l'uniforme par des vêtements civils, n'était-ce pas trop déjà? Serait-il possible de prendre le train de midi dix? Car il y avait toute la ville à traverser. Et, d'autre part, c'eût été une grave imprudence d'essayer de passer la frontière en uniforme. Jean réfléchit, tout en courant, qu'il pouvait aisément emporter une valise, et qu'il changerait de costume soit dans le train, soit à Russ-Hersbach. En pénétrant dans le couloir, il appela la logeuse, et, essoufflé:

— J'ai une course très pressée, dit-il. Veuillez arrêter une voiture de place. Je redescends.

Trois minutes plus tard, il avait enfermé dans une valise le pantalon, la jaquette, le chapeau qu il avait eu la précaution de préparer et de disposer dès le matin sur son lit, et il sautait dans un fiacre, en ayant soin de don-

ner seulement comme adresse: «Rue de la Mésange.» Mais au plus prochain détour, il commanda:

— Cocher, à la gare, et à toute vitesse.

Il arriva à la dernière minute, prit un billet pour Russ-
5 Hersbach, et monta dans un compartiment de première, avec deux autres voyageurs.

. . . . . .

A la même heure exactement, le capitaine qui passait, dans la cour, la revue des effets de service, ayant aperçu l'un des deux volontaires affectés à sa compagnie, deman-
10 dait au wachtmeister:

— Où est l'autre?

— Je ne l'ai pas vu, monsieur le capitaine, répondit Hamm.

Et, se tournant vers le camarade d'Oberlé:

15 — Vous savez où il est?

— Il est sorti après l'exercice, monsieur le wachtmeister, et n'est pas revenu.

— Pour une fois, grommela le capitaine, je ne punirai pas; il n'a pas compris, sans doute; mais vous lui ferez
20 l'observation, de ma part, quand il rentrera, Hamm, et vous n'y manquerez pas.

L'incident n'eut donc pas de suites immédiates. Mais, quand les hommes eurent été réunis de nouveau pour le pansage, qui avait lieu chaque après-midi de une heure
25 à deux, l'absence de Jean ne put pas ne pas être remarquée.

— Oberlé n'est donc pas rentré? fit Hamm.

Le même camarade répondit:

— Il courait en sortant de la caserne et en se dirigeant
30 vers sa chambre.

— L'avez-vous vu au restaurant?

— Il n'a pas déjeuné avec nous.

— Cela suffit, dit le wachtmeister.

Hamm se détourna rapidement. Il eut une moue, qui montrait qu'il jugeait grave la situation. Il la jugeait grave pour Oberlé, mais sérieuse également pour lui-même. Ni le capitaine, ni le lieutenant n'étaient à ce moment à la caserne. S'il y avait une histoire, par hasard, le capitaine ne manquerait pas de dire: «Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?»

Il fallait aller aux renseignements. Ce n'était pas difficile. La rue des Balayeurs s'ouvrait en face de la grille. Hamm obliqua vers la porte de la caserne, et se rendit chez la logeuse de Jean. Il reçut cette réponse:

— Parti en voiture, avant midi, avec une valise.

— Quelle adresse a-t-il donnée?

— Rue de la Mésange.

— Pas de numéro?

— En tout cas, je n'ai pas entendu. Je ne sais pas.

Le soupçon se précisa dans l'esprit de Hamm. Le wachtmeister n'avait plus à hésiter. Il courut chez le capitaine, qui logeait dans les nouveaux quartiers.

Le capitaine n'était pas chez lui.

Désappointé, et le sang échauffé par la marche qu'il venait de faire, Hamm rentrait à la caserne, lorsqu'il pensa que tout près habitait le lieutenant Farnow. Celui-ci n'appartenait pas au 2e escadron. Mais Hamm connaissait les fiançailles de l'officier. On en avait parlé entre gradés. Il monta au premier, dans la superbe maison construite en blocs de pierre réguliers et saillants. Et l'ordonnance, interrogée, répondit:

— Monsieur le lieutenant s'habille.

Le lieutenant von Farnow s'habillait, en effet, pour

faire quelques visites. En culotte et en chemise, penché au-dessus d'une table-toilette à glace biseautée, tout un service de brosses et les ustensiles de son onglier étalés autour de lui, il se lavait le visage. La pièce sentait l'eau
5 de Cologne. Il tourna vers le maréchal des logis sa face toute trempée d'eau, et dit, en saisissant une serviette:

— C'est vous, Hamm? Qu'y a-t-il?

— Monsieur le lieutenant, je me suis permis d'entrer,
10 parce que je ne trouve pas chez lui mon capitaine, et que le volontaire Oberlé...

— Oberlé? Qu'a-t-il fait? interrompit Farnow, qui eut une secousse nerveuse.

— Il n'a pas reparu depuis onze heures et demie.

15 Farnow, qui s'épongeait la figure, jeta la serviette sur la table, violemment, et s'approcha du sous-officier. Il se souvenait des craintes de madame Oberlé. Et Hamm pensa: «Il a la même idée que moi.»

— Comment! pas reparu? Avez-vous été rue des
20 Balayeurs?

— Oui, monsieur le lieutenant: il a quitté la maison en voiture à midi moins dix.

Le jeune lieutenant sentit le froid de la mort lui toucher le cœur. Il était blême, mais pas un muscle de son visage
25 ne bougeait, quand il dit:

— Vous n'avez qu'une chose à faire, Hamm: c'est de prévenir votre commandant. Il s'informera... et fera... ce qui est prescrit en pareil cas.

Farnow eut même la force de consulter du regard la
30 pendule de Saxe fleuri qui ornait son bureau, et d'ajouter:

— Une heure quarante. Il faut vous hâter.

Le wachtmeister salua, et se retira.

L'officier courut aussitôt dans le cabinet de travail contigu, et demanda la communication avec un des agents de surveillance de la gare de Strasbourg. Une dizaine de minutes plus tard, il était appelé, à son tour, par la sonnerie du téléphone, et apprenait qu'un volontaire du 9e hussards, en tenue, arrivé au dernier moment avec une valise, avait pris un billet de première classe pour la station de Russ-Hersbach.

— Non! cela est impossible! s'écria Farnow, en se laissant tomber sur le divan de son cabinet. Il y a erreur... Russ-Hersbach, c'est presque la frontière, et Jean ne peut pas déserter, parce qu'il aime... Il est à Alsheim... Il a, en tout cas, voulu revoir Odile... Je vais le savoir!

Il frappa du poing son bureau d'acajou:

— Hermann!

L'ordonnance, un large Germain, calme, entr'ouvrit la porte.

— Selle mon cheval et le tien! Tout de suite!

Farnow fut rapidement prêt, descendit, trouva les deux chevaux dans la rue, traversa Strasbourg, et se mit à trotter à grande allure sur la route.

Il faisait chaud, sur la longue route sans ombre. Le ciel, au-dessus des champs, était trouble et cuivré; à l'horizon, derrière les Vosges, il y avait des sommets de nuages immobiles et tout pleins de rayons. Les chevaux en sueur allaient toujours à grande allure.

Farnow sentait grandir en lui l'angoisse à mesure qu'il approchait. «Et si je ne le trouvais pas?... S'il avait, en effet...»

Obernai fut laissé à droite. Un chemin de traverse pointait sur Alsheim. Bientôt le toit des Oberlé apparut

et grandit dans la verdure. «Lucienne! Lucienne! Lucienne!»

. . . . . .

Dans la maison qu'assoupit la chaleur orageuse de cette journée d'automne, M. Joseph Oberlé, assis dans l'ombre d'un rideau, sommeille à demi, ayant sur les genoux quelques lettres et un numéro de la *Strassburger Post*. A l'extrémité de la pièce, et dans l'ombre aussi, Lucienne, penchée sur un petit bureau, écrit.

— Monsieur? Monsieur Oberlé?

L'industriel sursauta, et, se redressant prestement, ouvrit la porte, entr'ouverte seulement, et rejoignit, dans le vestibule, le concierge qui accourait.

— Pourquoi m'appelez-vous? Vous savez que je n'aime pas...

Il causa une minute avec l'homme, et rentra épanoui.

— Ma Lucienne, M. de Farnow t'attend à la grille du parc.

Elle était déjà debout, toute rose.

— Lui? Pourquoi n'entre-t-il pas?

— Il paraît qu'il est à cheval, très pressé... Va le chercher de ma part, ma chérie, ramène-le... Dis-lui qu'il n'y aura aucun scandale: je me charge d'empêcher toute nouvelle scène.

Elle se regarda dans la glace, et releva ses cheveux. Il répéta:

— Va, mon trésor, c'est toi qu'on demande. Si vous ne revenez pas tout de suite, j'irai vous trouver.

Elle passa en saluant. Deux marches à la fois, elle descendit le perron. Elle marchait vite dans l'avenue, heureuse, un peu troublée, les lèvres entr'ouvertes, les yeux cherchant Farnow.

Au bout de l'avenue seulement, elle vit les deux chevaux tout fumants de sueur qui étaient restés sur la route, tenus en bride par l'ordonnance et, presque en même temps, l'officier qui s'avançait.

— Bonjour, Wilhelm! Quelle bonne surprise!

Il se découvre, il prend la main qui se tend, mais, au lieu de la baiser, il attire Lucienne du côté des chantiers tout voisins. Les lèvres aiguës de Lucienne s'obstinent à sourire; elles sont braves; elles font bonne contenance, tandis que le cœur est déjà serré par l'angoisse.

— Vous m'enlevez donc? Qu'est-ce que c'est que ce farouche ami, qui ne dit pas même bonjour? Vous, si correct...

— Venez... Tenez, ici, nous ne serons pas vus...

Ils sont dans une sorte de retraite que forment trois piles inégales de planches. Farnow lâche la main de Lucienne.

— Jean est-il ici? Faites bien attention: est-il à Alsheim?

Toute l'angoisse et toute l'impérieuse jeunesse qui voulait commander au malheur étaient dans les yeux de Farnow, et guettaient la réponse.

— Mais non, dit simplement Lucienne.

— Vous l'attendez, au moins?

— Pas plus.

— Alors, nous sommes perdus, mademoiselle! Perdus!

— «Mademoiselle»?

— Oui. S'il n'est pas ici, c'est qu'il a déserté.

— Ah!

La jeune fille se renversa en arrière, comme si elle tombait, et s'appuya aux planches, les bras écartés, les yeux hagards.

— Déserté?... Perdus?... Vous voyez bien que vous me tuez, avec des mots pareils... Est-ce que vraiment, Jean?... Vous êtes sûr?...

— Puisqu'il n'est pas ici, oui, je suis sûr... Il a pris
5 son billet pour Russ-Hersbach, comprenez-vous, Russ-Hersbach... Il a dû déjà franchir la frontière... Je vous dis qu'il a quitté Strasbourg voilà plus de trois heures...

Il fut secoué par un rire de souffrance et de colère.

— Vous ne vous souvenez donc pas? Il avait juré à
10 votre mère qu'il entrerait à la caserne. Il y est entré en effet. Mais la promesse expirait aujourd'hui. Et il a déserté... Et à présent...

— Oui... à présent?

Lucienne ne demandait pas d'autre preuve. Elle
15 croyait déjà. Sa poitrine haletait. Ses mains cessèrent de serrer les planches qu'elle avait saisies, et se joignirent, suppliantes. Elle fut obligée de répéter la question à Farnow immobile de douleur.

— A présent qu'allez-vous faire, Wilhelm?

20 Farnow, le visage contracté, droit devant elle, dans son uniforme poussiéreux, dit d'une voix faible:

— Vous quitter!...

— Me quitter parce que mon frère déserte?

— Oui.

25 — Mais c'est insensé ce que vous dites!

— C'est mon devoir de soldat.

— Mais vous ne m'aimez donc pas?

— Oh! si, je vous aime!... Seulement l'honneur ne me permet plus de vous épouser... Je ne peux pas être le
30 beau-frère d'un déserteur, moi officier, moi Farnow!

— Alors cessez d'être officier et continuez de m'aimer! cria Lucienne, levant les bras vers l'immobile statue

bleue. Wilhelm, l'honneur vrai consiste à aimer Lucienne Oberlé; à ne pas l'abandonner; à ne pas manquer à la parole qu'on lui a donnée... Laissez mon frère; qu'il aille où il voudra; mais ne brisez pas nos deux vies!

Farnow pouvait à peine parler. Il se tut un moment. L'effort de sa volonté gonflait tous les muscles de son cou quand il dit:

— C'est bien pis. Vous devez savoir toute la vérité. Lucienne: je suis obligé de le dénoncer.

— Dénoncer Jean! Vous ne ferez pas cela! cria Lucienne, avec un geste de recul. Je vous le défends!

— Je le ferai tout à l'heure. La loi militaire m'y oblige.

— Ce n'est pas vrai. Ces cruautés-là n'y sont pas!

— Je vais vous le faire dire... Hermann!

L'homme se montra, à dix pas de Farnow et de Lucienne, à l'entrée de l'allée, stupéfait et les traits encore tuméfiés par la course.

— Écoute-moi bien. Rappelle-toi l'article du règlement. Que commande-t-il, quand on a connaissance d'un projet de désertion?

Le soldat réfléchit une seconde, et récita:

«Celui qui aurait connaissance, d'une manière digne de foi, d'un projet de désertion, à un moment où il serait encore possible de l'empêcher, et qui n'en prévient pas ses supérieurs, est puni d'emprisonnement jusqu'à dix mois, en campagne jusqu'à trois ans.»

— Vite aux chevaux! dit Farnow, nous partons!

Et, se retournant:

— Adieu, Lucienne.

Elle courut à lui; elle lui saisit le bras:

— Non, non, cria-t-elle, vous ne partirez pas! Je ne veux pas!

Il regarda un instant ce visage en larmes, où l'ardent amour et la douleur se mêlaient. Elle répéta:

— Je ne veux pas, entends-tu?

Alors Farnow l'enveloppa de ses bras, la souleva de terre, la serra contre sa poitrine, et, avec passion, baisa ces yeux qu'il ne voulait plus voir. Et ce fut à la violence désespérée de ce baiser, que Lucienne comprit que c'était bien un adieu.

Il la repoussa brusquement, gagna la grille, sauta en selle, et partit au galop dans la direction d'Obernai.

XV

La nuit venait. Jean n'était point encore sorti des forêts allemandes. Jean dormait, épuisé de fatigue, couché sur la mousse et sur les aiguilles de sapin, et M. Ulrich veillait, attentif au danger possible, encore ému de celui auquel il venait d'échapper. Les deux hommes occupaient la partie basse d'un étroit espace laissé par des bûcherons entre deux piles de fagots. On avait éclairci une sapinière. Les branches encore vertes rendaient plus sûr l'abri de l'angle aigu qu'ils formaient. Tout autour, les futaies inclinées de la montagne ouvraient leurs larges plis au vent d'orage qui soufflait. Aucun autre bruit ne montait jusqu'à ces hauteurs.

Il y avait deux heures environ que M. Ulrich et son neveu avaient dû se réfugier là.

Lorsque le train était arrivé à la station de Russ-Hersbach, l'oncle Ulrich avait tout de suite compris et dit que le moment était passé, pour Jean, de quitter son

uniforme. Il avait jeté la valise au cocher du landau de louage commandé depuis trois jours.

— Menez vos chevaux bon train, cocher!

Les chevaux avaient pris la route qui traverse le pauvre village, atteint la ville de Schirmeck, et quitté là la vallée principale, pour monter, à droite, par l'étroite et sinueuse vallée qui conduit à Grand-Fontaine. Aucun symptôme ne révélait une défiance particulière; mais le nombre des témoins augmentait. Et cela était grave. Bien que Jean fût appuyé contre le siège du cocher, et caché en grande partie par les rideaux du landau et par une couverture que M. Ulrich avait jetée sur la tunique trop éclatante de son neveu, l'uniforme du 9e hussards avait été certainement aperçu par les deux gendarmes croisés dans les rues de Schirmeck, par les ouvriers de la carrière de pierre que le chemin longe au sortir de la ville, par le douanier qui fumait et avait continué de fumer si tranquillement sa pipe, assis sous les arbres de Grand-Fontaine.

Il était deux heures quinze minutes lorsque les chevaux s'étaient arrêtés au centre du village. Les voyageurs étaient descendus de voiture, les chemins n'étant plus carrossables.

— Allez nous attendre à l'auberge, avait dit M. Ulrich. Nous ferons notre promenade, et, dans une heure, nous reviendrons... Doublez la ration d'avoine pour les chevaux, et prenez une bouteille de vin à mon compte.

Aussitôt, M. Ulrich et Jean s'étaient dirigés par l'étroit sentier, bordé de maisons, de jardins et de haies, qui unit Grand-Fontaine au dernier village de la haute vallée, celui des Minières.

A peine avaient-ils fait deux cents mètres, qu'ils aperçurent le garde forestier de la Mathiskopf qui descendait

vers eux. L'homme sortait de sa maison, en haut des Minières, et gagnait le sentier où il devait nécessairement rencontrer les deux voyageurs.

M. Ulrich eut peur.

5 — Jean, dit-il, voilà un uniforme que je préfère rencontrer plus tard. Prenons par la forêt!

La forêt était à gauche. C'étaient des sapinières où les abris ne manqueraient pas.

Jean et son oncle franchirent la haie, quelques mètres 10 de prairie, et entrèrent dans l'ombre des sapins.

Il était temps. L'alarme venait d'être donnée par le gouvernement militaire de Strasbourg; on avait téléphoné au poste de douane de Grand-Fontaine, et à tous ceux des environs, d'empêcher la désertion du volontaire 15 Oberlé. Jean et M. Ulrich remarquèrent promptement des allées et venues inquiétantes. Dans la tranquille vallée, il y eut bientôt des douaniers et des gendarmes en vue. Ils se jetèrent dans la forêt de la Mathiskopf.

Et la fuite commença.

20 M. Ulrich et Jean ne furent pas rejoints, mais ils furent aperçus; ils furent traqués, de futaie en futaie, pendant plus d'une heure, et empêchés de gagner la frontière, car il aurait fallu traverser à découvert le fond de la vallée. L'idée qu'avait eue M. Ulrich de grimper au sommet 25 d'une des piles de bois et de se laisser couler, avec Jean, dans la fente laissée entre les fagots amoncelés, avait sauvé les deux fugitifs. Les gendarmes, ayant rôdé quelque temps dans la sapinière, s'étaient éloignés.

Jean s'était endormi, et la nuit venait. Le vent amon- 30 celait les nuages, et hâtait l'ombre. M. Ulrich se leva, et, prudemment, monta jusqu'au sommet de la tranchée verte.

— Eh bien! oncle Ulrich, demanda Jean qui s'éveillait, que voyez-vous?

— Aucun casque de gendarme, aucun bonnet de douanier, souffla M. Ulrich en se penchant. Je les crois dépistés. Mais avec eux, il faut toujours se défier. 5

— La vallée des Minières?

— A l'air abandonnée, mon ami. Personne dans les deux chemins, ni dans les prés autour du village. Te sens-tu vaillant? L'heure est venue, mon enfant...

Il ajouta, après un petit intervalle, où il feignit d'écouter: 10

— Monte, pour que nous fassions le plan de bataille.

Quand il eut près de son épaule la tête de Jean, dépassant les branches des fagots et tournée vers l'ouest:

— Tu vois, dit M. Ulrich, le village des Minières en bas? 15

— Oui.

— Malgré la nuit et la brume, tu peux te rendre compte que, de l'autre côté, la montagne est moitié sapins et moitié hêtres.

— Je devine. 20

— Nous allons faire un demi-cercle pour éviter les jardins et les prés des Minières, et quand nous serons là-bas, juste en face, tu n'auras pas deux cents mètres à descendre, et tu seras en France... C'est l'endroit que j'ai reconnu pour toi. Il y a précisément devant nous, 25 sur l'autre pente, une grande pointe de prairie française... J'y ai même vu une ancienne ferme abandonnée... Je vais partir devant...

— Pardon, moi devant.

— Non, je t'assure, mon petit, que le danger est égal 30 en arrière. Et il faut bien que je te serve de guide... Je te précède donc, nous évitons les sentiers, et je te con-

duis, prudemment, jusqu'à un point où tu n'auras qu'une chose à faire: prendre ta course et traverser une route, puis quelques mètres de taillis, en droit ligne. Au delà du taillis, l'herbe est française... Viens.

Ils se glissèrent sous le couvert des grands sapins, qui commençaient près de là. Toutes les minutes, M. Ulrich s'arrêtait pour écouter. Il se retournait aussi, fréquemment, et, derrière lui, il ne manquait point d'apercevoir la haute silhouette de Jean, dont il ne voyait plus le visage. Les deux compagnons descendirent jusqu'à la lisière des prés des Minières, et remontèrent un dernier contrefort des Vosges, mais sans quitter le couvert.

Lorsque M. Ulrich fut arrivé au sommet, il s'arrêta, huma le vent qui venait d'en face, et, malgré le danger qu'il y avait à parler, murmura:

— Sens-tu les chaumes de France?

Il y avait une plaine en avant, mais invisible. On ne pouvait qu'entrevoir des fumées immobiles qui étaient les bois descendants, et d'autres fumées rapides, au-dessus, qui étaient les nuages.

M. Ulrich se mit à descendre avec plus de précaution encore, l'oreille attentive. Un hibou s'envola. Il y eut trente pas à faire dans de mauvais buissons qui s'accrochaient aux vêtements. Et tout à coup, en avant, une voix cria dans la futaie:

— *Halt!*

M. Ulrich se baissa, mit la main sur l'épaule de Jean, et, rapidement:

— Ne bouge pas! Moi, je vais les attirer du côté des Minières. Dès qu'ils seront après moi, tu te lèveras, et tu franchiras le chemin, puis le petit taillis. Cours droit devant toi! Adieu!

Il se releva, fit quelques pas avec précaution, puis, à travers la futaie, partit au trot.

La voix, qui s'était rapprochée, cria de nouveau et deux fois de suite:

— *Halt! Halt!*

Un coup de feu raya l'ombre. Quand le bruit eut cessé de sonner sous les branches, on entendit la voix de M. Ulrich, déjà loin, qui répondait:

— Raté!

En même temps, Jean Oberlé s'élança du côté de la frontière. Tête baissée, sans rien voir, les coudes levés, la poitrine fouettée par les branches, il courait de toutes ses forces. Il dut passer à peu de distance d'un homme embusqué. Les feuilles s'agitèrent. Un appel de sifflet retentit. Jean précipita sa course. Il déboucha inopinément sur la route. Aussitôt un second coup de carabine éclata. Jean roula au bord du taillis. Des clameurs, en même temps, s'élevèrent:

— Le voilà! Le voilà! Venez!

Jean se releva aussitôt. Il crut avoir butté contre une ornière. Il sauta dans le taillis. Mais ses jambes étaient faibles. Il sentait grandir l'angoisse d'une défaillance inévitable. Les cris de ceux qui le poursuivaient lui sonnaient dans le dos. Les arbres tournaient. Enfin, il eut une sensation de lumière, de vent froid, d'espace libre, et il ne vit plus rien.

. . . . . .

Tard dans la nuit, il s'éveille de son évanouissement. La forêt est secouée par l'orage. Il est dans une chambre de ferme abandonnée, sans meuble, éclairée par une petite lanterne. On l'a couché sur des branches vertes. Un homme se penche au-dessus de lui. Jean le regarde.

Il reconnaît un douanier français. La première impression d'effroi se dissipe. La figure est avenante.

— A-t-on tiré d'autres coups? demande-t-il.

L'homme répond:

5 — Non, pas d'autre.

— Tant mieux. L'oncle Ulrich est sauvé;... il m'avait accompagné jusqu'à la frontière... Vous voyez, j'étais au régiment;... je viens pour être soldat chez nous...

Il voit que sa tunique a été enlevée; qu'il y a du sang 10 sur sa chemise... Il respire mal.

— Qu'est-ce que j'ai?

Le douanier, un homme à grosses moustaches roulées, qui pleurerait s'il n'avait pas honte, répond:

— L'épaule traversée, mon ami. Ça guérira... Heu- 15 reusement que nous faisions notre ronde par ici, quand vous êtes tombé dans le pré. Mon camarade est allé en bas, chercher le médecin. Au petit jour, ils seront montés... Ne vous faites pas de chagrin... Qui êtes-vous?

Dans le demi-rêve, Jean Oberlé répond:

20 — L'Alsace...

A peine s'il peut parler. La pluie d'orage s'est mise à tomber. Elle martelle les toits, les planches des portes, les feuillages, les roches, toute la forêt qui enveloppe la maison. Les cimes se tordent et roulent comme des 25 chevelures d'algues dans les eaux de la mer. Un murmure immense, où des millions de voix sont unies, monte le long des Vosges et s'élève dans la nuit. Le blessé écoute. Qu'a-t-il compris? Il est faible. Il sourit.

— C'est la France qui chante! murmure-t-il.

30 Et il retombe, les yeux clos, en attendant l'aube.

VOCABULARY

VOCABULARY

From this Vocabulary are omitted most words belonging to very elementary grammar or so much alike in French and in English as to offer no difficulty to students advanced enough to read the text.

A

à, to, at, in, from, by; — **bas ...!** Down with ...!
abaisser, s'—, to lower, drop, droop.
abandonner, to leave, hand over, give up, forsake.
abatage, *m.* felling.
abattement, *m.* prostration.
abattre, to cast down, fell; **s'—**, fall heavily.
abbaye, *f.* abbey.
abbesse, *f.* abbess (*Lady Superior of a nunnery*).
abîme, *m.* abyss, chasm.
abondamment, abundantly.
abord; d'—, first, first of all; at first.
aborder, to go up to.
aboutir à, to lead to.
abréger, to abridge, cut short.
abri, *m.* shelter; **à l'— de,** in shelter from.
absolu, absolute, complete.
absorbé, engrossed.
absenter (s'), to be away.
acajou, *m.* mahogany.
accabler, to overwhelm.
accélérer, to accelerate, increase (speed).
accent, *m.* accent, tone, touch.
acceptable, bearable.
accepter, to accept; — **de,** consent to.
accès, *m.* fit.
accessible à, accessible to.
achever, to complete, finish.
acclamation, *f.* cheers.
accompagner, to accompany.
accompli, accomplished.
accorder, to grant.
accourir, to run up.
accrocher, s'— (à), to catch (in).
accueil, *m.* welcome, greeting; **faire — à,** to greet, welcome.
accueillir, to greet.
accuser, to accuse, charge.
acharnement, *m.* fury.
achat, *m.* purchase.
acheter, to buy.
achever (de), to finish, complete (... —ing).
acier, steel; **bleu d'—**, steel-blue.
acquérir, to acquire.
acte, *m.* act, action, deed.
adieu, *m.* farewell.
admettre, to admit; take on.
administrateur, *m.* civil servant.
administrati–f, –ve, of the Civil Service.
administration, *f.* administration, Civil Service; Civil Authorities; Bureau; — **des forêts,** Department of Forestry.
admirateur, *m.* admirer.
admirer, to admire.
adorer, to adore, worship.

adoucir, to soften.
adresse, *f.* address; **à l'— de,** addressed to.
adresser, s'— à, to address.
adulation, *f.* adulation, gross flattery.
adversaire, *m.* adversary.
affaiblir, to weaken.
affaiblissement, *m.* weakness.
affaire, *f.* affair, (business) deal; **—s,** business.
affaissé, sinking, low, weak.
affecter (*military term*), to attach, assign.
affectueu-x, -se, affectionate.
affermir, to establish.
affiche, *f.* poster.
afficher, to placard, display, proclaim.
affinité, *f.* affinity, similarity of taste, etc., sympathy.
affirmati-f, -ve, positive.
affirmation, *f.* affirmation, declaration (*of principle*).
affirmativement, in the affirmative.
affirmer, to establish, confirm.
affront, *m.* insult. [that.
afin de, afin que, in order to,
âge, *m.* age, time, time of life; **de mon —,** befitting my time of life.
âgé, old, aged.
agenouillé, on (one's) knees.
agenouiller (s'), to kneel down.
agent, *m.* officer; **— de surveillance,** detective.
aggraver, to aggravate, make worse; **s'—,** grow worse.
agile, agile, quick of movement.
agir, to act, work; **— d'après ...,** act upon ...; **bien —,** pursue a lofty line of conduct; **il s'agit de,** the question is ..., the matter in hand is ...
agiter, s'—, to move, wave, sway, (*of leaves*) rustle.
agrandir, to enlarge, magnify, ennoble.
agrandissement, *m.* enlarging.
aguerri, seasoned (to war).
aider, to help.
aïeul, *m.* grandfather.
aigle, *m.* eagle.
aigu, -ë, acute, sharp, thin, drawn, high, piercing, shrill.
aiguille, *f.* needle.
aile, *f.* wing.
ailleurs, elsewhere; **d'—,** from elsewhere; moreover.
aimable, amiable, kind.
aimer, to love, like.
aîné, elder, eldest.
ainsi, thus, for instance; that way; **— que,** as well as, as also.
air, *m.* air; appearance; **en l'—,** up in the air, upwards, above, in mid-air; **avoir l'—,** to seem, appear; **avoir grand —,** to look very distinguished.
aise, *f.* ease, pleasure; **à votre —!** As you please! Go ahead!
aisément, easily, readily.
ajourner, to defer, put off.
ajouter, to add.
alangui, languid.
alerte, quick, brisk.
algue, *f.* seaweed.
aligné, lined up.
aligner, to arrange, draw up in a line *or* lines.
allée, *f.* walk, lane, avenue; **—s et venues,** movements to and fro.
allègrement, with quick, joyful step.
Allemagne, *f.* Germany.
allemand, German.
aller, to go, be going to; **s'en —,** go away, out; **s'en — ...—ant,** go about ... **—ing; — droit,** go straight, toe the

scratch; **nous irions plus loin** (p. 104), the matter should not rest there; be (*in health*).
allez! you may be sure!
Allons! Come! — **donc!** Nonsense!
allumer, to light.
allure, *f.* gait.
alors, then.
alsacien, *m.* Alsatian dialect.
alsacien, -ne, Alsatian.
amas, *m.* heap, mass.
âme, *f.* soul; — **qui vive;** a living soul.
améliorer, s'—, to improve.
amener, to bring.
amertume, *f.* bitterness.
améthyste, *f.* amethyst (*violet-colored precious stone*).
ami, friendly; *m.* friend.
amical, friendly.
amicalement, in a friendly way.
amitié, *f.* friendship.
amonceler, to heap up, pile up.
amour, *m.* love.
amoureux, *m.* lover.
amour-propre, *m.* (personal) pride.
amusant, amusing, entertaining, 'lots of fun.'
amuser, to amuse, entertain.
an, *m.* year; **avoir ... —s,** to be ... years old.
ancien, *m.* old man; **les —s,** their elders.
ancien, -ne, old-time, old, former, late.
anéanti, annihilated, destroyed, dead.
anglais, English.
angle, *m.* angle; **à — droit,** at right angles.
angoisse, *f.* anguish, dread.
angoissé, in anguish.
animer, to quicken; **s'—,** grow excited.
animosité, *f.* animosity, hostility, enmity.
année, *f.* year, year's work, etc.
annexer, to annex (*territory*).
annexion, *f.* annexation (*here, of Alsace and part of Lorraine to Germany. See Introduction*).
annoncer, to announce.
anormal, abnormal, extraordinary.
antifrançais, anti-French, opposed to the French.
antipathie, *f.* antipathy.
antique, aged.
anxieu-x, -se, anxious.
août, *m.* August.
apaiser, to appease.
apercevoir, to catch sight, a glimpse, of; see, realize; **s'— de,** notice.
aperçu—, see **apercevoir.**
aplanir, to smooth down *or* over.
apparaître, to appear.
apparence, *f.* outward appearance, semblance.
apparition, *f.* coming in sight; figure.
appartement, *m.* apartment, room.
appartenir, to belong.
appel, *m.* call, summons.
appeler, to call, call upon; **s'—,** be named.
appesanti, heavy.
apporter, to bring; **faire —,** order.
appréciation, *f.* comment.
apprendre, to learn; teach.
apprenti, *m.* apprentice.
apprentissage, *m.* apprenticeship; **faire son —,** to serve one's apprenticeship.
appri—, see **apprendre.**
approbation, *f.* approval. [up.
approcher, s'—, to draw near *or*
approuver, to approve.
appui, *m.* support; **mur à hauteur d'—,** low wall (*that you can lean on*).

appuyer, to lean, press, rest, support; — **sur,** stress (*words*).
après, after; **d'—,** according to.
après-demain, *m.* day after to-morrow.
après-midi, *m. f.* afternoon.
arbre, *m.* tree.
arbuste, *m.* sapling, shrub; **—s,** shrubbery.
archimillionnaire, multi-millionaire.
ardent, ardent, glowing, flashing.
ardoise, *f.* slate.
argument, *m.* argument.
arme, *f.* arm, weapon.
armée, *f.* army.
arrêté, stopped; fixed.
arrêter, s'—, to stop, stand still; **s'— sur,** rest upon.
arrière, en —, backward, behind.
arriéré, backward, behind the times.
arrière-pensée, *f.* (mental) reservation.
arrivée, *f.* arrival, return.
arriver, to arrive, come back, get there.
articuler, to articulate.
artillerie, *f.* artillery; **— à pied,** foot artillery.
artiste, *m.* artist.
ascension, *f.* ascent.
aspirer, to suck in, draw.
assentiment, *m.* consent.
asseoir, to seat; **s'—,** sit down.
assez, enough, pretty, rather.
assis, seated.
assieds, see **asseoir.**
assister à, to attend, be present at *or* during.
assoupir, to make sleepy.
assouplissement, *m.* setting up (drill).
assurément, certainly.
assurer, to make secure, settle, assure.
atmosphère, *f.* atmosphere.
attacher, to attach, tie, fix, tether.
attaque, *f.* seizure.
attaquer, to attack.
attardé, belated.
atteign—, see **atteindre.**
atteindre, to reach, strike, affect (cruelly).
atteint, suffering.
attendre, to wait for, expect (*a person*); **s'— à,** expect (*a thing*).
attendri, full of tenderness, emotion.
attenti-f, -ve (à), on the lookout (for).
attention, *f.* attention; **faire —,** to pay attention, notice, remember.
attirer, to draw, attract.
attitude, *f.* attitude, behavior.
attrister, to sadden; **s'— de,** grow sad at *or* over.
aube, *f.* dawn.
auberge, *f.* inn.
aucun, any, no; **ne ... —,** no.
audace, *f.* audacity.
audacieu-x, -se, bold.
au delà de, beyond.
au-dessous de, below.
au-dessus de, above.
augmenter, to increase.
aujourd'hui, to-day, now.
auprès de, near, with.
auquel, auxquels, etc. = **à lequel, à lesquels,** etc.
aussi, also, too; therefore, so, and consequently.
aussitôt, immediately.
autant, as much; **en faire —,** to do the same.
auteur, *m.* author.
automne, *m.* autumn.
autoriser, to allow.
autoritaire, masterful.
autorité, *f.* authority, rule; weight, influence.

autour de, around, about.
autre, other, different; — **chose,** something, anything else; **nous, vous —s,** we, you (*emphatic*).
autrefois, formerly; **d'—,** former, old, old time, of former days, of the olden times.
autrement, otherwise, differently; **ne pouvoir faire —,** to be unable to help it.
Autriche, *f.* Austria.
avance, *f.* advance (*in kindness, reconciliation, etc.*); **à l'—,** in advance.
avancer, to advance.
avant, before; **en —,** forward, on ahead.
avantage, *m.* advantage, asset.
avant-dernier, last but one.
Ave, 'Ave Maria' (*a prayer to the Virgin Mary.* See **Marie**).
avec, with.
avenant, prepossessing, attractive.
avenir, *m.* future; **faire son —,** to make one's life.
averse, *f.* shower.
avertir, to warn, give notice, notify, forewarn.
avis, *m.* opinion, notice, warning; **donner son —,** to express an opinion; **— de départ,** marching orders.
avocat, *m.* barrister, lawyer.
avoine, *f.* oats.
avoir, to have; **il y a, avait, eut,** *etc.*, there is, was, etc.
avoué, confessed, unconcealed.
avouer, to confess.
avril, *m.* April.

B

Baden-Baden, Baden (*famous resort in the Grand-Duchy of the same name*).
bagage, *m.* baggage, things, traps.
baie, *f.* bay.
baigner, to bathe, flood.
baiser, *m.* kiss.
baiser, to kiss.
baissé, lowered, (*of window-shades*) drawn.
baisser, to lower, get lower; **se —,** bend down, crouch.
balayeur, sweeper.
banal (*m. pl.* **banals**), common-place.
banc, *m.* bench, seat, pew.
bande, *f.* strip.
barbare, *m.* barbarian.
barbe, *f.* beard.
barbiche, *f.* small goatee, imperial (*from the fact that the fashion was set by Napoleon III, Emperor of the French,* 1852–1870).
barrière, *f.* fence, fence-gate.
bas, *m.* lower part, base, foot.
bas, -se, low, lower; **en —,** below, down there; **tout —,** in a whisper, to oneself.
Basse-Alsace, *f.* Lower (*or Northern*) Alsace (*the chief town of which is Strasburg*).
bataille, *f.* battle.
batailleu-r, -se, pugnacious, quarrelsome.
bataillon, *m.* battalion; **'Formez vos bataillons',** see **Marseillaise.**
batelier, *m.* boatmen; **quai des —s** (*on the river Ill, in Strasburg*).
bâtiment, *m.* building.
bâtir, to build.
battement, *m.* beat, beating, quiver.
battre, to beat, thresh (*wheat*); **se —,** fight.
bavarder, to chatter, gossip.
bavarois, Bavarian.
Bavière, *f.* Bavaria (*Kingdom of South Germany*).

beau, belle, fine, handsome.
beaucoup, much, many; dearly.
beau-frère, *m.* brother-in-law.
beauté, *f.* beauty.
bécassine, *f.* snipe.
bêcheur, *m.* digger.
bel, belle, see **beau.**
belle-fille, *f.* daughter-in-law.
belle-sœur, *f.* sister-in-law.
bénir, to bless.
berlinois, in *or* of Berlin (*capital of Prussia and of Germany*).
besogne, *f.* work.
besoin, *m.* need, necessity.
bibliothèque, *f.* bookcase, library.
bien, *m.* good.
bien, well, right, good! **vouloir —,** not to mind; very; **— du, de la, des,** much, many; indeed; **ou —,** or else; nice, kind.
bien-aimé, beloved.
bien que, although.
bientôt, soon.
bière, *f.* beer.
billard, *m.* billiards.
billet, *m.* ticket.
biseauté, bevelled.
Bismarck, *the German 'Iron Chancellor' who built up United Germany* (1871).
blâmer, to blame.
blanc, -he, white, hoary.
blancheur, *f.* whiteness.
blanchir, to whiten; **— à la chaux,** whitewash (*literally: whiten with lime*).
blé, *m.* wheat.
blême, deadly pale.
blessé, *m.* wounded man.
blessure, *f.* wound.
bleu, blue; **— de ciel,** sky-blue.
bleuâtre, bluish.
bloc, *m.* block, mass.
blond, fair-haired, fair, yellowish.
Bohême, *f.* Bohemia (*northeastern province of Austria-Hungary*).
boire, to drink, drink in.
bois, *m.* wood; **sous —,** in the woods.
boiserie, *f.* woodwork, wainscoting.
bombe, *f.* shell.
bombé, bulging.
bon, -ne, good, kind, warm (-hearted); **à quoi —,** what is the use (of)?
bonheur, *m.* happiness, good fortune, joy.
boniment, *m.* patter (*i.e. talk of a conjurer, etc.*).
bonjour, good day.
Bonn, *university town on the Rhine.*
bonnet, *m.* (soft) cap.
bonsoir, good night.
bord, *m.* edge, (river) bank.
border, to border, edge, serve as a border to, fringe.
bordure, *f.* border, edging.
borné, limited (*in intellect*).
bosquet, *m.* grove.
botte, *f.* boot.
botté, in top boots.
bouche, *f.* mouth.
bouffée, *f.* puff (*of smoke*).
bouger, to budge, twitch.
bougie, *f.* (*wax*) candle.
bouleau, *m.* birch, birch tree.
bouquet, *m.* bunch, clump.
bourdonnement, *m.* buzzing, hubbub.
bourg, *m.* village.
bourgeois, *m.* **-se,** *f.* plain citizen.
bourgeon, *m.* bud.
bourgogne, *m.* Burgundy (wine).
bourrelet, *m.* weather strip.
bout, *m.* end, far end.
bouteille, *f.* bottle.
bouton, *m.* button, push, knob.
boxer, to box.
branche, *f.* branch.

bras, *m.* arm.
brave, brave; fine; **—s gens,** good, honest people; sterling folk.
bravo! good for you!
bravoure, *f.* bravery.
br-ef, -ève, short, brief.
bride, *f.* bridle; **en —,** by the bridle.
brigadier, *m.* sergeant.
brise, *f.* breeze.
briser, to break, break off *or* up.
broder, to embroider.
broncher, to stumble; **ne pas —,** walk straight, toe the scratch.
brosse, *f.* brush.
brosseur, *m.* (*military*) orderly.
brouillard, *m.* fog.
bruit, *m.* noise, report.
brûler, to burn.
brume, *f.* mist.
brun, brown, dark, of dark wood.
brusquement, roughly, suddenly.
brute, *f.* beast.
bruyant, noisy, boisterous.
bruyère, *f.* heather.
bûcheron, *m.* wood-cutter.
buisson, *m.* bush.
bureau, *m.* desk, writing-table, office.
bureaucrate, *m.* (*office*) boss.
buste, *m.* bust, upper part of the body, head and shoulders.
but (*pronounce: butte*), *m.* goal, end, object.
butter, to stumble.
buv—, see **boire.**

C

ça = cela (*from ce-là*), that.
çà et là, here and there.
cabane, *f.* cabin, hut; **— de planches,** wooden shanty.
cabinet, *m.* small room; **— de travail,** library, study, office.
cacher, se —, to hide. [café.
café, *m.* coffee; coffee-house,
caille, *f.* quail.
calme, calm, still.
calmer, to calm, soothe, flatter.
calomnier, to slander.
camarade, *m.* comrade, friend.
cambrer, to bend back, throw back.
campagnard, rural.
campagne, *f.* (*open*) country, countryside, fields; campaign; **en —,** in war time.
canapé, *m.* sofa.
candidat, *m.* **(à),** a candidate (for), running for.
candidature, *f.* candidature (*running for election*).
canne, *f.* cane, walking-stick.
canon, *m.* cannon.
capable, able; **— de,** open to.
capitaine, *m.* captain.
capital, vital.
car, for (= because).
carabine, *f.* carbine, rifle.
caractère, *m.* nature, character.
caresser, to caress, pat.
carré, square.
carrière, *f.* career; quarry.
carrossable, fit for carriages.
carte, *f.* map; **— d'Etat-Major,** ordnance map (*made by government*).
cas, *m.* case; **en tout —,** in any case, anyhow.
caserne, *f.* barracks.
casque, *m.* helmet.
casquette, *f.* cap.
cathédrale, *f.* cathedral.
Caucase, *m.* the Caucasus Mountains (*in south of European Russia, between the Black and Caspian seas*).
cause, *f.* case, cause; **en —,** concerned.

causer, to cause, bring; chat.
causerie, *f.* chat, talk.
cavalerie, *f.* cavalry.
cavalier, *m.* horseman, rider, cavalryman.
ce, cet, cette, ces, this, that; **c'est que,** that is because, the reason is; but then; **c'est à dire,** that is to say, I mean.
céder, to yield.
célèbre, celebrated, famous.
celle, see **celui.**
celui, celle; the one, he, she, etc.; — **-ci,** the latter; — **-là,** the former.
cent, one hundred.
cep, *m.* vine-stock.
cépée, *f.* young trees.
cependant, however, nevertheless; meanwhile.
cercle, *m.* circle.
cérémonieu-x, -se, ceremonious.
cerisier, *m.* cherry tree.
certain, certain, sure.
certitude, *f.* certainty.
ces, these, those.
cesse; sans —, constantly, always.
cesser, to cease, stop.
ceux, see **celui.**
chacun, each, each one.
chagrin, *m.* grief; **se faire du —,** to worry.
chaîne, *f.* chain, watch chain.
chair, *f.* flesh.
chaise, *f.* chair.
chalet, *m.* cottage, lodge.
chaleur, *f.* heat.
chambre, *f.* room.
champ, *m.* field.
champignon, *m.* mushroom.
chance, *f.* chance, luck; **pas de —!** hard luck!
chanceler, to stagger.
changement, *m.* change; (*military*) removal to another garrison.
changer, to change, alter; **— de,** change one's ...
chanson, *f.* song.
chanter, to sing.
chantier, *m.* yard; 'stand' (*of trees to be felled*).
chapeau, *m.* hat.
chapelle, *f.* chapel.
chaque, each, every.
charger, to burden, commission; **se — de,** undertake, look after.
charme, *m.* charm.
charmé, delighted.
charretière (porte), main door (*for carts etc.*).
chasse, *f.* hunting, shooting; shooting-rights.
châsse, *f.* shrine.
chasser, to drive out.
chasseur, *m.* hunter, sportsman.
chaud, warm, hot; **avoir —,** to be warm, hot.
chauffer, to warm.
chaume, *m.* stubble, stubble-field.
chaux, *f.* lime; **blanchi à la —,** whitewashed.
chef, *m.* chief, superior, master, leader, first (*officer, etc.*); **— d'industrie,** manufacturer; **— de poste,** in charge of the post.
chemin, *m.* road, path, way; **— de traverse,** short cut.
cheminée, *f.* chimney, fire-place, mantelpiece.
chemise, *f.* shirt; **en —,** in (*his*) shirt.
ch-er, -ère; dear, loved, expensive.
chercher, to search, seek, feel.
chéri, darling.
cheval, *m.* horse.
chevelure, *f.* hair, tresses.
cheveu, *m.* hair.
chevreuil, *m.* buck, deer.

chez, at the house of; in; in the room of; with.
chic, 'swell'.
chiffre, *m.* figure.
choisir, to choose.
choquer, to shock, jar on.
chose, *f.* thing.
chuchoter, to whisper.
cicatrice, *f.* scar.
ciel, *m.* sky, heaven, heavens.
cieux, see **ciel.**
cigare, *m.* cigar.
cime, *f.* top (*of trees, etc.*).
cinq, five.
cinquantaine, *f.* some fifty.
cinquante, fifty.
circonscription, *f.* electoral district.
circonstance, *f.* circumstance.
cire, *f.* wax.
civil, civilian; **en —,** in plain clothes.
civiliser, to civilize.
clair, clear; (*of colors*) light.
clairière, *f.* glade, open space, clearing.
clameur, *f.* clamor.
clef, *f.* key.
client, *m.* customer.
cloche, *f.* bell.
clos, shut, closed.
cocher, *m.* driver, coachman.
cœur, *m.* heart.
coiffe, *f.* headdress, headgear, cap.
coiffé de, wearing on one's head.
coin, *m.* corner.
col, *m.* (mountain) pass.
colère, *f.* anger; **en —,** angry.
collationner, to compare.
collège, *m.* school.
collier, *m.* necklace.
colonne, *f.* column.
colorer, to color; **se —,** to flush.
colossal, colossal, huge.
combien, how much, how long.
combler, to fill up, load (*with good things*).
commandant, *m.* (*military rank nearest to our*) major.
commandement, *m.* command, authority.
commander, to order, command;— **au malheur,** force misfortune into subjection; engage.
comme, like; as, just as, as well as; — **un ...,** a sort of ...
commencer, to begin.
comment, how; what! what do you mean by ...?
commerce, *m.* trade.
commercial, business, on business.
commun, common, general.
communauté, *f.* community (*possession in common*).
communication, *f.* (*telephonic*) connection.
compagne, *f.* companion; — **de jeux,** playmate.
compagnie, *f.* company.
compagnon, *m.* companion; — **de misère,** fellow-sufferer, friend in need.
comparaison, *f.* comparison.
comparer, to compare, make comparisons.
compartiment, *m.* (*railroad*) carriage.
compensation, *f.;* **en — de,** as a compensation for, in exchange for.
complaisance, *f.* complacency.
compléter, to complete, fill out, eke out.
compl–et, –ète, complete, full.
composer, to make up.
comprendre, to understand, include, comprise.
compri—, see **comprendre.**
compromis, under a cloud.
compte, *m.* account; **avoir son —,** to get what is coming to

you; **à mon —**, at my expense, 'on me'; **tenir — de**, take into account; **se rendre —**, make out, make sure.
compter, to count; **à — de ...**, from ... on.
comte, *m.* count.
concierge, *m.* porter, janitor.
concilier, to conciliate.
conclure, to conclude, be conclusive.
condamner, to condemn, convict.
condition, *f.* condition, position, requirement; **à —**, on condition.
conduire, to lead, conduct, chaperone.
conduite, *f.* conduct.
confiance, *f.* confidence, **— en soi**, self-confidence.
confidence, *f.* confidence, secret; **de —**, confidential.
confident, *m.* **-e**, *f.* confidant.
confier, to confide, entrust; **se — à**, confide in.
confondre, to confuse; **se —**, melt into one another.
confus, confused, dim, vague.
confusément, dimly, vaguely.
congé, *m.* (*military*) furlough, leave of absence; **donner — à**, to dismiss.
connaissance, *f.* acquaintance; consciousness; **sans —**, unconscious.
connaître, to be acquainted with, know.
conquérant, *m.* conqueror.
conquête, *f.* conquest.
conscience, *f.* conscience; consciousness; **avoir —**, to be conscious.
conseiller, *m.* councillor; **— intime**, privy councillor (*here a purely honorary title for civilians*).
conseiller, to advise.
consentement, *m.* consent.
consentir, to consent.
conservation des forêts, Forest Conservation Bureau.
conserver, to keep, preserve.
considérer, to consider; gaze at, examine.
consister à, to consist in.
constamment, constantly, always, ever.
constater, to ascertain, see.
construire, to construct, build.
consulter, to consult, consider.
contenance, *f.* countenance; **faire bonne —**, to keep a brave front.
contenir, to contain, restrain, control.
content, glad, satisfied.
contentement, *m.* satisfaction, relief.
contigu, -ë, adjoining.
continuer, to continue, go on with, pursue.
contourner, to circle.
contracté, drawn.
contradiction, *f.* contradiction, opposition.
contraint, constrained.
contrainte, *f.* constraint, restraint, self-control.
contraire, contrary; **au —**, on the contrary.
contrarier, to hamper.
contrariété, *f.* vexation.
contre, against, to.
contrebandier, *m.* smuggler.
contre-bas; en —, below.
contrée, *f.* region, district.
contrefort, *m.* foothill.
contremaître, *m.* foreman.
contrevent, *m.* (*outside*) shutter.
contribuable, *m.* taxpayer.
convalescent, convalescent.
convenir (à), to be agreeable to, suit.
convention, *f.* convention; **tant**

de —, something so conventional.
convenu, appointed, pre-arranged.
convertir, to convert, make a convert of.
convive, *m.* guest (*at table*).
convoquer, to call together.
coque, *f.* big bow (*in a cap*).
coquetterie, *f.* coquetry.
corbeille, *f.* basket.
cordon, *m.* (bell) rope.
corps, *m.* body, (army) corps.
correct, correct, punctilious.
correction, *f.* correct bearing.
corsage, *m.* waist (*of a dress*).
costume, *m.* costume.
côté, *m.* side, direction; **du — de**, from, in the direction, on the side of, toward; **de tous —s**, on all sides.
cou, *m.* neck.
couchant, *m.* setting (sun).
couché, lying (down).
coucher, to lay down, sleep; **se —**, lie down, go to bed.
coucou, *m.* cuckoo clock.
coude, *m.* elbow.
coudre, to sew.
couler, to flow, slide; **laisser — ses doigts**, run one's fingers.
couleur, *f.* color; **de — tendre**, in light, delicate colors, pastel shades.
couloir, *m.* passage.
coup, *m.* blow, stroke; **— d'œil**, glance; **— de sonnette**, (*ring at the*) bell; **tout à —**, suddenly.
coupe, *f.* cup; cutting; **— de bois**, wood-cutting, 'stand' (*of timber to be felled*); clearing (*where the trees have been felled and removed*).
couper, to cut, pick.
cour, *f.* yard, courtyard, quadrangle.
courant, *m.* current, stream; **mettre au — de**, to acquaint with.
courbe, *f.* curve.
courir, to run, scour.
courrier, *m.* mail.
course, *f.* jaunt, walk, tramp; errand; running, speed; **prendre sa —**, to start running.
court, short.
cous—, see **coudre.**
cousin, *m.* cousin.
coutume, *f.* custom; **comme de —**, as usual; **avoir — de**, to make a practice of, be in the habit of.
couvent, *m.* convent.
couvert, *m.* cover.
couverture, *f.* rug.
craign—, *etc.*, see **craindre.**
craindre, to fear.
crainte, *f.* fear.
crayon, *m.* pencil.
créature, *f.* being.
crête, *f.* crest, ridge.
creuser, to dig, deepen, hollow; make to look hollow *or* drawn.
cri, *m.* cry.
crier, to cry out, shout, crunch.
crime, *m.* crime.
crinière, *f.* mane.
crise, *f.* attack.
crisper (se), to writhe, work.
cristal, *m.* crystal.
crochet, *m.* hook.
croire, to believe, think.
croiser, to cross, fold (*one's arms*), meet.
croissant, *m.* crescent.
croix, *f.* cross; **en —**, crosswise.
crosse, *f.* crozier (*the curved staff of bishops and religious dignitaries*).
cruauté, *f.* cruelty.
cru—, see **croire.**
cruellement, cruelly.
cuirassier, cuirassier (*heavy cavalry man, wearing a metal 'cuirass' or body armor*).

cuisinière, *f.* cook.
cuivre, *m.* copper, brass.
cuivré, copper-colored.
culotte, *f.* breeches.
cultiver, to cultivate.
cueilleu-r, m. -se, *f.* picker.
cueillir, to pick, gather.
culture, *f.* culture.
curé, *m.* abbé, priest.
curieu-x, -se, curious, inquisitive, interested; *m.* visitor.

D

dangereu-x, -se, dangerous.
dans, in, into.
danser, to dance; **faire —,** invite to dance.
date, *f.* date; **de longue —,** of old.
dater, to date from *or* back to; **à — de,** from this very ...
davantage (= **plus**), more; **pas —,** neither.
de, of, from, with; **— par,** by.
déboucher, to come out (*as from the 'mouth' of a bottle, etc.*).
debout, standing.
déchirer, to tear.
décidément, decidedly.
décider, to decide; **— de,** make or mar.
décision, *f.* firmness, positiveness, decision; **prendre sa —,** to make up one's mind.
déclarer, to declare; **se —,** to develop (*of fever, etc.*).
découvert, uncovered; **à —,** in the open.
découverte, *f.* discovery.
découvrir, to uncover, discover; spy; **se —,** remove one's hat.
dédire (se) de, to go back on, relinquish.
défaillance, *f.* faintness.
défaut, *m.* defect, fault, lack; **faire —,** to be lacking.
défendre, to defend; forbid.
déférent, deferential.
défi, *m.* defiance, challenge.
défiance, *f.* mistrust, suspicion.
défier, to challenge; **se —,** be mistrustful *or* on the lookout.
définitivement, permanently.
dégager, to disengage; **se —,** stand out.
degré, *m.* step (*in a flight of steps*).
déguiser, to disguise, conceal.
dehors, outside.
déjà, already.
déjeuner, *m.* breakfast, lunch.
delà; au — de, beyond.
délaissé, neglected, orphaned.
délicat, delicate.
délicatesse, *f.* delicacy, refinement.
délicieusement, delightfully.
délicieu-x, -se, exquisite, delicious, rapturous.
délivrer, to deliver, set free.
demain, to-morrow.
demande, *f.* question, request, offer (*of marriage*).
demander, to ask, enquire, ask to see (*a person*), ask for the hand of; **— à,** to demand from; **se —,** to wonder.
démarche, *f.* gait, step (*toward an end*), visit.
démasquer, to unmask, uncover; **se —,** to step out of cover.
demeure, *f.* dwelling.
demeurer, to remain; stay; continue; live.
demi, à —, half.
demi-jour, *m.* half-light, dim light.
demi-voix; à —, in an undertone *or* whisper.

dénégation, *f.* denial, dissent.
dénoncer, to denounce.
dent, *f.* tooth; **les —s serrées,** with set teeth.
dentelé, irregular (*in outline*).
dentelle, *f.* lace.
départ, *m.* departure; **avis de —,** marching-orders.
dépasser, to be higher than, overtop, pass beyond, overtake and pass; overstep; **— la mesure,** go too far.
dépêche, *f.* telegram.
dépendance, property (*attached to a house*).
dépister, to put off the scent.
déplacer, to change, shift the position of.
déplaire, to displease.
déplaisir, *m.* displeasure.
déplier, to unfold.
déplu—, see **déplaire.**
dépouiller, to strip.
depuis, since, for the last ...; **— lors,** since then; **— le temps que,** it is so long a time since...
députation, *f.* position of member of the Reichstag.
député, *m.* representative (= *member of Congress*), member of the Reichstag.
déraisonnable, unreasonable.
déranger, to disturb; **se —,** move from where one is, put oneself out.
derni-er, -ère, last.
dernièrement, lately, the other day.
dérobée; à la —, stealthily, with sidelong glances.
dérober, to steal, hide; **se —,** keep out of sight.
derrière, behind; *m.* rear.
dès, as early as, as soon as, from; **— aujourd'hui,** this very day; **— lors que,** provided.
désaccord, *m.* disagreement.
désapprobation, *f.* disapproval, condemnation.
désapprouver, to disapprove.
descendant, downward sloping.
descendre, to come down; alight.
désert, deserted, lonely.
déserter, to desert (*from the army*).
désertion, *f.* desertion, deserting.
désespéré, despairing.
déshonoré, dishonored.
désigner, to point out, specify.
désintéressement, *m.* disinterestedness.
désir, *m.* desire, wish.
désirer, to desire, wish.
désireu-x, -se, desirous, anxious.
désobéir, to disobey.
désolé, distressed, very sorry, broken-hearted.
désormais, henceforth, thenceforth.
dessous, *m.* lower part, under part, hollow.
destiner (à), to intend (for).
désuni, divided against itself.
détaché de, aloof from.
détacher, to detach, pick off; **se —,** stand out.
détail, *m.* detail, particular.
dételé, without horses.
déterminer, to determine, decide.
détester, to detest, hate.
détour, *m.* turn, corner; roundabout way; circumlocution; concealment.
détourner, to avert, switch off, estrange; **se —,** turn round *or* away.
détruire, to destroy, kill.
deuil, *m.* mourning, black (clothes).
deux, two.

dévaler, to tumble *or* run down hill.
devancer, to anticipate.
devant, before, first, in front of, in the presence of; *m.* front part; **pieds de —,** forelegs.
développer, to arouse, evoke.
devenir, to become, grow.
dévier, to switch off.
deviner, to guess.
devoir, *m.* duty.
devoir, to owe, have to, be to, be bound to; must.
dévorer, to devour.
dévouer, to devote, sacrifice.
diable, (*as an expletive*) the deuce. **Pourquoi — ...?** Why on earth ...?
dialogue, *m.* dialogue (*speech between two parties*).
diamanté, sparkling (*like diamonds*).
différent, different.
différer, to differ, be different from, unlike.
difficilement, with difficulty.
difficulté, *f.* difficulty.
digne, worthy, full of dignity.
dimanche, *m.* Sunday; **le —,** on Sundays.
diminuer, to diminish, wane.
dîner, *m.* dinner.
dîner, to dine.
dire, to say, speak, tell.
directement, directly (*i.e. in a direct manner*).
directrice, *f.* mistress.
diriger, to direct, manage, run, be in charge of; **se —,** make for; find one's way.
discipline, *f.* discipline, military rules.
discipliné, well-trained.
discuter, to discuss, argue.
discrétion, *f.* discretion, trustworthiness, secrecy.
disparaître, to disappear.
disparate, incongruous.
dispensé de, not required to, exempt from.
dispersé, scattered.
disposer, to lay out, set out.
disposition, *f.* inclination, attitude; **—s,** turn of mind.
dissension, *f.* dissension, lack of unity.
dissiper, to scatter; **se —,** fade away.
distinguer, to distinguish, make out.
distrait, absent-minded.
distribuer, to distribute.
divan, *m.* sofa.
diviser, to divide.
dix, ten.
dizaine, *f.* some ten.
doigt, *m.* finger; finger's breadth.
domaine, *m.* property, demesne, estate, grounds.
domestique, *m. f.* servant.
dominant, dominating, principal; **conversation —e,** main conversation.
domination, *f.* rule.
dominer, to overtop, command, preponderate, get the upper hand, lead, rule; overlook.
dompter, to conquer.
don, *m.* gift.
donc, then, thus, so.
donner, to give; **— sur,** open upon, overlook.
dont, of which, of whom.
doré, gilded, golden.
dormir, to sleep.
dort, see **dormir.**
dos, *m.* back.
douanier, *m.* customs officer.
doubler, to double; line.
doucement, sweetly.
douceur, *f.* mildness, gentleness, pleasantness.
douleur, *f.* pain.
doute, *m.* doubt; **sans —,** to be sure, doubtless.

douter, to doubt; **se — de,** suspect.
dou-x, -ce, gentle, mild, soft, tender, sweet.
douzaine, *f.* dozen.
dragon, *m.* dragoon (*heavy cavalryman*).
drame, *m.* tragedy.
drap, *m.* sheet.
dresser, to erect; **se —,** rise, stand up, draw oneself up.
droit, *m.* right, law (school); **faire son —,** to study law; **—s,** tax (*on a performance, etc.*).
drôle, funny, entertaining, lively (*familiar for 'happy'*); queer.
droit, straight.
droite, *f.* right (-hand side); **un à —,** a quarter-turn to the right.
du—, see **devoir.**
duel, *m.* duel, fight.
dur, hard, stiff.
durable, lasting.
durée, *f.* duration.
durer, to last.
dynastie, *f.* dynasty (*line of rulers*).

E

eau, *f.* water; **saison d'—x,** visit to a watering place; **— de vie,** brandy; **— de Cologne,** cologne (*scent*).
ébranché, lopped of (its) branches.
ébranler, to shake (*the resolution*).
écart; à l'—, in private.
écarté, spread out; apart.
écarter, to put, take away, brush aside, remove; **s'—,** stand aside *or* aloof.
échancrure, *f.* irregularity (*of line*), notch.
échanger, to exchange; **être échangé,** pass between (*people*).
échapper, — à, s'—, to escape, come.
échauffer, to heat.
échouer, to fail; **faire —,** bring to naught, thwart.
éclair, *m.* flash (of lightning).
éclaircie, *f.* clearing of the skies.
éclaircir, to make lighter *or* clearer; thin out.
éclairer, to light, light up, shine on; enlighten.
éclaireur, *m.* scout.
éclat, *m.* brilliancy.
éclatant, showy (*in color, etc.*).
éclater, to burst, break out.
éclosion, *f.* opening, blossoming.
écolier, *m.* schoolboy.
écorce, *f.* bark.
écouler (s'), to flow away, elapse.
écouter, to listen, listen to.
écran, *m.* screen; **faire —,** to serve as a screen.
écraser, to crush.
écrier (s'), to exclaim.
écrire, to write.
écriture, *f.* (hand) writing.
écriv—, see **écrire.**
écurie, *f.* stable.
éducation, *f.* education, training.
effacement, *m.* (*readiness to sink into*) insignificance.
effacer, to efface, smooth out; **s'—,** to draw back *or* out of the way, wane.
effaré, bewildered, flustered.
effarer (s'), to be alarmed.
effet, *m.* effect, result; **en —,** indeed, as a matter of fact, sure enough, quite so; **rester sans —,** to go unanswered; **—s,** clothes.
effleurer, to sweep lightly over.

efforcer (s'— de), to strive *or* do one's best to.
effort, *m.* effort, work.
effrayer, to frighten, scare.
effroi, *m.* terror.
égal, equal, no less.
également, equally, also.
égard, *m.*; **—s**, consideration.
égaré, wild.
église, *f.* church.
égyptien, -ne, Egyptian.
Eh bien, Well!
Eh! Hi! (*to attract attention*).
élan, *m.* impetus, momentum.
élancer (s'), to make a rush.
élargir, s'—, to broaden out.
électrique, electric.
élever, to raise, rear, bring up; **s'—**, arise, be heard.
élire, to elect.
éloge, *m.* praise.
éloigné, far, removed, absent, away.
éloignement, *m.* distance, removal.
éloigner, to remove; **s'—**, move away, drop away (p. 13).
élu, see **élire**.
embarras, *m.* embarrassment.
embellissement, *m.* beautifying, improvement.
embrasser, to kiss, embrace.
embrasure, *f.* embrasure, (window) opening.
embusqué, lying in ambush.
éminent, eminent, preëminent.
emmener, to take away *or* along.
émotion, *f.* emotion.
émouvoir, to move, touch, thrill; **s'—**, be thrilled.
emparer (s'), to take possession of.
empêcher, to prevent, **s'— de**, help (= avoid).
Empereur, *m.* Emperor, Kaiser.
emplir, to fill.
empoisonner, to poison.
emporter, to carry, bear away, take (with one).
empresser (s'), to hasten, flock.
ému (see **émouvoir**), moved, excited.
en, of it, from it, them, etc.; like a, as a; **— avant**, forward, on ahead; **— dessous**, below; **— dessus**, above.
encadrement, *m.* frame.
enchanté, delighted.
enclos, enclosed, wrapped.
encolure, *f.* neck (*of a horse*).
encombré de, littered with.
encombrer, to hamper.
encore, still, again, (some) more; after all (p. 44).
endormi, sleeping.
endormir, to put to sleep; **s'—**, be lulled to sleep.
endroit, *m.* place, spot; **à (leur) —**, about (them).
énergie, *f.* energy.
énergique, energetic.
enfance, *f.* childhood; **petite —**, early childhood.
enfant, *m. f.* child.
enfantin, childish.
enfermer, to shut, put.
enfin, at length, at last, in short; lastly; anyhow, well.
enfoncer, to press down *or* home; settle (*in its place*); **s'—**, plunge.
enfuir (s'), to flee.
engager, to advise; begin; **— une partie**, start a game; **s'—**, pledge oneself; **s'— dans**, enter.
enhardir, to embolden; **s'—**, become bolder.
enjambée, *f.* stride.
enlever, to remove, take off, carry off, run away with.
ennemi, *m.* **-e**, *f.* enemy.
ennui, *m.* trouble.

énorme, enormous, huge.
enquête, *f.* investigation.
ensemble, *m.* set of things, little world.
ensemble, together.
ensevelir, to bury; drown.
ensuite, next, then, afterwards.
entendre, to hear; understand; mean; **s'—,** be agreed, understand each other, have an understanding together; **c'est entendu,** that's agreed *or* settled.
entêté, stubborn, headstrong.
enthousiaste, enthusiastic.
enti-er, -ère, entire, complete, whole.
entièrement, entirely, completely, wholly, unreservedly.
entourer, to surround.
entraîner, to drag away, carry off.
entre, between, among, above.
entre-bâillement, *m.* (*half*) opening (*of a door*).
entrée, *f.* entrance.
entrer, to go in, come in, enter.
entretien, *m.* conversation.
entrevoir, to glimpse.
entr'ouvrir, to half open, half part.
envelopper, to envelop, enfold, wrap, clothe, swathe.
envers, towards, with.
envie, *f.* desire; **avoir — de,** to feel like.
envier, to envy.
environs, *m. pl.* surrounding country, vicinity.
envoler (s'), to fly away.
envoyer, to send; **— chercher,** send for.
épais, -se, thick.
épaissi, thickened.
épaissir (s'), to thicken.
épanoui, full-blown, developed; **plus —,** in fuller bloom.
épanouissement, *m.* blossoming out; ecstasy.
épargner, to spare.
épaule, *f.* shoulder.
épée, *f.* sword; **homme d'—,** fighter.
éperon, *m.* spur; **en —,** like a spur, spur-shaped.
éponger, to sponge, mop.
époque, *f.* time.
épouser, to marry.
épouvanter, to terrify.
époux, *m.* husband.
épreuve, *f.* test, trial; **— de temps,** period of probation (*literally: trial by length of time*).
éprouver, to experience, feel.
épuiser, to drain, sap, exhaust, wear out.
équipage, *m.* carriage.
équipe, *f.* crew, bunch of workers.
équité, *f.* equity, (*reasonable*) justice.
équivaloir à, to amount to.
ermitage, *m.* hermitage.
errant, *m.* wanderer.
erreur, *f.* error.
escabeau, *m.* stool.
escadron, *m.* squadron.
escalader, to scale, climb.
escalier, *m.* stairs.
espace, *m.* space.
espèce, *f.* sort, kind.
espérance, *f.* hope.
espérer, to hope.
espoir, *m.* hope.
esprit, *m.* spirit, mind, wit; **avec —,** wittily.
essayer, to try.
essoufflé, breathless, out of breath.
est (*pronounce: essie*), *m.* east.
esthétique, *f.* aesthetics (*department of philosophy treating of beauty in nature and in art*).
estime, *f.* esteem, regard.

établi, established, patent.
établir, to establish, settle, dictate, lay out; **s'—,** to settle down.
étage, *m.* story (*of a house*); tier; **second —,** third story (*second above the ground floor*).
étagé, rising (*or* falling) in tiers.
étaler, to spread.
état, *m.* state, condition, (*state of*) health.
étendre, to stretch, spread (out).
étendu, extended, broad, wide.
étincelle, *f.* spark, flesh.
étiré, drawn out.
étoffe, *f.* stuff, bunting.
étoile, *f.* star.
étoilé, starred, starry.
étonnement, *m.* astonishment.
étonner, to astonish.
étouffé, stifled, smothered.
étouffer, to stifle, hush.
étourdiment, thoughtlessly.
étrange, strange.
étranger, *m.* stranger; **— à,** a stranger to.
étranglé, (*of the voice*) husky.
être, *m.* being, creature.
être, to be; **— à,** be engaged in, be ... —ing; belong to; **en —,** belong to it; **tu n'es pas pour rien de ta génération** (p. 93), you are of your own time all right (*literally: you are not of your generation for nothing, in vain; you show it*).
étroit, narrow.
étude, *f.* study.
étudiant, *m.* student.
étudier, to study.
étui, *m.* case.
eux, they, them.
évanouissement, *m.* swoon.
évasi-f, -ve, evasive.
éveillé, wide-awake.
éveiller, to awake, arouse, make; **s'—,** wake up.
événement, *m.* event.
éventail, *m.* fan.
évidemment, evidently, obviously.
éviter, to avoid.
évolution, *f.* change of front *or* of heart.
évoquer, to evoke.
exactement, precisely, exactly, just.
exalté, hot-headed.
examen, *m.* examination, investigation.
examiner, to examine.
exaspérer, to exasperate.
excellent, excellent, delightful.
exclure, to exclude; **s'—,** be mutually exclusive.
exclusivement, exclusively.
excursion, *f.* trip.
excuser, to excuse; **s'—,** to apologize.
exécuter, to execute, carry out.
exemple, *m.* example; **Par —,** Well, I declare!
exercer, s'—, to practice, drill.
exercice, *m.* exercise, drill.
exiger, to impose, require, insist upon.
expérience, *f.* experiment; experience.
expirer, to expire.
explication, *f.* explanation, heart-to-heart talk.
expliquer, to explain; **s'—,** have it out; account for; express one's thoughts.
exploiter, to work (*a forest cutting, etc.*).
exposer, to expose, set forth.
exprimer, to express.
expulsion, *f.* eviction.
extrémité, *f.* extremity, end, far end.

F

fabrication, *f.* process of manufacture.
façade, *f.* front, face, side.
face, *f.* face; **bien en —,** straight in the face; **en — (de),** just opposite; **— à,** facing.
fâcheu-x, -se, regrettable.
facile, easy.
facilement, easily, readily.
facilité, *f.* facility, freedom, capacity, gift (for).
façon, *f.* manner, way.
factice, factitious, artificial.
fagot, *m.* faggot, branches.
faible, weak, small.
faillir, to just miss, come very near.
faim, *f.* hunger; **avoir —,** to be hungry.
faire, to make, do; **— de la politique,** go in for politics; **se — prendre,** get caught; **— mal à,** hurt; **se —,** become; serve (*a term in prison*); (*of weather*) be; **il fait bon** (p. 98), it is best (*literally: the weather is pleasant*); **comment c'est fait** (p. 99), what it is like.
faisan, *m.* pheasant.
fait, *m.* fact; **tout à —,** quite, entirely.
falaise, *f.* cliff.
falloir, to be necessary; must; **il faut,** it takes; **il ne faut pas,** it must not be.
familial, of the family.
famille, *f.* family.
fantaisie, *f.* fancy; **pas de — dans,** nothing fancy about.
farouche, fierce, churlish.
fass—, see **faire.**
fatalité, *f.* fatality; the Fates.
fatigué, tired.
fausset, *m.* falsetto (voice), head [tones.
faute, *f.* fault; **— de,** for lack of.
fauteuil, *m.* armchair; **— à oreilles,** winged armchair.
fauve, ruddy.
faveur, *f.* favor.
fécondité, *f.* fertility.
feign—, see **feindre.**
feindre, to pretend.
fêler, to crack, break.
féliciter, to congratulate.
femme, *f.* woman, wife; **— de chambre,** (chamber) maid; **— de charge,** caretaker.
fenêtre, *f.* window.
fente, *f.* slit, gap.
féodal, feudal (*with the characteristics of the uncivilized feudal times of the Middle Ages*).
fer, *m.* iron; **— forgé,** wrought iron.
ferme, *f.* farm.
ferme, firm, strong, hard, unblinking (*eye*); severely.
fermement, strictly.
fermer, se —, to shut, close.
fermier, *m.* farmer.
ferveur, *f.* ardor.
fête, *f.* feast; rejoicing; **en —,** full of joy.
feu, *m.* fire; **prendre —,** to catch fire.
feuillage, *m.* leafage, leaves.
feuille, *f.* leaf.
février, *m.* February.
fiacre, *m.* cab.
fiançailles, *f. pl.* engagement.
fiancé, *m.* engaged (*to be married*); betrothed; lover; **des —s,** an engaged couple.
fidèle, faithful; *m.* worshipper.
fidélité, *f.* faithfulness.
fie-r, -ère, proud, tremendous.
fierté, *f.* pride.
fièvre, *f.* fever.
figure, *f.* face; **faire une —,** to pull such a face! (p. 46).

figurer (se), to picture to yourself, conceive, imagine; **figurez-vous que**, just think!
file, *f.* file (= line); **en —**, in single file.
fille, *f.* girl, daughter; **vieille —**, old maid.
fils, *m.* son.
fin, *f.* end; **prendre —**, to come to an end.
fin, delicate.
fini, over.
finir, to finish, end.
fixe! Eyes front! (*literally: Remain 'fixed' or still*).
fixé sur, riveted on.
fixer, to fix, settle; **se —**, settle down; gaze, stare at.
flambeau, *m.* taper.
flamber, to flame.
flamme, *f.* flame; small pennant.
flanc, *m.* flank, side.
flatter, to flatter; **s'en —**, hope so.
flatteu-r, -se, flattering, complimentary.
fléau, *m.* flail (*for threshing wheat by hand*).
flèche, *f.* arrow, spire.
flétrir, to wither.
fleur, *f.* flower.
fleuri, flowery.
fleurir, to decorate (*as with a flower*).
flocon, *m.* flake.
flot, *m.* wave, rush.
flotter, to float.
flûté, flute-like, piping.
foi, *f.* faith, belief; **digne de —**, trustworthy; **bonne —**, candor, sincerity. **Ma —!** Oh well! Indeed!
fois, *f.* (*repeated*) time; **une —**, once; **deux —**, twice; **des —s**, at times; **à la —**, at the same time.
fonctionnaire, *m.* official.
fond, *m.* bottom, back, depth, reality; **dans le —**, at bottom.
fondateur, *m.* founder.
fonder, to found.
fontaine, *f.* fountain, spring.
force, *f.* force, main force, strength, might.
forestier, *m.* woodsman.
forestier, *adj.* of the forest; **garde —**, forest guard; **maison forestière**, a forest cottage.
forêt, *f.* forest.
forgé, (*of iron*) wrought.
forme, *f.* figure, shape, precaution (p. 87).
formel, -le, formal, express, special, specific.
former, to form, draw up.
fort, strong, stout; much, very; **c'est trop —**, this is too bad *or* too much.
fortement, vigorously, ardently.
fortune, *f.* fortune, fortunes, good fortune; wealth, money, wealthy men.
fou, crazy, mad.
fouetter, to whip, lash.
foule, *f.* crowd.
fouler, to trample.
fourrure, *f.* fur.
fragile, fragile, frail.
frais, fraîche, fresh, fresh-colored.
franc, -he, frank, open.
français, French; *m.* French (*language*); **Français**, Frenchman.
franchement, frankly, openly.
franchir, to pass through *or* beyond, cross, fly across.
frapper, to strike, knock.
frêle, frail.
frémissant, quivering.
fréquemment, frequently.
fréquenter, to frequent, visit

frequently; — **peu**, be seldom seen.
frère, *m.* brother.
frérot, *m. diminutive of* **frère**, 'buddy.'
frisé, curly.
frisson, *m.* shiver, shudder.
frissonner, to shiver.
froid, *m.* cold; **avoir** —, to be cold.
froideur, *f.* coolness, coldness, chilliness.
froissement, *m.* jarring.
froisser, to crumple, bruise, hurt (*the feelings*).
frôler, to brush, brush past.
froncer, to knit; — **le sourcil**, knit one's brow.
front, *m.* forehead, front.
frontière, *f.* frontier.
fugitif, *m.* fugitive.
fuir, to fly, flee from.
fuite, *f.* flight.
fulgurant, flashing.
fumée, *f.* smoke.
fumer, to smoke, steam.
fumoir, *m.* smoking-room.
furti-f, -ve, furtive, flitting (*smile*).
fusée, *f.* rocket.
fusion, *f.* melting, fusion; **en** —, molten.
futaie, *f.* forest, wood.
fuy—, see **fuir**.

G

gagné, overcome.
gagner, to gain, win, catch, be communicated to.
gai, merry.
gaieté, *f.* cheerfulness.
galon, *m.* (*military*) stripe; (*figuratively*) position.
galop, *m.* gallop.
ganse, *f.* cord (*on uniform, etc.*).
gant, *m.* glove.
ganté, gloved.
garçon, *m.* lad, fellow.
garde, *f.* guard, care; **prendre** —, to take care, be careful; realize; **ne pas prendre** —, pay no attention.
garder, to guard, keep, preserve.
gardien, -ne, caretaker.
gare, *f.* railroad station.
garnison, *f.* garrison.
gars, *m.* fellow, chap.
gâteau, *m.* cake.
gâter, to spoil.
gauche, left (-hand), awkward.
gelée, *f.* frost.
gemme, *f.* gem.
gênant, awkward.
gendarme, *m.* constable.
gêner, to be in the way, make (*any one*) feel awkward *or* uncomfortable; **se** —, put oneself out; **se** — **moins encore**, be still more casual.
général, *m.* general (*officer*).
généralement, generally.
génération, *f.* generation; time (p. 93).
généreu-x, -se, generous.
générosité, *f.* generosity.
génie, *m.* genius.
genou, *m.* knee.
genre, *m.* kind.
gens (= *pl. of* **homme**), people; **petites** —, small fry.
gentilhomme, *m.* man of noble birth.
géographie, *f.* geography.
gerbe, *f.* bunch (*of flowers*).
germanisation, *f.* Germanizing (= *making German*).
geste, *m.* gesture, motion.
gifler, to strike violently in the face.
gigantesque, gigantic.
glace, *f.* sheet of glass, mirror; — **sans tain**, clear glass (*lit. without the metallic backing of a looking glass*).

glacé, freezing.
glaïeul, *m.* iris (*flower*).
glissant, slippery.
glisser, to slip, slide; **se —,** creep.
globule, *m.* globule.
glorifier, to glorify.
Gobelins (*the world-renowned Paris firm which, since the middle of the 15th century, has been making the finest tapestry*), Gobelin tapestry.
gonfler, to swell.
gorge, *f.* throat; **sa — se serra,** a lump rose in his throat.
goût, *m.* taste.
goutte, *f.* drop.
gouvernement, *m.* government.
gouvernemental, official, of those in authority.
gouverner, to govern.
grâce, *f.* grace, great favor; **— à,** thanks to.
gradé, *m.* (*non-commissioned*) petty officer.
gradin, *m.* step, tier.
grand, great, big, tall; acute.
grand-père, *m.* grandfather.
grandir, to grow.
grange, *f.* barn.
granit, *m.* granite, stone flags.
gratuit, gratuitous, for nothing.
grave, grave, serious, solemn.
gravement, gravely, seriously.
gré, *m.* liking; **bon —, mal —,** willing or unwilling, willy nilly.
grêle, thin.
grès, *m.* (*sand*) stone.
grève, *f.* strike; **faire la —,** to go on strike.
grille, *f.* (iron) gate.
grimper, to climb.
gris, gray; tipsy; *m.* gray (*color*).
griser, to intoxicate, get into the head of.
grommeler, to mutter.
gronder, to scold.
gros, -se, big, stout, fat, heavy.
groupe, *m.* group.
guère; ne ... guère, hardly.
guéridon, *m.* little light table.
guérir, to heal.
guerre, *f.* war.
guetter, to watch for.
gymnase, *m.* (*the German preparatory school*), 'gymnasium.'

H

habillement, *m.* clothing.
habiller, s'—, to dress.
habit, *m.* black coat, dress-suit; **—s,** clothes.
habitation, *f.* house; life (p. 48).
habiter, to live, dwell in, inhabit.
habitude, *f.* habit; **— d'esprit,** turn of mind; **— du monde,** society polish; **par —,** by force of habit.
habitué, accustomed.
habituel, -le, usual.
hagard, haggard.
haie, *f.* hedge; **— vive,** quick-set hedge.
haine, *f.* hatred.
haïr, to hate.
hait, see **haïr.**
haleine, *f.* breath.
haleter, to pant, heave.
Halt! *German for the French: Halte!*
Halte! Halt! Stop!
hangar, *m.* shed.
hasard, *m.* chance; **camarade de —,** chance companion; **par —,** by any chance, perchance, perhaps.
hâte, *f.* haste, eagerness; **avoir — de,** to be in a hurry to.
hâter, to hasten.

hausser, to shrug (*shoulders*).
haut, *m.* top; height.
haut, tall, high, proud *or* upper; **en — de,** at the top *or* in the upper part of; above; **à —e voix, tout —,** aloud.
hautain, lofty, haughty.
hauteur, *f.* height, haughtiness; **à la — de,** abreast of.
hébété, stolid.
Heidelberg, *famous university town in the Grand-Duchy of Baden.*
hélas! alas!
herbe, *f.* grass.
hermine, *f.* ermine (*fur*).
hérisser, to bristle (all over).
hériter de, to inherit.
héroïque, heroic.
héroïsme, *m.* heroism.
hésiter, to hesitate.
hésitation, *f.* hesitation, hesitancy.
hêtre, *m.* beech.
hêtrée, *f.* beech grove.
heure, *f.* hour, time of day, o'clock; **de bonne —,** early, betimes; **à la bonne —!** that's right! **tout à l'—,** just now, a short time ago; *also* by and by, presently.
heureu-x, -se, happy; **rendre —,** to make happy.
heurter, to hit, collide with.
hibou, *m.* owl.
hiérarchie, *f.* hierarchy (= *respect for superiors*).
histoire, *f.* history; story, mess, fuss, row; **avoir une —,** to get into trouble.
hiver, *m.* winter.
hocher, to nod.
hommage, *m.* homage, compliment.
homme, *m.* man.
honneur, *m.* honor, credit.
honorer, to honor.
honte, *f.* shame; **avoir —,** to be ashamed; **faire des —s à,** to shame ...
horizontalement, horizontally.
horloge, *f.* (*large public*) clock.
hors de, outside; **— de lui,** beside himself.
Hostie, *f.* the Host (*in the Roman Catholic church*).
hostile, hostile, inimical.
hostilité, *f.* hostility.
hôte, *m.* host; guest.
houblon, *m.* hop, hops.
houblonnière, *f.* hop-field.
huit, eight.
humain, human, humane.
humer, to sniff.
humeur, *f.* temper, disposition, attitude.
humilier, to humiliate, humble; **s'—,** be humble.
hussard, *m.* hussar (*light cavalry*).

I

ici, here, now; **par —,** this way; **d'—,** from now until ...
idée, *f.* idea thought, intention; **bonne —,** happy thought; **n'avoir pas l'— de,** to have no thought of.
ignorer, not to know.
il y a, there is, it is, ago; **— ... que,** it is ... since.
illuminer, to light up.
illusion, *f.* illusion, self-delusion.
image, *f.* image, picture, suggestion; **— du souvenir français,** memorial pictures printed by the French.
imagination, *f.* imagination; **d'—,** of the imagination.
imaginer, s'—, to imagine, fancy.
imbécile, *m.* fool.
imberbe, beardless, smooth-shaven.

imiter, to imitate, follow the lead of, follow suit.
immédiat, immediate.
immobile, motionless.
impatience, *f.* impatience.
impénétrable, impenetrable.
impérieusement, imperiously.
impérieu-x, -se, imperious.
impersonnalité, *f.* lack of individuality.
impertinent, impertinent.
impétueu-x, -se, impetuous, impulsive.
importer, to matter, be important; **peu importe,** it makes no difference.
imposer, to impose; **s'—,** intrude; force upon oneself; obtrude itself.
impotent, *m.* paralytic.
imprimer, to print, imprint, impress, get out.
inaccoutumé, unaccustomed, unusual.
inaperçu, unnoticed.
incarné, incarnate in, personified by.
incapable de, unable to.
incertain, uncertain, wavy.
incertitude, *f.* uncertainty.
incident, *m.* incident, occurrence.
inclinaison, *f.* bending; **— de tête,** nod, bow.
inclination, *f.* bend; bent.
incliné, sloping.
incliner, to incline, lean; **s'—,** bend, bend down.
inconciliable, impossible to carry out together.
inconnu, *m.* stranger; unknown things; **des années d'—,** years of absence (*literally: of 'unknown things'*).
incorporé, drafted into; part of the army (p. 126).
incrédulité, *f.* incredulity, disbelief.
inculte, uncultivated.
indéfiniment, unceasingly, everlastingly.
indépendance, *f.* independence.
indépendant, independent.
indication, *f.* direction.
indicible, inexpressible.
indifférence, *f.* indifference.
indigné, indignant.
indiquer, to indicate, betoken, denote, point to, point out.
industrie, *f.* business (*of a manufacturer*), work.
industriel, *m.* manufacturer.
inégal, unequal.
inévitable, unavoidable, impossible to withstand.
infaillible, infallible.
infatigable, indefatigable.
inférieur, inferior.
infini, infinite; **à l'—,** illimitably.
infirme, *m.* invalid.
infirme, infirm, frail, feeble.
inflexible, inflexible, unbending.
influent, influential.
informe, shapeless.
informer, to inform, notify; **s'—,** make inquiries.
infraction, *f.* breaking.
ingrat, ungrateful.
inhabité, uninhabited.
initiale, *f.* initial (*letter*).
injure, *f.* insult.
injurier, to insult.
injuste, unjust.
inopinément, suddenly.
inqui-et, -ète, anxious, fearful, restless.
inquiéter, to alarm.
inquiétude, *f.* anxiety.
insensé, mad, madness.
insister, to insist.
insouciant, care-free.
insoumis, *m.* insubordinate.
installer, to settle.
instance, *f.* pressing request, prayer.

instant, *m.* instant; **pour l'—,** for the time being, meanwhile.
instincti-f, -ve, instinctively, natural.
institution, *f.* school.
instruction, *f.* instruction, education, learning, training.
insultant, insulting, insolent.
intact, intact, unimpaired.
intelligence, *f.* intelligence, intellect, brain, mind, head.
intention, *f.* intention.
intercéder, to intercede.
interdire, to forbid.
interdiction, *f.* ban of interdiction; **en —,** under a ban.
intéressé, interested, prompted by self-interest.
intéresser, to interest.
intérêt, *m.* interest.
intérieur, *m.* interior, inside; **se retirer à l'—,** to withdraw inwards.
interrogation, *f.* questioning.
interroger, to question.
interpeller, to challenge.
interrompre, to interrupt, break off.
intervalle, *m.* interval.
intervenir, to interpose.
intime, inmost, private, privy.
intimité, *f.* intimacy, confidential relations.
intolérable, intolerable, insupportable, unbearable.
intrépide, dauntless, untiring.
introduire, to let in, show in.
inutile, useless, wasted.
invariablement, invariably.
inventer, to invent, devise.
invincible, unconquerable.
invisible, invisible.
invitation, *f.* invitation.
invité, *m.* guest.
involontaire, involuntary.
ir—, see **aller.**
ironie, *f.* irony.
irrémédiablement, beyond remedy, hopelessly.
irrévérencieu-x, -se, disrespectful.
irrévocablement, irrevocably, hopelessly.
irrité, angered, angry.
irriter, to irritate; **s'—,** get angry.
issu, sprung.
issue, *f.* issue, outcome.
italien, -ne, Italian.
ivre, drunk.
ivresse, *f.* intoxication, rapture.
ivrogne, *m.* drunkard.

J

jaillir, to gush.
jalou-x, -se, jealous, sensitive, touchy.
jamais, ever, never; **à —, à tout —,** for all time.
jambe, *f.* leg.
jaquette, *f.* coat.
jardin, *m.* (flower) garden.
jardinier, *m.* gardener.
jaune, yellow.
Jean, *m.* John.
jeter, to throw, cast.
jeu, *m.* game.
jeudi, *m.* Thursday; **— saint,** Thursday in Holy Week.
jeune, young.
jeunesse, *f.* youth, youthfulness.
joie, *f.* joy, glee; **en —,** joyful, exultant.
joindre, se — (à), to join (with).
joli, pretty.
joue, *f.* cheek.
jouer, to play; **— à,** play (*a game*), **se —,** disport oneself, dance.
joueu-r, *m.*; **-se,** *f.* gambler.
joug, *m.* yoke.

jouir de, to enjoy to the full.
jour, *m.* day; daylight; light; **petit —,** daybreak; **tous les —s,** every day.
journali-er, -ère, worker by the day; hired laborer.
journée, *f.* day, daytime, day's work.
joyeu-x, -se, joyful.
juge, *m.* judge.
jugement, *m.* judgment, opinion, statement, estimate.
juger, to judge; **en —,** estimate.
juin, *m.* June.
jupe, *f.* skirt.
jurer, to swear.
jusqu'à, as far as, till, until, up to.
jusque-là, hitherto.
jusqu'ici, so far.
juste, just, exact, precise; **au —,** exactly.
juste, just, precisely, exactly.
justement, precisely, just.
justifier, to justify, warrant.

L

là, there; **de —,** starting from that, after which.
là-bas, out there, over there.
laboureur, *m.* farm-hand.
lac, *m.* lake.
lacet, *m.* zigzag path (*literally: as on a boot lace*); **au détour des —s,** at the turns of the zigzags.
lâcher, to let go, relax one's hold upon.
là-dessus, on that, thereupon; on the subject.
là-haut, up there.
laid, ugly, plain.
laine, *f.* wool.
laisser, to leave, let, allow; **— entendre,** hint, imply; **— voir,** show, betray; **— entrevoir,** hint at; **laisse que je ...,** let me ...
lambeau, *m.* shred.
lamentable, pitiful.
lancer, to throw, hurl, fire (*shells*), start, blurt out.
landau, *m.* landau (*carriage with folding top*).
langage, *m.* language.
languissant, languid.
lanterne, *f.* lantern, carriage lamp.
large, broad, wide.
larme, *f.* tear.
lassitude, *f.* weariness.
laver, to wash.
lég-er, -ère, light, slight, faint.
légèrement, slightly.
Légion d'honneur, *a highly coveted order of merit, founded by Napoleon: its members wear a red bow or rosette in the coat lapel.*
légitime, righteous.
lendemain, *m.* morrow, next day; **le — de,** the day after.
lent, slow, long.
lentement, slowly.
lequel, laquelle, lesquels, lesquelles, which.
lettre, *f.* letter; **à la —,** to the letter, in every particular.
leur, their; **le, la —,** theirs.
lever, to raise, prop up; **se —,** rise; **faire —,** inspire.
lèvre, *f.* lip.
liane, *f.* long stalk.
liberté, *f.* liberty, freedom; **— d'esprit,** self-possession (*literally: freedom of mind*).
libraire, *m.* bookseller.
libre, free, open.
librement, freely.
licence, *f.* degree (= A. M., B. A., etc.); **passer sa — en droit,** to get one's degree in the Law School.

lien, *m.* bond.
lier, to bind.
lieu, *m.* place, spot; **au — de,** instead of; **avoir —,** to take place; **en haut —,** by the great (*literally: in high places*).
lieue, *f.* league (*about 3 miles*).
lieutenant, *m.* lieutenant; **— en premier,** first lieutenant.
lièvre, *m.* hare.
ligne, *f.* line.
linge, *m.* linen.
liqueur, *f.* liquor, liqueur.
lire, to read.
lisière, *f.* edge.
lit, *m.* bed.
livre, *m.* book.
loger, to have rooms.
logeuse, *f.* landlady.
logis, *m.* dwelling.
loi, *f.* law.
loin, far.
lointain, *m.* distance.
Loire, *f. river running through Central France, where military operations were unsuccessfully conducted* (1870-1871) *to relieve the siege of Paris.*
long, -ue, long, slow; **le — de,** along.
longer, to follow.
longtemps, long (*time*).
longuement, lengthily, at great length, a long time.
longueur, *f.* length.
lors; — de, at the time of; **— même que,** even if.
lorsque, when.
louage; de —, hired.
louer, to praise; rent.
lourd, heavy
lu—, see **lire,**
luciole, *f.* firefly, lightning-bug.
lueur, *f.* gleam, glow; **— vive,** flash.
lui, he; to him, to her.
lumière, *f.* light.
lumineu-x, -se, luminous, light-flooded.
lune, *f.* moon.
lunettes, *f. pl.* spectacles.
lutter, to struggle.
lutteur, fighter (*literally: wrestler*).

M

mâchoire, *f.* jaw.
maçon, *m.* mason.
magasin, *m.* depot; stores; **— d'habillement** (*clothing stores of the*) quartermaster's department.
magistrat, *m.* on the (judicial) bench.
magistrature, *f.* magistracy, bench (*of judges*).
magnifique, magnificent, fine.
main, *f.* hand.
maintenant, now.
maintenir, to observe (*a rule*).
maire, *m.* mayor.
mais, but; why!
maison, *f.* house, cottage.
maître, *m.* master.
maître, -sse, ruling, dominant, supreme.
mal, *m.* disease, complaint, harm, ill, evil.
mal, badly, ill, with difficulty.
malade, *m.* sick man, invalid, patient.
malade, ill, sick.
maladroit, clumsy, awkward.
malaise, *m.* uncomfortable feeling, discomfort, awkwardness.
malaisé, difficult, hard.
malgré, in spite of.
malhabile, clumsy.
malheur, *m.* misfortune, unhappiness.
malheureu-x, -se, unhappy,

miserable, unfortunate, unlucky.
maman, *f.* mama.
manège, *m.* riding-school.
manger, to eat.
manière, *f.* manner, way; — **de penser,** view.
manifestation, *f.* manifestation, demonstration.
manœuvre, *f.* manœuvre (*planned military movement*).
manquer, to be lacking; **y** —, fail to do so; — **à,** be missed by; — **de,** want for; — **à sa parole,** break one's promise.
manteau, *m.* mantle.
marchand, *m.* merchant; — **de bois,** timber merchant.
marche, *f.* march, walk, step.
marcher, to walk, (*military*) march; — **devant,** go first.
mardi, *m.* Tuesday.
maréchal des logis chef, first quartermaster.
mari, *m.* husband.
mariage, *m.* marriage.
Marie, *f.* the Virgin Mary (*the Roman Catholic prayer to whom, known as 'Ave Maria,' is begun on p. 53*).
marier, to give in marriage; **se** —, marry.
marine, *f* navy
marronnier, *m.* chestnut tree.
marque, *f.* note, celebrity; **de** —, distinguished.
marquer, to mark.
Marseillaise, the French patriotic hymn (*of which the refrain is:* Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!)
marteler, to hammer, lash.
massif, *m.* clump of shrubbery.
massi-f, -ve, massive, solid.
maternel, -le, maternal, motherly.
matin, *m.* morning.
matinée, *f.* morning, morning's work.
Mathiskopf, *a forest on the frontier of Lower Alsace.*
mauvais, bad, ill, awkward.
maximum, *m.* maximum, greatest quantity.
mécanique, worked by machinery *or* steam.
mèche, *f.* wisp.
méconnu, ignored, trampled under foot.
médaille, *f.* medal.
médiocrement, indifferently.
méfier (se) de, to look out for.
meilleur, better; **le, la** —, best.
mélancoliquement, with melancholy.
mélange, *m.* mixture.
mélangé, mixed, qualified.
mêler, to mix, mingle; **se** — **à,** mingle with; **s'en** —, interfere.
même, even; **quand** —, even [so.
même; le, la —, same; **de** —, similarly; **tout de** —, all the same; very; even.
menace, *f.* threat.
menacer, to menace, threaten.
ménage, *m.* (*married*) couple.
ménagement, *m.* precaution (*to save the feelings of others*); **sans** —, unsparingly, ruthlessly.
ménager, to provide; secure.
ménagère, *f.* housewife.
mener, to lead.
mentir, to lie.
menton, *m.* chin.
méprendre (se), to make a mistake, misunderstand; **ne pas se** — **sur,** have no uncertainty about.
mépriser, to despise; rise above, be superior to.
merci, thanks! — **de,** thank you for.

mère, *f.* mother.
mériter, to deserve.
merveille, *f.* marvel; **à —,** marvellously.
mésange, *f.* tomtit (*bird*).
mésintelligence, *f.* misunderstanding.
mesure, *f.* measure, right amount, step; **dépasser la —,** to go too far; **à — que,** as far as, (*in proportion*) as.
mesurer, to measure; **se —,** take each other's measure.
métier, *m.* trade, profession.
mètre, *m.* meter (= 1.09 yard).
mettre, to put; **se — à,** begin to; put on, wear; take.
meuble, *m.* (*piece of*) furniture.
meublé, furnished.
midi, *m.* noon.
mien, -ne (le, la), mine.
mieux, better; **le —,** best; **valoir —,** to be better; **le —,** the best (*plan*); **de mon —,** to the best of my ability.
milieu, *m.* middle; environment, element.
mille, (one) thousand.
millier, *m.* thousand.
million, *m.* million.
mi—, see **mettre.**
mince, slender, thin.
mine, *f.* (*expression of*) face.
minuit, *m.* midnight.
minute, *f.* minute (*60th of an hour*).
mise, *f.* dress.
mode, *f.* fashion; **à la ... mode,** in the ... fashion.
modèle, *m.* model, pattern.
modeler, to mould, fashion.
modérer, to moderate, temper, hush.
modifier, to modify.
moelle, *f.* marrow.
moindre, lesser; **le, la —,** the least.
moins, less; **le —,** least; **au, du —,** at least; **n'en ... pas moins,** none the less for that.
mois, *m.* month.
moisson, *f.* harvest, crop.
moiteur, *f.* moisture.
moitié, *f.* half; **à —,** half.
momie, *f.* mummy.
mon, ma, mes, my.
monastère, *m.* monastery, convent.
mondain, worldly, as a man of the world, of society.
monde, *m.* world, society, people; **au —,** in the world.
monologue, *m.* monologue, soliloquy.
monsieur, Mr; the Master, the boss.
montagne, *f.* mountain.
montant, upward-sloping, on rising ground.
monter, to come up, ride; **— sur,** climb, take up.
montrer, to show.
monumental, monumental, huge.
moral, moral, of the character.
moralement, morally, in character, at heart.
mordre, to bite.
mort, *m.* dead man, corpse; **tête de —,** death's head.
mot, *m.* word; **le — juste,** the right word; **se donner le —,** to form a conspiracy, conspire.
mouchoir, *m.* pocket handkerchief.
moue, *f.* grimace, face.
mourir, to die.
mousse, *f.* moss.
moustache, *f.* mustache.
mouvement, *m.* movement, motion; **en —,** waving, fluttering.
moyen, *m.* means.

muet, -te, dumb.
mugissement, *m.* bellowing, roar.
multiple, many.
multitude, *f.* multitude.
Munich, *capital of Bavaria.*
mur, *m.* wall.
mûr, ripe.
muraille, *f.* wall.
murmure, *m.* murmur, rustling.
muscle, *m.* muscle.
musée, *m.* museum, gallery; **— de peinture,** picture gallery.
musical, musical, harmonious.
mystère, *m.* mystery.
mystérieu-x, -se, mysterious.
myope, *m. f.* shortsighted (*person*).

N

nacrée, pearly.
nager, to swim.
naï-f, -ve, ingenuous.
naître, to be born; **faire —,** bring forth.
nappe, *f.* tablecloth.
naqui—, see **naître.**
naseau, *m.* nostril (*of animals*).
nature, *f.* nature; scenery.
naturel, -le, natural.
naturellement, naturally.
navrant, heartbreaking.
ne ... pas, ne ... point, not.
ne ... plus, no longer.
ne ... que, nothing but, only.
né, see **naître.**
n'est-ce pas? eh?
nécessaire, necessary, called for; **le —,** the needful.
nef, *f.* nave (*of a church*).
négative, *f.* the negative side.
négliger, to neglect, omit.
négocier, to negociate, carry through.
nerveusement, nervously, excitedly.
nerveu-x, -se, nervous, muscular, sinewy.
nettement, clearly, sharply.
neuf, nine.
neu-f, -ve, new; **flambant —,** brand new.
neveu, *m.* nephew.
nez, *m.* nose.
ni, nor; **ni ... ni,** neither ... nor.
n° = **numéro.**
noblesse, *f.* nobility, something noble; noble blood; men of high birth.
nœud, *m.* knot, bow (*Alsatian women have for national headdress a white cap with a huge bow of black ribbon*).
noir, black, gloomy.
nom, *m.* name.
nombreux, -se, numerous, countless, where there are many people.
nommer, to name, elect; **se —,** bear the name of.
non, no.
nonchalant, careless.
nord, *m.* north.
nos, *pl.* of **notre.**
note, *f.* mark, (*musical*) note.
notre, our.
nôtre (le, la), *etc.*, ours; **un des —s,** one of us.
nouer, to tie.
noueu-x, -se, knotty, gnarled.
nouveau, nouvelle, new, newly arrived; **de —,** anew, again, once more.
nouvelle, *f.* news, piece of news; **demander des —s de,** to ask after.
nouvellement, newly, recently.
nu, bare.
nuage, *m.* cloud.
nuancer, to shade, put shades (*of color, tone, etc.*) into.
nuire à, to damage, jeopardize.

nuit, *f.* night.
nul, nulle, no, no one.
numéro, *m.* number; copy (*of a paper, etc.*).

O

obéir (à), to obey.
Obernai, *about 15 miles S. W. of Strasburg.*
objection, *f.* objection, difficulty.
objet, *m.* object, subject.
obligation, *f.* necessity, what one is compelled *or* obliged to do.
obliger, to oblige, compel.
obliquer, to cut across.
obscurité, *f.* darkness.
observation, *f.* reprimand.
observer, to notice.
obstacle, *m.* obstacle.
obstiner (s') à, to persist in.
obtenir, to obtain.
obus, *m.* shell (*military*).
occasion, *f.* opportunity.
occupé, busy.
occuper, to occupy; **s'— à,** set about.
odeur, *f.* odor, smell.
odieu-x, -se, hateful.
odorant, fragrant.
œil, *m.* eye; **coup d'—,** glance.
œuvre, *f.* work.
offensant, offensive.
officiel, -le, official, in *or* of the government.
officier, *m.* officer.
officieu-x, -se, unofficial.
offrir, to offer proffer.
oiseau, *m.* bird.
ombrageu-x, -se, touchy, sensitive.
ombre, *f.* shadow, shade, dark, darkness, shelter.
oncle, *m.* uncle.
onduleu-x, -se, sinuous, wavy.
ongle, *m.* (finger) nail.
onglier, *m.* manicure case.
opiner, to express one's opinion.
opinion, *f.* opinion, view; public opinion.
opposer, to oppose; **s'—,** make opposition.
oppression, *f.* oppression, bullying.
opter, to choose one's allegiance (*here, to France or Germany*).
or, *m.* gold.
or, now.
orage, *m.* storm.
orageu-x, -se, stormy.
orbite, *f.* socket (*of the eye*).
ordinaire, ordinary, usual; **d'—,** usually,
ordonnance, *f.* orderly (*military servant*).
ordonné, orderly.
ordonner, to command, order.
ordre, *m.* order; arrangement; train, set.
oreille, *f.* ear.
organiser, to get up.
orgueil, *m.* pride (*bordering on vanity*).
orgueilleu-x, -se, proud, haughty.
oriental, eastern.
original, original, peculiarly one's own.
origine, *f.* extraction.
orner, to adorn, decorate.
ornière, *f.* rut, cart rut.
os, *m.* bone.
oser, to dare.
ôter, to remove, take off, take out.
ou, or.
où, where, in which; when.
oubli, *m.* forgetfulness.
oublier, to forget.
oublieu-x, -se, forgetful.
ouest, *m.* West.
oui, yes.
ourlet, *m.* hem.

ouvertement, openly.
ouverture, *f.* opening.
ouvrage, *m.* work.
ouvrir, to open.
ouvrier, *m.* workman, laborer, mill hand.

P

paix, *f.* peace.
pâle, pale, pallid.
palier, *m.* landing.
pâlir, to turn pale.
panier, *m.* basket.
pansage, *m.* grooming (*of horses*).
pansu, fat-bellied (*bottle*).
pantalon, *m.* trousers.
papier, *m.* paper.
Pâques, Easter.
par, by, etc; in ... (*weather*).
parade, *f.* (*military*) parade.
paraître, to appear, seem; **à ce qu'il paraît,** so it seems.
parc, *m.* grounds (*around a mansion*), park; — **d'arbres,** well timbered park.
parce que, because.
parcourir, to go over, peruse.
par-dessus, over (*implying motion*).
pardon, *m.* forgiveness. —! excuse me!
pardonner, to pardon, forgive.
pareil, -le, similar, like; such; **un — ...,** such a ...
parent, *m.* parent, relation, relative; **n'être pas —s,** not to be one family.
parfait, perfect; most kind.
parfaitement, certainly, absolutely.
parfum, *m.* perfume.
parlementer, to negotiate.
parler, to speak; **sans — de,** to say nothing of.
parmi, among.
parole, *f.* word, speech.
paroxysme, *m.* paroxysm, height.
parquet, *m.* floor.
part, *f.* share, part; **de ma —,** from me; **de la — de,** from, at the hands of; **quelque —,** somewhere; **nulle —,** nowhere.
partager, to divide, share.
parti, *m.* (*political*) party; **prendre son —,** to make up one's mind; **prendre son — de,** to submit to, get over, resign oneself, be reconciled to; **prendre le — de quelqu'un,** to stand up for a person.
particuli-er, -ère, particular, special, private.
partie, *f.* part; party; **faire — de,** to belong to; **—s contractantes,** high contracting parties; game.
partir, to leave, depart, be off, start; **à — de,** from.
partout, everywhere.
paru—, see **paraître.**
parvenir à, to reach; succeed in.
pas, *m.* step, pace; **ne ... pas,** not ... a bit, not.
passage, *m.* passing, pass, way through; **au — de,** on passing through.
passé, *m.* past.
passer, to pass, pass by; hand round; spend (*time*); put on (*clothes*); **se —,** take place; **se — de,** do without.
passionné, impassioned, passionate.
paternel, -le, fatherly, of ... father.
patrie, *f.* fatherland, country.
patrimonial, ancestral (*literally: which is an heirloom*).
patriote, *m.* patriot.
patriote, patriotic.

patron, *m.* boss.
patronne, (*female*) patron saint.
paupière, *f.* eyelid.
pauvre, poor.
pavé, *m.* paving-stone.
payer (de), to reward ... (for).
pays, *m.* country, territory; **le —,** these parts; (*in peasant speech*) fellow-countryman.
paysage, *m.* landscape, scenery.
paysan, *m.* peasant.
peau, *f.* skin.
peindre, to paint, depict, describe.
peine, *f.* trouble, hardship, difficulty, grief, (*mental*) pain; **à —,** hardly, no sooner; **à — si,** it is all (he) can do to ...
peintre, *m.* painter.
peinture, *f.* painting; **musée de —,** picture gallery.
pèlerin, *m.* pilgrim.
peloton, *m.* (*military term*), small body, detachment.
pelouse, *f.* lawn.
pencher (se), to lean, bend down.
pendant, during; **— que,** while.
pendre, to hang.
pendule, *f.* clock.
pénétrer, to penetrate, enter; comprehend.
pénible, distressing, painful (*to the mind*).
péniblement, laboriously, with difficulty.
pensée, *f.* thought, thoughts, [view.
penser, to think, imagine; **— à,** think of.
pension, *f.* school.
pente, *f.* slope, hillside.
perceptible, perceptible, audible.
percer, to pierce, show, appear.
percevoir, to catch (*a sound, etc.*).
perche, *f.* pole.
perdre, to lose, waste, destroy.
perdu, lost, done for.
père, *m.* father.
perfection, *f.* perfection; **dans la —,** to perfection.
perle, *f.* pearl, bead; **— fine,** (*real*) pearl.
permettre, to permit, allow, suffer; **se — de,** take the liberty of.
permission, *f.* permission, permit, leave, leave of absence.
perpétuer, to perpetuate; **se —,** revive, continue.
perron, *m.* (*flight of*) steps (*outside the house*).
persistance, *f.* continuance.
persister, to persist.
personnage, *m.* personage, person, party; **hauts —s,** big men.
personne, *f.* person; **—s,** people; *m.* anybody, nobody.
personnel, *m.* workers.
personnel, -le, personal.
personnellement, personally.
personnifier, to personify.
perspective, *f.* prospect.
pesant, heavy.
peser, to weigh; **— sur,** influence.
pétale, *m.* petal.
petit, little, small, petty; *m.* boy, lad.
petit-fils, *m.* grandson.
petite-fille, *f.* granddaughter.
peu, *m.* little, small quantity; **le — de repos,** the short rest.
peu, little, few; **— à —,** little by little, by degrees.
peuple, *m.* people, mass, race.
peur, *f.* fear; **avoir —,** to be afraid, fear, tremble.
peut-être, perhaps, maybe, probably.
phénomène, *m.* phenomenon.

phrase, *f.* phrase, sentence, musical strain.
physionomie, *f.* countenance.
physique, physical, athletic.
pièce, *f.* piece; room; — **de réception,** reception room.
pied, *m.* foot, plant.
pierre, *f.* stone.
pile, *f.* pile, stack.
pilier, *m.* pillar.
pipe, *f.* (tobacco) pipe.
pis, worse; **le pis,** the worst; **tant** —, so much the worse.
pitié, *f.* pity; **par** —, for pity's sake.
place, *f.* place, seat; room; position, berth.
placer, to place, put, set, seat.
plafond, *m.* ceiling.
plaign—, see **plaindre.**
plaindre, to pity; **se** —, complain.
plaine, *f.* plain, flat lands.
plaire, to please; **se** —, be happy.
plaisamment, jestingly.
plaisanter, to joke, jest.
plaisir, *m.* pleasure; **faire** — **à,** to delight.
plan, *m.* plan, project.
planche, *f.* board.
planter, to plant, stick in the ground.
plat, *m.* dish.
plat, flat; **terres** —**es,** level plains.
plate-bande, *f.* flower-bed.
Platon, Plato (*the first Greek writer on philosophy,* 427–347 *B. C.*).
plein, full; — **air,** open air.
pleurer, to weep, shed tears, cry; weep over.
pli, *m.* fold, crease, wrinkle.
plier, to bend.
plissé, wrinkled, screwed-up, half-closed (*eyes*).
pluie, *f.* rain; **en** —, like rain.
plupart, *f.* majority; **la** — **de,** most.
plutôt, rather, sooner, better.
plus, more; **de** — **en** —, more and more; **ne** ... —, no longer; **pas** —, neither.
plusieurs, several.
poche, *f.* pocket.
poignet, *m.* wrist.
poing, *m.* fist; **tendre le** —, to shake one's fist.
point, *m.* point, degree; **ne** ... —, not; — **de vue,** viewpoint, standpoint.
pointe, *f.* tip, top.
pointer, to point; — **en avant,** stick out forward; — **sur,** make straight for.
poitrine, *f.* chest.
poli, polite.
politesse, *f.* politeness, courtesy.
politique, political; *f.* politics.
pommette, *f.* cheek bone.
portail, *m.* door, doorway.
porte, *f.* door.
porter, to carry, bear; (*of a blow*) tell; wear; set down, enter (*on a list*); **se** —, be (*in health*); march; **se** — **candidat à la députation,** run for election to the Reichstag.
portière, *f.* carriage door.
posément, quietly.
poser, to place, lay down; **se** —, (*of questions*) to arise.
posséder, to own.
poster (**se**), to take one's stand.
potager; jardin —, garden, vegetable garden.
poteau, *m.* post.
pour, for, in order to; in the case of; even though; — **moi,** on my side.
pourquoi ...? Why ...?
pourr—, see **pouvoir.**

poursuivre, to pursue, be after.
pourtant, (and) yet.
pousser, to push, push open; incite; grow.
poussière, *f.* dust, pollen (*of flowers*).
poussiéreu-x, -se, dusty, dust covered.
pouvoir, *m.* power; — **établi,** powers that be.
pouvoir, to be able; can; **n'en — plus,** be worn out.
pourvu que, provided that; I only hope that ...
prairie, *f.* meadow land.
pratique, practical.
pré, *m.* field.
précaution, *f.* care, caution.
précédent, preceding, before.
précéder, to precede.
précipité, hurried, panting.
précipiter, to hurry, hasten; — **sa course,** increase one's speed.
précisément, precisely, exactly.
préciser, to specify; **se —,** become definite.
prédire, to predict, prophesy.
préférence, *f.* preference.
préférer, to prefer; ... would rather.
préfet, *m.* prefect (*highest civil officer*).
préjugé, *m.* prejudice.
premier, *m.* second story (*first above the ground floor*).
premi-er, -ère, first.
première, *f.* first-class (*on trains*).
prendre, to take; take a view (*of a thing*); captivate; take (*one's way*), turn; **s'y —,** set about it; — **pour,** take for, conceive to be; **se faire —,** get caught; — **son parti,** see **parti.**
prénom, *m.* Christian name, first name, given name.
préparer, to prepare, bring about.
près, — **de,** near; **à peu —,** about, fairly.
prescrit, prescribed.
présence, *f.* presence.
présent, *m.* present; **à —,** now.
présentation, *f.* introduction.
présenter, to present, introduce; **se —,** run (*for office*).
presque, almost.
pressé, in a hurry.
presser, to urge, hurry; — **le pas,** walk quickly.
prestement, quickly.
prestidigitateur, *m.* conjurer.
prêt, ready.
prétendre, to profess, claim, assert; — **à,** aspire to.
prétentieu-x, -se, conceited.
prétention, *f.* claim, pretension; **avoir la — de,** to claim you can ..., mean to.
prétexte, *m.* pretext, pretence.
prêtre, *m.* priest.
preuve, *f.* proof; **à —,** do you want a proof?
prévaloir, to prevail, win.
prévenance, *f.* attentions.
prévenant, attentive, friendly.
prévenir, to warn, notify, tell.
prévention, *f.* prejudice.
prévoir, to foresee.
prier, to pray, beg, request; **je vous en prie,** I beg of you.
primitivement, originally.
printemps, *m.* spring.
pri—, see **prendre.**
prises, *f. pl.* **mettre aux —,** to oppose, pit against each other.
prison, *f.* prison, imprisonment.
prisonnier, *m.* prisoner.
privat-docent, (*German name for*) instructor (*at a university*).
priver, to deprive.
privilégié, *m.* privileged man.

prix, *m.* price; **y mettre le —,** to pay what it costs.
probable, likely.
probablement, probably.
problème, *m.* problem.
procès, *m.* lawsuit.
prochain, next, approaching.
proche, near, nearby.
prodigieusement, prodigiously, marvelously.
produire, to produce, cause; **se —,** occur, take place.
professeur, *m.* professor.
professionnel, professional, technical.
profit, *m.* profit, advantage; **mettre à —,** to make the most of.
profiter (de), to profit (by), take advantage of, use; **faire — ... de,** give ... the benefit of.
profond, deep, profound.
profondément, profoundly.
profondeur, *f.* depth.
projet, *m.* project, plan, scheme.
projeter, to plan.
prolonger, to prolong, continue, protract, carry overtime.
promenade, *f.* walk.
promener, to lead round, cast about; **se —,** be out walking.
promeneu-r, -se, *m. f.* walker, pedestrian, tourist.
promesse, *f.* promise.
promettre, to promise.
promis, engaged.
promontoire, *m.* promontory, cape.
prompt, quick.
prononcer, to pronounce, speak, utter.
proportionné, proportioned, set up.
propos, *m.* speech, remark, language; **à tout —,** all the time.
proposer, to propose, suggest.
propre, clean; own.
propriétaire, *m.* owner, master, landowner.
prospère, prosperous.
prospérer, to thrive, prosper.
prospérité, *f.* prosperity.
protéger, to protect, look out for, screen.
protecteur, protecting, patronizing.
protestant, of the Protestant religion.
protestataire, protesting (*against German rule in Alsace*).
prouver, to prove.
provision, *f.* provision, lot.
provoca-teur, -trice, aggressive.
provoquer, to provoke, cause.
proximité, *f.* vicinity; **à — de,** in the vicinity of.
prudemment, prudently.
prudent, prudent, cautious.
Prusse, *f.* Prussia.
prussien, -ne, Prussian.
pu—, see **pouvoir.**
publi-c, -que, public.
puis, then, next.
puisque, since (= because).
puiss—, see **pouvoir.**
puissamment, powerfully, mightily.
puissance, *f.* power, might.
puissant, *m.* man of power.
puissant, powerful.
puissions-nous ...! see **pouvoir,** may we ...!
punir, to punish.

Q

quai, *m.* quay, wharf.
qualité, *f.* quality, nature, character.
quand, when; **— même,** even so.
quart, *m.* quarter.

quartier, *m.* quarter, part (*of a town*); barracks.
quatre, four.
quatre-vingt(s), eighty; — **treize,** ninety-three.
Que ...! How ...! — **de ...!** What a lot of ...!
quel, -le, what, which; — **...!** What a ...!
quelconque, whichever it may be; **l'une —,** some one or other.
quelque, some; **—s,** a few; — **... que,** whatever.
quelquefois, sometimes.
quelques-uns, *pl. of* **quelqu'un.**
quelqu'un, someone.
quenouille, *f.* distaff.
querelle, *f.* quarrel.
question, *f.* question, subject, matter.
quinze, fifteen.
quitter, to leave; **se —,** part; cease holding, take off (*clothes*).
quoi, what, which; **en —,** wherein, in which, how; **après —,** after which; **—?** what do you mean by ...? — **que,** whatever.
quoique, although.
quotidien, -ne, daily.

R

rabattre, to beat down; **se —,** swing back.
raccourcir, se —, to shorten, draw in.
race, *f.* race, breed.
raconter, to relate, tell (*a story, etc.*).
raffiné, extra-particular, highly cultured; — **d'honneur,** highly sensitive on points of honor.
rafraîchissement, *m.* refreshment.
raideur, *f.* stiffness.
raidi, stiffened; stiff.
raidillon, *m.* slope.
raison, *f.* reason, motive; **donner — à,** to say ... is right; **avoir — de,** to get the better of.
ralentir, to make slower, slacken, delay.
rallié, reconciled (*to the new order of things*).
ramener, to bring back.
rang, *m.* rank, row.
ranimer, to revive.
rapide, quick.
rapidement, rapidly, quickly, hastily.
rappeler, to recall, call back, remind of; — **(quelqu'un) au souvenir de,** to remember (a person) to ...
rapporter, to bring back; report, relate.
rapprochement, *m.* reconciliation.
rapprocher, to draw nearer; **se — de,** incline toward.
rare, rare, few, infrequent.
ras, shorn, timberless.
raser, to shave.
rassembler, to gather together; **se —,** pull oneself together.
rasseoir, se —, to sit down again.
rassurer, to reassure.
rater, to miss.
ration, *f.* ration, allowance.
ratisser, to rake.
rauque, hoarse.
ravier, *m.* radish tray.
ravir, to delight.
raviver, se —, to revive.
rayer, to streak.
rayon, *m.* ray, circle of light.
rayonner, to beam.
rebattu, (*ears*) dinned into (*with*).
rebondir, to rebound.

rebuter, to dishearten.
récent, recent.
recevoir, to receive.
recherché, courted, in demand; particular, careful (*in dress, etc*).
rechercher, to seek (after), seek (in marriage), court.
réciter, to recite.
récolter, to harvest, pick, gather.
recommander, to recommend, urge; request particularly, give special orders; introduce.
récompenser, to reward.
réconcilier, to reconcile, restore the harmony of.
reconnaissance, *f.* gratitude; (*military*) reconnoitring trip.
reconnaissant, grateful.
reconnaître, to recognize, acknowledge, grant; be able to tell; (*military*) reconnoitre.
reçu—, see **recevoir.**
recueillement, *m.* composure.
recul, *m.* recoil.
reculer, to retreat, back, stop; **se —,** step back.
redevenir, to become again.
redingote, *f.* frock coat, 'Prince Albert.'
redoubler, to redouble, get worse and worse.
redoutable, redoubtable, formidable.
redouter, to dread.
redressé, drawn up to full height.
redresser, to straighten; **se —,** draw oneself up, raise one's head (*and shoulders*).
réfectoire, *m.* refectory, dining hall.
refermer, se —, to close, shut again.
réfléchir, to reflect, think (about it).
reflet, *m.* reflected light, reflection, glow.
réfractaire, refractory, stubborn.
refuge, *m.* refuge, shelter, space.
réfugier (se), to seek *or* take refuge, flee.
refus, *m.* refusal.
refuser, to refuse, decline.
regagner, to regain, reach.
regard, *m.* look, glance, eyes.
regarder, to look; concern, be the business of; **se — au fond des yeux,** look each other straight in the eye.
régiment, *m.* regiment; (*figuratively*) army.
région, *f.* region, department.
règle, *f.* rule.
réglé, settled.
règlement, *m.* regulation, rule, law.
regretter, to regret, be sorry for.
régulier, regular.
Reichstag, *the German House of Representatives.*
reine, *f.* queen.
rejeter, to cast away *or* aside.
rejoign—, see **rejoindre.**
rejoindre, to join, overtake.
relation, —s, intercourse, acquaintances, friendships, connection; **mettre en — avec,** to introduce to.
relevé, lifted up; **nez —,** upturned nose.
relever, to pick up, raise, lift, push back (*hair*); challenge; **se —,** get up again.
relief, *m.* sharp outlines.
religieuse, *f.* nun.
remarquer, to notice.
remerciement, *m.* thanks.
remercier, to thank.
remettre, to put again; **se — à,** begin again to; postpone, defer.

remi—, see **remettre.**
remise, *f.* coach house.
remonter, to reascend, climb up again.
rempart, *m.* rampart.
remplacer, to replace, take the place of.
remplir, to fill, fulfil.
remporter, to carry away *or* off; — **une victoire,** gain a victory.
remuer, to move, stir.
rencontre, *f.* meeting (*with*); encounter; **faire une —,** to meet somebody.
rencontrer, to meet; **se —,** be met with.
rendez-vous, *m.* appointment, meeting; **donner — à,** to appoint a meeting with.
rendre, to render, make; **se —,** repair, make one's way.
renégat, *m.* renegade.
renier, to disown, go back on, give the lie to.
renoncer (à), to give up, throw up.
renouer, to tie again; — **connaissance,** renew acquaintance.
renouveler, to renew, renovate, alter.
renseignement, *m.* information; **aller aux —s,** to make inquiries.
rentré, home again.
rentrer, to go back, go home, return.
renverser, to throw down; **se —,** throw oneself backward.
renvoyer, to send away, dismiss, cashier, fire.
répandre, to shed, spread; **se —,** spread.
répandu, très —, of wide acquaintance.
reparaître, to reappear.
réparation, *f.* repair.
réparer, to repair, restore, amend.
repartir, to go away again, leave; go on speaking.
repas, *m.* repast, meal.
repasser, to pass again.
répéter, to repeat, harp upon.
répondre, to answer, respond; be in harmony with; — **à,** return (*one good deed for another*); **en —,** answer for that.
réponse, *f.* answer.
reporter, to bring back.
repos, *m.* rest, repose.
reposer, to set down again; lay; lie; **se —,** rest.
repousser, to repel, push back, push away, reject, fail to grasp.
reprendre, to pick up, resume, go on; recover, regain; correct.
représentant, *m.* representative, spokesman.
représenter, to present again; make out.
repri—, see **reprendre.**
réprimer, to repress.
repris, preoccupied anew.
reprise, *f.* resumption, recovery; — **de possession,** recovered possession. (*For the historical basis of this remark, see Introduction.*)
réprobation, *f.* disapproval.
reprocher, to reproach.
répugnance, *f.* reluctance.
réserve, *f.* (army) reserve forces (*to which educated youths are admitted after one year's service as 'volunteers'*).
réserver, to reserve, keep for.
résignation, *f.* resignation (*to one's fate*), acquiescence.
résigner (se), to resign oneself, be resigned.

résistance, *f.* resistance.
résister à, to resist, withstand, stand (*a test*).
résolu à, determined upon.
résolument, resolutely.
résolution, *f.* resolution, resolve.
résolvant, see **résoudre.**
résonner, to resound, sound, echo.
résoudre, to resolve; solve (*a problem, difficulty, etc.*).
respect, *m.* respect, reverence.
respirer, to breathe.
responsable, responsible; **rendre —,** to hold ... responsible.
ressembler à, to resemble, be like.
ressentir, to feel.
ressortir, to come out again; **— de,** stand out against.
ressuscité, brought back to life, risen (p. 58).
ressusciter, to bring back to life.
rester, to remain, stay; **— à savoir,** remain to be seen.
résultat, *m.* result.
rétablir (se), to get better *or* well again.
retard, *m.* delay; **en —,** late.
retarder, to postpone, put off.
retenir, to detain, restrain, repress; engage.
retentir, to sound, resound, echo.
retin—, see **retenir.**
retirer, to withdraw; **se —,** retreat, retire.
retomber, to drop again, fall back.
retour, *m.* return; **faire — à** (p. 81), to return to the fold of. (*For the facts, see Introduction.*)
retourner, se —, to turn round.
retraite, *f.* retreat, corner, hiding-place.
retraverser, to recross, go through again.
retrouver, to find again, recover, meet again, join (*a person*); **aller —,** go back to.
réunion, *f.* meeting.
réunir, to bring together; **se —,** gather together, foregather.
réussir, to succeed, achieve success.
rêve, *m.* dream.
réveiller, to wake.
révéler, to reveal, bare, show.
revendiquer, to claim.
revenir, to come back, return; **Je te reviens** (p. 22), I am yours once more! **— sur,** hark back to; **— de,** reconsider.
revenu de, home from, recovered from.
rêver, to dream.
revivre, to live again, come to life again, flash with new life.
revoir, to see again, be again the scene of; meet; **se —,** meet (again), set eyes on each other; **au —!** good bye! so long!
revu, see **revoir.**
revue, *f.* inspection; **passer la —,** to conduct an inspection.
rhénan, Rhenish, of the Rhine.
Rhin, *m.* Rhine (*river rising in Switzerland, and after separating Alsace on the west from the Grand Duchy of Baden on the east, flowing into the North Sea through Holland*).
ricaner, to laugh affectedly.
riche, *m.* man of wealth.
riche, rich, wealthy.
rideau, *m.* curtain.
rien, *m.* trifle.

rien, anything, nothing; **ne ... rien,** nothing.
riposter, to retort.
rire, *m.* laugh, laughter.
rire, to laugh.
risquer, to run the risk.
rivière, *f.* river.
robe, *f.* dress.
robuste, stalwart, sturdy.
roche, *f.* rock.
rocher, *m.* rock.
rôder, to prowl.
rôle, *m.* part (*in the cast of a play, etc.*).
rompre, to break, break up.
rond, round.
ronde, *f.* round.
rose, rosy, pink.
roue, *f.* wheel.
rouge, red.
rougir, to grow red, blush, flush up.
rouillé, rusty, husky.
roulé, rolling.
rouler, to roll, roll on.
route, *f.* road, way, path.
rouvrir, se —, to reopen.
rou-x, -sse, reddish.
ruban, *m.* ribbon.
rude, rough, blunt, harsh.
ruine, *f.* ruin.
russification, *f.* Russianizing (*making Russian*).
rustique, rustic.

S

sable, *m.* sand, gravel.
sablé, gravelled.
sabre, *m.* sword, saber.
saccadé, jerky.
sach—, see **savoir.**
sacrifier, to sacrifice.
sacristain, *m.* sexton.
saillant, projecting.
saillie, *f.* projection; **faire** —, to stick out.
Sainte-Odile, Saint-Odilia (*patron Saint of Alsace, whose monastery is a place of pilgrimage to the natives*).
sais, see **savoir.**
saisi, struck with amazement.
saisir, to seize, catch (*words, meaning, etc.*).
saison, *f.* season, spell, stay (*at a watering-place*).
salle, *f.* hall, large room, living room; — **à manger,** dining room.
salon, *m.* drawing-room.
saluer, to salute, bow to; **se** —, greet one another.
salut, *m.* salutation, bow, greeting.
samedi, *m.* Saturday.
sang, *m.* blood; —**-froid,** coolness, composure.
sangler, to cinch (*a horse*); dress in tight clothes.
sanglot, *m.* sob.
sangloter, to sob.
sanguin, full-blooded, ruddy.
sans, without, but for; — **que,** without.
santé, *f.* health.
sapin, *m.* fir.
sapinière, *f.* fir grove.
sapristi! Great Scott!
satisfait, satisfied, glad.
sauf, save, except.
sauter, to leap.
sauvage, wild, shy, reserved.
sauver, to save.
savoir, to know, learn; — (*with infinitive*), know enough to.
Saxe, *m.* Saxony porcelain.
scandale, *m.* scandal, (disgraceful) exhibition.
scandaleusement, scandalously.
scène, *f.* scene, row, quarrel.
Schlucht, *a gorge and pass on the western boundary of Alsace.*

scierie, *f.* sawmill.
scrupule, *m.* scruple, objection.
séance, *f.* performance.
second, second.
secondairement, secondarily, indirectly.
secouer, to shake.
secousse, *f.* shock.
secr-et, -ète, secret.
séduisant, fascinating.
Seigneur, *m.* Lord.
séjour, *m.* sojourn, stay, life.
séjourner, to stay, visit, spend.
sel, *m.* salt; **—s,** smelling salts.
selle, *f.* saddle.
seller, to saddle.
selon, in accordance with.
semaine, *f.* week; **— sainte,** Holy Week (*before Easter*).
sembler, to seem.
semi-circulaire, semicircular.
sens, *m.* meaning; direction; **en ce — que,** in so far as; **dans ce —,** to that effect.
sensible, perceptible; sensitive.
sensiblement, perceptibly, considerably.
sentier, *m.* path.
sentiment, *m.* feeling.
sentir, to feel, smell of.
séparation, *f.* separation.
séparer, to separate, divide.
sept, seven.
sergent, *m.* sergeant.
sérieusement, seriously, with gravity.
sérieu-x, -se, serious, grave.
serré, tightened, tight, contracted, confined.
serrer, to tighten, draw tight, press, clasp, squeeze, shake (*hands*).
service, *m.* service, duties; **uniforme de —,** fatigue-clothes; **dans le —,** on duty; set.
servir, to serve, wait (at table), bring on (the table); **— de,** serve for a ...; **se — de,** use.
serviette, *f.* napkin, towel.
seuil, *m.* threshold.
seul, alone, only, one.
seulement, only.
si, if; so; **— bien que,** so that; **— ... que,** however; **— ce n'est,** unless it be; (*in answer to a negation*) yes.
siècle, *m.* century, age; **dans les —s des —s** (*formula of the Roman Catholic church: per saecula saeculorum*), through all the ages.
sied (il), (*indic. pres. of defective verb* **seoir**) it behooves *or* befits.
siège, *m.* seat, (coach-)box.
sien, -ne (le, la), his, hers.
siffler, to whistle, hiss.
sifflet, *m.* whistle.
signature, *f.* signature, signed name; signing.
signe, *m.* sign; **— de tête,** nod.
signifier, to mean.
silence, *m.* silence.
silencieu-x, -se, silent.
silencieusement, silently.
Silésie, *f.* Silesia (*district of Eastern Germany*).
silhouette, *f.* outline.
simple, simple, mere, one.
simplement, simply, just.
sinon, if not, save, except.
sinueu-x, -se, winding.
situation, *f.* position.
situé, situated.
six, six.
sixième, sixth.
social, social, of society.
socialisme, *m.* socialism.
sœur, *f.* sister; **belle- —,** sister-in-law.
soi, oneself, himself, herself, themselves.

soif, *f.* thirst; **avoir —,** to be thirsty.
soin, *m.* care; **avoir —,** to take care.
soir, *m.* evening, night.
soirée, *f.* evening, (evening) party.
soit! so be it! all right! **— ... — ...,** either ... or ...
soixante, sixty.
soixante-dix, seventy.
sol, *m.* soil, ground.
soldat, *m.* soldier.
soleil, *m.* sun, sunshine.
solide, strong.
solive, *f.* joist.
solliciter, to solicit.
somme, *f.;* **en —,** on the whole, finally; after all.
sommeil, *m.* sleep, sleepiness, drowsiness; **abandonné au —,** sound asleep.
sommeiller, to doze.
sommet, *m.* summit.
son, *m.* sound.
son, sa, ses, his, her.
songer, to dream, think; **— à,** think of.
songeu-r, -se, dreaming, dreamy; thoughtful.
sonner, to ring; (*of clocks*) strike; sound; ring up, ring for.
sonnerie, *f.* bell, ringing.
sonore, sonorous, ringing.
sort, *m.* fate, die; **le — en est jeté,** the die is cast.
sorte, *f.* manner, way, sort, kind; **de la —,** in that way.
sortie, *f.* walk (*outside*).
sortir, to come out; alight; have just left; leave the room; **au — de,** on leaving.
soucier (se) de, to care to.
soudé, soldered, plastered.
soudain, sudden; suddenly.
souhaiter, to wish.
souffle, *m.* breath.
souffler, to blow; breathe; stop to take breath.
souffrance, *f.* suffering, pain.
souffrir, to suffer.
soulever, to lift; **se —,** rise, heave.
soumission, *f.* submission.
soupçon, *m.* suspicion.
soupçonner, to suspect, have an idea.
souple, supple, flexible.
sourcil, *m.* eyebrow.
sourire, *m.* smile.
sous, under.
sous-lieutenant, *m.* second lieutenant.
sous-officier, *m.* subaltern, non-commissioned officer.
soustrait à, withdrawn from.
soutenir, to support, stand, stand by, hold, keep up.
souvenir, *m.* recollection, memory, remembrance.
souvenir (se), to remember.
souvent, often; **le plus —,** generally.
spirale, *f.* spiral, ring.
spirituel, -le, bright, clever.
splendeur, *f.* splendor.
splendide, resplendent.
spontanéité, *f.* spontaneity, originality.
stage, *m.* **faire un —,** to serve one's law apprenticeship.
statistiques, *f. pl.* statistics.
statthalter, (*the German name for*) lieutenant governor.
statue, *f.* statue, figure.
store, *m.* window shade.
Strasbourg, *before* 1870, *capital of the French Département du Bas-Rhin or Lower Rhine, now capital of the German province of Alsace-Lorraine.*
strict, strict.
stupéfait, amazed, dumfounded.
stupeur, *f.* stupefaction.
style, *m.* style, good style (*in architecture, furniture, etc.*).

subir, to undergo, submit to, be subject to.
subitement, suddenly.
subordonné, subordinate.
succéder, to follow.
succès, *m.* success, triumph.
sueur, *f.* perspiration, sweat; **en** —, streaming with perspiration.
suffire, to suffice, be sufficient.
suffisamment, sufficiently.
suffoquer, to choke.
suite, *f.* sequel, continuation, consequence; **de** —, in succession; **tout de** —, at once.
suivant, according to.
suivre, to follow.
sujet, *m.* subject, matter; citizen; **à son** —, about him (*literally: on his subject, on the subject of him*).
superbe, resplendent, handsome, magnificent.
superbement, haughtily.
supérieur, superior; higher, from above.
supplice, *m.* torture.
supplier, to beseech.
supportable, bearable.
supporter, to support, endure, put up with.
supposer, to suppose, imply.
sur, on, over, above.
sûr, secure, sure, safe, to be trusted.
surbaissé, low-roofed.
sûrement, certainly, surely.
surlendemain, *m.* next day but one.
surnommer, to nickname.
surprendre, to surprise.
sursauter, to give a start.
surtout, above all, especially, particularly.
surveillance, *f.* detective department.
surveiller, to watch, keep an eye on.
suspecter, to suspect.
sympathie, *f.* sympathy.
symptôme, *m.* symptom, sign.
système, *m.* system, scheme, theory.

T

table-toilette, *f.* toilet table.
tâcher (de), to try (to).
taille, *f.* stature, figure, waist, shoulders.
taillé, shaped, cut; **verre de cristal** —, cut-glass cup.
tailleur, *m.* tailor.
taillis, *m.* copse, coppice, thicket.
tain, *m.* metallic backing; **glace sans** —, clear glass.
taire (se), to keep silence, keep still.
tais—, see **taire.**
talon, *m.* heel.
talus, *m.* bank.
tandis que, while, whereas.
tanguer, to lurch.
tant, so much, so many; — **mieux,** so much the better; — **pis,** so much the worse.
tantôt, this afternoon, this morning (*i.e. a few hours before, or later*); — ... — ..., now ... now ..., sometimes ... sometimes ...
tapis, *m.* carpet.
tapisserie, *f.* tapestry.
tard, late; **plus** —, later, later on.
tarder, to be slow, be long; — **à,** be slow ... —ing.
tarir, to run dry, cease.
tas, *m.* heap.
tâter, to feel (*with one's fingers*); — **sa route,** feel one's way.
tel, -le, such; such or such.
télégramme, *m.* telegram.
témoigner de, to betoken.

témoin, *m.* witness.
tempe, *f.* temple (*part of the head*).
tempérament, *m.* temper, character, nature.
Temple-Neuf, *m.* New Church.
temps, *m.* time, weather; **en même —,** at the same time; **le — de,** just as soon as (one) can ...; **un joli — quand il est fini,** a great time to look back upon (p. 43).
tendre, tender, loving.
tendre, to stretch, hold out; offer; **— le poing,** shake one's fist.
tendrement, tenderly, dearly.
tendresse, *f.* tenderness, affection.
tendu par, tense with.
tenez! here, take this! see!
tenir, to hold, keep; **— à,** be keen on, bent upon, care about, want particularly; **— à cœur,** set one's heart on; **y —,** stand it; **— .... pour,** consider.
tentative, *f.* attempt.
tenter, to tempt, attempt.
tenu à, compelled to.
tenue, *f.* dress, bearing, uniform; **— de ville,** street uniform; **grande —,** full dress; **petite —,** undress.
terminer, to terminate, end, stop, conclude.
terrain, *m.* ground.
terrasse, *f.* terrace.
terre, *f.* earth, land, territory.
terrifiant, terrifying.
territorial, of land, landed.
tête, *f.* head; **— de Français!** You hopeless Frenchman! (= *unreconciled Frenchman*); **mauvaise —,** tough customer, insubordinate fellow.
thème, *m.* subject.
tiède, warm.
tien, -ne (le, la), yours.
tiens (*imperative of* **tenir**), take this! see! hello!
tiers, *m.* third; **deux —,** two thirds.
tier-s, -ce, belonging to a third party; neutral (p. 109).
tilleul, *m.* lime trees.
tin—, see **tenir.**
tintement, *m.* tinkling.
tirer, to pull, draw, pull down.
toile, *f.* linen.
toilette, *f.* gown.
toit, *m.* roof.
tolérance, *f.* toleration.
tolérer, to tolerate.
Tombeau, *m.* (*representation of the*) Sepulchre (*of Christ*).
tomber, to fall; drop; **— d'accord,** agree.
ton, *m.* tone.
ton, ta, tes, thy, your.
Tonkin, *m.* Tonquin (*the easternmost part of Farther India in Asia, which France, to secure the carrying out of commercial treaties, wrested from Annam and China,* 1882–4).
toque, *f.* cap, bonnet.
tordre, to twist; **se —,** writhe.
tort, *m.* wrong, wrongdoing; **avoir —,** to be wrong.
torturer, to torture.
tôt, early.
touchant, touching, pathetic.
touché, moved.
toucher, to touch.
toujours, always, still, anyhow.
tour, *m.* turn; **faire tout le —,** to go right round; **faire un — chez moi,** to walk round my place.
tourbillon, *m.* whirl.
tournant, *m.* curve, bend.
tournée, *f.* round.
tourner, to turn, whirl, swim

(*around*); wind (*of roads, etc.*).
tout (**tous**, *etc.*), all; quite; — **à l'heure**, by and by, just now; — **à fait**, quite, entirely; — **de suite**, at once; — **ce qu'il y a de plus sérieux** (p. 116), as serious as can be; **tous deux**, both, together.
trace, *f.* trace, mark left, sign.
tracé, beaten (*path, etc.*).
tracer, to trace, map out.
tradition, *f.* tradition; **de** —, traditional.
traduire, to translate.
tragédie, *f.* tragedy.
tragique, tragic.
trahir, to betray.
train, *m.* train; speed.
traînée, *f.* beam, pencil (*of light*).
trait, *m.* trait, feature; **boire d'un** —, to drain (one's glass) at a draught.
traiter, to treat, transact.
traité, *m.* treaty, contract.
traitement, *m.* salary, pay.
trajet, *m.* trip.
tramer, to weave (a plot), plot.
tranchée, *f.* entrenchment.
tranquille, peaceful, at ease in one's mind.
transfigurer, to transfigure.
transmettre, to transmit, hand down.
transparence, *f.* transparent quality.
transport, *m.* transportation, moving.
transporter, to transport.
trapu, thickset.
traquer, to track.
travail, *m.* work.
travailler, to work, do business, till (*the soil*).
travailleur, *m.* worker, workman.
travers; **à** —, across, through; **en** —, crosswise.
traversé, pierced.
traverser, to go right through, cross; qualify; dampen.
trembler, to tremble, quiver.
trempé, soaked, streaming.
trentaine, *f.* thirty or so.
trente, thirty.
très, very.
trésor, *m.* treasure; darling.
tressaillir, to give a start.
trêve, *f.* truce, respite.
triompher de, to dominate, overcome.
triste, sad.
tristesse, *f.* sadness.
trois, three.
troisième, third.
tromper, to deceive; **se** —, be mistaken.
tronc, *m.* (tree) trunk.
trop, too, too much, too many; quite; **de** —, not wanted, in the way, unfortunate, unlucky.
trot, *m.* trot, trotting; **au** —, on the trot.
trotter, to trot.
trottoir, *m.* sidewalk.
trouble, overcast.
troubler, to agitate, disturb, trouble; **se** —, be nervous.
troublé, agitated, disturbed, affected (by).
trouée, *f.* hole; vista.
trouer, to make a hole in, pierce.
trouver, to find, get, think; **se** —, be, be standing.
tu—, see **taire**.
tuméfié, swollen.
tuer, to kill.
tunique, *f.* tunic, military jacket.
type, *m.* type, characteristic, representative; **vilain** —, bad sort.

U

uhlan, *m. German cavalry scout, lancer.*
un, one; **l'—,** one; a.
uniforme, *m.* uniform.
union, *f.* union, harmony; marriage.
unique, one, only, sole.
uniquement, solely.
unir, to unite.
usage, *m.* custom; **d'—,** customary.
user, to wear out.
usine, *f.* factory.
ustensile, *m.* implement.
utile, useful.
utilitaire, utilitarian.

V

va (see **aller**); (page 123 =) that I did!
va-t'en, see **s'en aller.**
vague, *f.* wave.
vague, vague, dim.
vaillant, valiant, brave, courageous.
vain, vain, empty, useless; **en —,** in vain.
vaincre, to conquer; **se —** (= **être vaincu**), be overcome.
vaincu, *m.* conquered (man).
vainqueur, *m.* conqueror.
vais, see **aller.**
valet, *m.* servant; **— de ferme,** farm hand; **— de chambre,** valet, attendant, man.
valeur, *f.* value, worth; **mettre en —,** to make the most of.
valide, in strong health.
valise, *f.* valise, bag, grip.
vallée, *f.* valley.
vallonnement, *m.* foothill.
valoir, to be worth; **— mieux,** be better.
vantail, *m.* leaf (*of a door*).
vanter, to praise, extol; **se —,** boast.
varier, to vary, alter, change, swerve.
vaste, vast.
vau—, see **valoir.**
vécu—, see **vivre.**
veiller, to watch; be awake *or* alive.
veilleuse, *f.* night light.
veine, *f.* vein.
vénérer, to venerate, revere.
venir, to come, come along; **— de,** come from, have just ...
vent, *m.* wind.
verger, *m.* orchard.
véritable, real, regular.
verni, patent-leather (shoes).
verr—, see **voir.**
verre, *m.* glass.
vers, toward.
versant, *m.* slope.
verser, to pour.
vert, green.
vertu, *f.* virtue.
verve, *f.* spirits; **en —,** in high fettle.
veste, *f.* jacket, coat.
vestibule, *m.* hall.
vêtement, *m.* clothes.
vêtir, to clothe.
vêtu, clad, dressed.
veuillez (see **vouloir**), please to.
vexation, *f.* trouble.
vi—, see either **vivre** or **voir.**
victime, *f.* victim.
victorieu-x, -se (de), victorious (over).
vide, *m.* emptiness, solitude.
vide, empty, hollow.
vider, to empty, drain; **— d'un trait,** drain at a draught.
vie, *f.* life; **pour la —,** for a

lifelong farewell; **dans la —**, in the swim.
vieil = **vieux** *before a vowel.*
vieillard, *m.* old man.
vieillesse, *f.* old age.
vienn—, see **venir.**
vieux (**vieil**), **vieille,** old, former, retired.
vi-f, -ve, keen, lively; **haie vive,** quickset hedge.
vigile, *f.* vigil (*eve of a feast of the Church*).
vigne, *f.* vine, vineyard.
vilain, bad, ugly.
vin, *m.* wine.
vin—, see **venir.**
vinaigre, *m.* vinegar.
vingt, twenty.
vingt-quatre, twenty-four.
violemment, violently.
violenter, to do violence to.
violet, violet, purple.
visage, *m.* face.
vis-à-vis, opposite; **— de,** with regard to.
visiblement, visibly.
vision, *f.* vision, picture.
visite, *f.* visit, call; **faire (une) —,** to pay a call; **— médicale,** medical examination; visitor.
visiter, to visit, inspect.
visiteur, *m.* visitor.
vite, quickly.
vitesse, *f.* speed.
vitre, *f.* windowpane.
vivant, living, alive, live.
Vive ...! Long live ...! Hurrah for...! Three cheers for ...!
vivement, quickly, with lively step.
vivre, to live.
voici, here is, etc; **— que,** lo!
voie, *f.* way, path.
voilà, here is, there is; **voilà ...,** it is ... ago.
voile, *m.* veil.
voir, to see.
voisin, neighboring, near; *m.* neighbor.
voiture, *f.* carriage; **— de place,** cab (*standing on a 'place' or square*).
voix, *f.* voice; **à demi- —,** in an undertone.
vol, *m.* flight; **au —,** in their flight, as they flew by.
voler, to fly.
volontaire, voluntary; wilful.
volontaire, *m.* 'volunteer' (*one-year man in the German army*).
volontariat, *m.* voluntary (*military*) service (*of one year, for educated youths*).
volonté, *f.* will, determination.
volontiers, gladly.
Vosges, *pl.* (*pronounce: Vōge*) *mountain range between France on the west and Alsace on the east.*
Vosgien, *m.* Vosges mountaineer.
voter, to vote.
votre, your.
vôtre (le, la), yours.
vouloir, to wish, will; **— bien,** consent, not to mind, deign; **— dire,** mean.
voulu, intentional, artificial, trained.
voûte, *f.* vault, arch, archway.
voyage, *m.* journey, travel; **en —,** on the go.
voy—, see **voir.**
voyageu-r, -se, *m. f.* traveler, walker, passenger; inclined to travel.
voyons! Come!
vrai, true.
vraiment, truly, really.
vu, see **voir.**
vue, *f.* sight, view; **en —,** in sight, to be seen.
vulgaire, vulgar, common.

W

wachtmeister, *m.* (*German name for*) quartermaster.

Y

y, there, to it, over it.
yeux, *pl.* of **œil.**

Z

zèle, *m.* zeal.

Heath's Modern Language Series

FRENCH GRAMMARS, READERS, ETC.

Anecdotes Faciles (Super). 25 cts.
Blanchaud's Progressive French Idioms. 60 cts.
Bouvet's Exercises in French Syntax and Composition. 75 cts.
Bowen's First Scientific French Reader. 90 cts.
Bruce's Dictées Françaises. 30 cts.
Bruce's Grammaire Française. $1.15.
Bruce's Lectures Faciles. 60 cts.
Capus's Pour Charmer nos Petits. 50 cts.
Chapuzet and Daniel's Mes Premiers Pas en Français. 60 cts.
Clarke's Subjunctive Mood. An inductive treatise, with exercises. 50 cts.
Comfort's Exercises in French Prose Composition. 30 cts.
Davies's Elementary Scientific French Reader. 40 cts.
Edgren's Compendious French Grammar. $1.15. Part I, 35 cts.
Fontaine's Lectures Courantes. $1.00.
Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. 90 cts.
Fraser and Squair's Abridged French Grammar. $1.10.
Fraser and Squair's Complete French Grammar. $1.15.
Fraser and Squair's Elementary French Grammar. 90 cts.
Fraser and Squair's Shorter French Course. $1.10.
French Anecdotes (Giese and Cool). 40 cts.
French Verb Blank (Fraser and Squair). 30 cts.
Grandgent's Essentials of French Grammar. $1.00.
Grandgent's French Composition. 50 cts.
Grandgent's Materials for French Composition. Each, 12 cts.
Grandgent's Short French Grammar. 75 cts.
Heath's French Dictionary. Retail price, $1.50.
Hénin's Méthode. 50 cts.
Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. 35 cts.
Kimball's Materials for French Composition. Each, 12 cts.
Mansion's Exercises in French Composition. 60 cts.
Mansion's First Year French. For young beginners. 50 cts.
Marcou's French Review Exercises. 25 cts.
Pattou's Causeries en France. 70 cts.
Pellissier's Idiomatic French Composition. $1.00
Perfect French Possible (Knowles and Favard). 35 cts.
Prisoners of the Temple (Guerber). For French Composition. 25 cts.
Roux's Lessons in Grammar and Composition, based on *Colomba*. 18 cts.
Snow and Lebon's Easy French. 60 cts.
Storr's Hints on French Syntax. With exercises. 30 cts.
Story of Cupid and Psyche (Guerber). For French Composition. 18 cts.
Super's Preparatory French Reader. 70 cts.

Heath's Modern Language Series

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

Assolant's Aventure du Célèbre Pierrot (Pain). Vocabulary. 25 cts.
Assolant's Récits de la Vieille France. Notes by E. B. Wauton. 25 cts.
Berthet's Le Pacte de Famine (Dickinson). 25 cts.
Bruno's Les Enfants Patriotes (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Bruno's Tour de la France par deux Enfants (Fontaine). Vocabulary. 45 cts.
Claretie's Pierrille (François). Vocab. and exs. 40 cts.
Daudet's Trois Contes Choisis (Sanderson). Vocabulary. 20 cts.
Desnoyers' Jean-Paul Choppart (Fontaine). Vocab. and exs. 40 cts.
Enault's Le Chien du Capitaine (Fontaine). Vocabulary. 35 cts.
Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813 (Super). Vocabulary. 45 cts.
Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan (Lyon). 25 cts.
Erckmann-Chatrian's Le Juif Polonais (Manley). Vocabulary. 30 cts.
Erckmann-Chatrian's Madame Thérèse (Manley). Vocabulary. 40 cts.
Fabliaux et Contes du Moyen Age (Mansion). Vocabulary. 40 cts.
France's Abeille (Lebon). 25 cts.
French Fairy Tales (Joynes). Vocabulary and exercises. 35 cts.
Gervais's Un Cas de Conscience (Horsley). Vocabulary. 25 cts.
La Bedollière's La Mère Michel et son Chat (Lyon). Vocabulary. 30 cts.
Labiche's La Grammaire (Levi). Vocabulary. 25 cts.
Labiche's La Poudre aux Yeux (Wells). Vocabulary. 30 cts.
Labiche's Le Voyage de M. Perrichon (Wells). Vocab. and exs. 30 cts.
Laboulaye's Contes Bleus (Fontaine). Vocabulary. 35 cts.
La Main Malheureuse (Guerber). Vocabulary. 25 cts.
Laurie's Mémoires d'un Collégien (Super). Vocab. and exs. 50 cts.
Legouvé and Labiche's Cigale chez les Fourmis (Witherby). 20 cts.
Lemaître, Contes (Rensch). Vocabulary. 30 cts.
Mairêt's La Tâche du Petit Pierre (Super). Vocab. and exs. 35 cts.
Maistre's La Jeune Sibérienne (Fontaine). Vocab. and exs. 30 cts.
Malot's Sans Famille (Spiers). Vocabulary and exercises. 40 cts.
Meilhac and Halévy's L'Eté de la St. Martin (François). Vocab. 25 cts.
Moinaux's Les deux Sourds (Spiers). Vocabulary. 25 cts.
Müller's Grandes Découvertes Modernes. Vocabulary. 25 cts.
Récits de Guerre et de Révolution (Minssen). Vocabulary. 25 cts.
Récits Historiques (Moffett). Vocabulary and exercises. 45 cts.
Saintine's Picciola (Super). Vocabulary. 45 cts.
Ségur's Les Malheurs de Sophie (White). Vocab. and exs. 45 cts.
Selections for Sight Translation (Bruce). 15 cts.
Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie (Lyon). Vocabulary. 30 cts.

cts.

s.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.